B. VII
10

F.C.
B.582.u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anécdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER 1784, *Ier VOLUME.*

209735
3.27
4

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER 1784, *Ier VOLUME.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LÉONARD ET GERTRUDE,
OU
LES MŒURS VILLAGEOISES;

Hiſtoire morale traduite de l'Allemand, petit in-8°, 1783.

L'AUTEUR de ce Roman (M. Peſtalotz de Nevenhof, Citoyen de Zurich) a travaillé, dit-il, *pour le Peuple.* On lit, dans ſa Préface,

ce qui suit, qu'il a tiré des écrits d'un Docteur Juif.

« Parmi les Nations qui habitoient à l'entour » du Pays que possédoit en héritage la postérité » d'Abraham, il se trouvoit des hommes doués » d'une sagesse si merveilleuse, que dans tout le » reste de la terre habitable personne ne les éga- » loit. Ces Sages se dirent, les uns aux autres : Al- » lons vers les Rois & les Puissans du siècle, & » enseignons-leur à rendre les Peuples heureux. » Ils y allèrent, & apprirent le langage des » Cours, & ils parlèrent aux Rois & aux Puis- » sans de la Terre leur propre langage.

» Et les Rois & leurs hommes d'autorité » applaudirent aux discours des Sages, & ils » leur donnèrent de l'or, de la soie & de l'en- » cens ; mais ils continuèrent à agir envers les » Peuples, comme ils avoient toujours fait. Les » Sages, que les présens avoient aveuglés, ne » s'apperçurent point que les Rois & les Puis- » sans en usoient mal & follement envers tout » Peuple qui est sur la terre. Mais un homme » de notre Nation censura les Sages d'entre les » Gentils, & il tendit la main à celui qu'il » voyoit mendier le long des grands chemins » il recueillit, dans sa cabane, l'enfant du » voleur, l'homme chargé de péchés, & banni

» de la Société ; il salua les Péagers, les Gens » de guerre & les Samaritains, comme ses » frères, & ceux de sa lignée.

» Et sa conduite, son extérieur pauvre, & » sa persévérance à témoigner son affection » envers tous les hommes, lui gagnèrent le » cœur du Peuple, qui mit en lui sa confiance, » comme s'il eût été le père; l'homme d'Israël, » voyant que le Peuple se confioit en lui, & le » regardoit comme un père, se mit à l'instruire » & à lui enseigner en quoi consiste son vrai » bonheur. Et le Peuple prêta l'oreille à sa voix; » & les Princes, & les Grands, écoutèrent celle » du Peuple ».

On prévoit que l'Auteur ne s'élevera pas beaucoup dans ses idées & dans sa morale; mais peut-être que le ton qui se rapproche le plus de la simplicité, ne convient pas seulement au Peuple.

DANS le Village de Bonnal, en Suisse; demeure un honnête Maçon : il s'appelle Léonard, & sa femme Gertrude. Cet homme a sept enfans qu'il est en état de faire subsister de son travail ; mal-

heureuſement il eſt ſujet à ſe laiſſer entraîner ſouvent au cabaret : y eſt-il une fois, il ſe conduit en homme qui n'a ni ſens ni raiſon ; mais le ſommeil a-t il diſſipé les vapeurs du vin, les regrets l'éclairent & l'accablent.

Gertrude eſt la plus honnête, la plus douce & la plus laborieuſe femme du Village. Elle penſe jour & nuit au ſort qui menace ſon mari & ſes enfans ; jamais elle ne ſe plaint, quelquefois elle ſoupire. Des larmes la ſoulagent.

Juſqu'ici elle les avoit répandues en ſecret. Mais Léonard tardant un ſoir plus que de coutume, elle ne fut plus maîtreſſe de ſes pleurs, & ſes enfans les virent couler. = Ah ! ma mère, s'écrièrent-ils tous à-la-fois, tu pleures. . . . = ! Et en même temps ils s'efforçoient tous à l'envi, de la ſerrer de près. L'inquiétude & l'angoiſſe ſe peignoient dans chacun de leurs traits. De profonds ſoupirs, un morne abattement, des pleurs qui inondent le viſage de tous les enfans, en ſilence à l'entour de leur mère, portent, dans l'ame du nourriſſon qu'elle tenoit entre ſes bras, le premier ſentiment de douleur qu'il

eût éprouvé. L'expreſſion ſi vive d'une frayeur & d'une affliction qui lui étoient juſqu'alors inconnues, ſon œil immobile qu'il fixoit pour la première fois ſur ſa mère ſans lui ſourire, achevèrent de lui percer le cœur. Ses ſanglots éclatèrent : ſes enfans, & celui qu'elle ſerroit contre ſon ſein, ſont tous en larmes ; ce n'étoit qu'un cri lamentable, lorſque Léonard entr'ouvrit la porte.

Gertrude ſe tenoit le viſage appuyé ſur le lit, ſans s'appercevoir que la porte s'ouvroit : les enfans ne prirent pas garde non-plus que leur père alloit entrer ; toute leur attention étoit fixée ſur la mère qui ſe déſoloit. Les uns lui baiſoient les mains, d'autres l'embraſſoient ou la tenoient par la jupe. C'eſt dans cette attitude que Léonard les ſurprit Pâle comme la mort, il peut à peine proférer ces mots mal articulés : = Seigneur Jéſus ! qu'eſt ceci = ? A cette exclamation, la mère & les enfans, revenus à eux-mêmes, s'apperçoivent qu'il eſt devant eux ; & le cri de la douleur ceſſe. . . . = O ma mère ! diſent-ils tous d'une voix,

c'eſt notre père ....=. Et déjà l'enfant à la mamelle ne pleure plus.

Gertrude aimoit Léonard, & ſa préſence étoit toujours capable d'adoucir ſes plus violens chagrins. De ſon côté, Léonard ſe remet de ſon premier effroi. = Qu'eſt-ce, ma Gertrude, que cette affreuſe déſolation où je viens de te trouver? = O mon ami! de ſombres ſoucis s'emparent de mon ame; ils augmentent en ton abſence. = Je ſais ce qui les cauſe: chère Gertrude, que je ſuis malheureux =!

Gertrude fait retirer ſes enfans; Léonard, qui s'approche, cache ſon viſage entre les bras de ſa femme, & ne peut parler. Elle, auſſi, garde triſtement le ſilence, & ſe penche ſur ſon mari qui pleure & ſanglotte avec toutes les marques de la plus violente agitation.

Cependant Gertrude raſſemble toutes ſes forces, & s'armant de courage, elle ſaiſit ce moment pour le conjurer de ne pas expoſer davantage ſes enfans au ſort le plus déplorable. = Ah! Gertrude, Gertrude, interrompt Léonard, qui ne peut que pleurer & fondre en

larmes ! = Oui, mon ami, confie-toi à ce bon père que nous avons dans le Ciel, tout prendra une bonne fin. Le cœur me saigne de ce que j'occasionne tes larmes ; à quel prix ne voudrois-je pas te laisser ignorer jusqu'au moindre de mes chagrins ! Avec toi, tu le sais, du pain & de l'eau me suffisent ; souvent l'heure de minuit, où tout le monde repose, me trouve encore occupée à travailler avec plaisir pour toi & mes enfans. = Ah ! Gertrude, que je suis malheureux ! = Ces enfans qui nous chérissent, voudrois-tu perdre leur amitié ? voudrois-tu t'exposer à les voir sans pain, sans asyle ? Cependant les voilà tous exposés à manquer de tout ; nous-mêmes, qui sait ce que nous pouvons bientôt devenir ? = Ah ! Gertrude, que je suis malheureux ! tu ne sais pas tout, mon état est déplorable. . . . =. En disant cela, il se tordoit les mains, & poussoit des cris de désespoir. = Garde-toi bien, lui dit Gertrude, de douter de la miséricorde de Dieu ; quelque chose que tu aies sur le cœur, ô mon ami ! explique-toi, ne me cache rien : il nous faut consulter ensemble ;

le repentir & la confiance aident à consoler. = Quel tourment pour mon cœur, chère Gertrude, de te dire l'excès de ma misère, & d'accroître par-là tes peines! . . . Il le faut cependant.... Je dois encore au Maire Houzon trente écus; & ce n'eſt pas un homme, mais un vrai dogue, à l'égard de ceux qui lui doivent. Ah! que ne l'ai-je évité toute ma vie! Si je manque de me rendre à ſa taverne, il me menace de me pourſuivre à toute rigueur; & quand je ſuis chez lui, il n'eſt pas content qu'il ne m'ait arraché juſqu'à mon dernier ſou. Ah! Gertrude, que je ſuis malheureux = !

Gertrude lui conſeille d'aller implorer la protection du Seigneur du lieu. C'eſt le plus ſenſible & le plus reſpectable des hommes. Léonard approuve cette idée, & n'a pas le courage de la ſuivre. Il craint la vengeance du Maire, s'il l'accuſe; il n'a pas la force de s'accuſer lui-même. Gertrude, ſoutenue par l'innocence, offre de faire la démarche; le mari la remercie, & l'autoriſe à la riſquer. Elle n'attend que le point du jour pour ſe mettre en route.

Le Baron d'Arneville étoit déjà assis devant la porte, à l'ombre d'un tilleul touffu. Il voit Gertrude & l'enfant qu'elle portoit entre ses bras. L'empreinte de la douleur, & des larmes qu'elle avoit essuyées, est sur son visage.

= Que veux-tu, ma fille ? Qui es tu, lui dit-il, d'un air affable qui la rassure & l'enhardit à parler ? = Je suis Gertrude, mon bon Seigneur, la femme de Léonard, le Maçon de Bonnal. = Je te connois pour une bonne & vaillante femme ; & j'ai distingué tes enfans entre tous ceux du Village : ils ont un air plus honnête & plus sage que tous les autres, & ils paroissent même mieux soignés ; & cependant on me dit que vous êtes pauvres. . . . Quelle est ta demande, mon enfant ? = Mon gracieux Maître, lui dit-elle, mon mari doit, depuis quelque temps, trente écus au Maire Houzon ; & c'est un homme impitoyable : c'est lui qui l'entraîne au jeu & à toute sorte d'excès ruineux. Il le tient, outre cela, dans une telle sujétion, qu'il n'ose abandonner sa taverne, quoique presque tous les jours

il y laisse ce qu'il a gagné par son travail, la subsistance de ses enfans, la subsistance de sept enfans à qui il ôte le pain. Si vous ne nous aidez de vos conseils, & ne nous protégez, Monsieur le Baron, il est impossible que nous ne nous voyions réduits à la mendicité. Je sais combien vous êtes charitable, Monseigneur ; c'est ce qui m'a donné la hardiesse de recourir à vous, & de vous exposer notre misère =.

Déjà, depuis quelque temps, Houzon étoit suspect au Baron d'Arneville, qui ne doute pas que la plainte ne soit fondée, & la demande raisonnable. Une tasse de thé se trouvoit toute versée devant lui, il veut que Gertrude la prenne. = Tu es à jeun, lui dit-il ; prends ceci, & donne de ce lait à ton bel enfant =. Elle, toute confuse, se met en devoir d'obéir ; tant d'affabilité l'affecte jusqu'au fond de l'ame, & ses yeux sont mouillés de larmes.

Après quelques momens de silence, le Baron se fait raconter toute la conduite du Maire & de ses Suppôts ; ce qu'elle avoit eu à souffrir d'inquiétude & de peines depuis plusieurs années. Il

l'écoute avec la plus grande attention, & ne l'interrompt que pour lui dire : = J'aurai soin de mettre à part trente écus pour contenter le Maire : retourne à Bonnal ; & comme quelqu'affaire m'y appelle demain, je ferai en sorte, en y arrivant, que le Maire Houzon ne te cause plus d'inquiétude =.

On sent le bonheur de la femme en rejoignant son mari ; on sent de même le bonheur d'un homme sensible & éclairé par le repentir, qui doit tout à une épouse honnête. Le procédé du Baron est encore une de ces choses qui font leur impression sur tous les cœurs. Le charme d'une bonne action n'est étranger qu'aux ames les plus dures. Avançons.

Le soir du même jour, le Maire Houzon s'étant rendu auprès du Seigneur d'Arneville pour recevoir ses ordres, le Baron lui dit : = J'ai résolu de me transporter demain à Bonnal, & d'y régler définitivement ce qui concerne la bâtisse de l'Eglise. = Votre Seigneurie n'a plus sans doute de quoi occuper le Maçon du Château ? = Ce n'est pas ce dont il s'agit ; mais il y a dans le Village le nommé Léonard, à

qui je ſuis bien aiſe de procurer cette aubaine : pourquoi ne m'as tu jamais propoſé de l'occuper ? = Je n'aurois oſé recommander un ſi pauvre homme pour être employé aux bâtimens de Monſeigneur. = Eſt-il honnête homme, dis-moi ? puis-je m'en ſervir en toute ſûreté ? = Oh ! oui, Monſeigneur, vous pouvez vous fier à lui : il n'eſt que trop de bonne foi. = On dit qu'il a une brave femme ; n'eſt-elle point une commère babillarde ? m'en réponds-tu ? = Sur mon honneur, c'eſt une femme vraiment laborieuſe, & qui n'eſt jamais mêlée dans les caquets. = C'eſt aſſez : trouve-toi demain vers les neuf heures au cimetière ; là, nous nous parlerons =.

Le Maire congédié ſe retire tout joyeux. Déjà il jouit de tout le bénéfice que Léonard va faire dans cette entrepriſe. Mais il apprend que Gertrude a vu le Baron chez lui ; il craint qu'elle ne l'ait accuſé des déſordres de ſon mari. Cette idée le tourmente ; il paſſe une mauvaiſe nuit. A neuf heures préciſes, le Baron arrive au cimetière ; les Anciens du Village s'y trouvent raſſemblés ; Gertrude s'y rend auſſi :

elle accuse Houzon de séduire son mari comme Cabaretier, & de le maltraiter comme Maire. Le Baron conclut que le même homme ne doit pas être l'un & l'autre. Il condamne Houzon à opter entre ces deux places ; & dans quinze jours il lui demandera sa réponse. En attendant, il lui défend de troubler Léonard dans son travail, & il accorde à ce dernier l'entreprise de l'Eglise. Les trente écus dus au Maire sont payés sur le-champ. Houzon se retire dans un état de désespoir. Il médite, il songe à la vengeance ; il veut faire révolter la commune dont les priviléges sont attaqués, il veut sur-tout perdre Léonard. Dans cet état, il fait appeller Joseph, garçon Manœuvre de Léonard, connu pour un mauvais sujet. Joseph arrive.

= Sois le bien venu, Joseph ; ton Maître sait il que tu es chez moi ? = Il est allé au Château, d'où il n'a dû revenir qu'à midi ; & pourvu que je sois à l'ouvrage vers une heure, il ne se doutera de rien. = A merveille : j'ai à te parler. Passons dans une autre chambre ; nous y serons plus tranquilles. (*Il le conduit dans celle qui est le plus à l'é-*

cart, & il la ferme à la clef & au verrou : là ils trouvent la nappe mise, & sur la table du petit salé, des cervelas, du pain, du vin ; le Maire prend deux chaises, les approche, & dit à Joseph) : = Tu pourrois manquer ton dîner ; veux-tu me tenir compagnie, & t'accommoder de ce que tu vois? = De bon cœur. Parlez maintenant, Monsieur le Maire ; que voulez-vous ? je suis tout à votre service. = Allons, à ta santé, Joseph ; bois un coup, mon enfant ; & encore un : tâte de ces cervelas, ils doivent être bons. Que ne prends-tu sans façon ! tu n'as pas d'ailleurs si bon temps chez ton Maître. = C'est vrai : mais patience, il va avoir de la bonne besogne de la part du Baron. = Es-tu donc assez bête pour le croire ? non, mon ami ; tu penses bien toi-même que cela ne durera pas. Je le lui souhaiterois de bon cœur, mais il n'est pas l'homme qu'il faut pour le bâtiment en question ; il n'en a fait, en sa vie, aucun de quelqu'importance ; & c'est sur toi, Joseph, qu'il se repose. = Je ne dis pas que non ; il pourroit bien en être quelque chose. = Je l'ai toujours ainsi

cru, & c'eſt pourquoi j'ai ſouhaité de t'entretenir ; tu peux m'obliger grandement. = Vous n'avez qu'à ordonner, M. le Maire ; & en attendant, à votre ſanté. = Bien te faſſe, mon chèr Maçon ; ſers-toi donc de ce cervelas..... Au reſte, je verrois avec plaiſir que l'on employât, pour le fondement de l'Egliſe, des pierres tirées de la carrière du *Souchet*. = Mort non-de-mavie, cela ne va pas, M. le Maire; vous n'entendez rien à ce qui eſt de notre métier. Cette pierre ne peut ſervir au fondement : elle n'eſt ſouvent que comme du gravois. = Eh ! la pierre n'eſt pas tant mauvaiſe ; je l'ai vue employer bien des fois. Sur mon ame, Joſeph, elle eſt aſſez bonne ; & l'on me feroit grand plaiſir ſi l'on rouvroit la carrière. = Non, Maire, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut. = Mais je ſaurai reconnoître le ſervice que tu me rendras en l'employant. = Les murs ne tiennent pas ſix ans ſi on les conſtruit de cette pierre. = Fadaiſes ; je ne veux pas que tu m'en parles davantage. = C'eſt pourtant la vérité, j'en jure par ma foi. Il y a deux marres

près du fondement, & un écoulement perpétuel de plusieurs étables : le souchet deviendra mou comme un morceau de bois pourri. = Enfin, quand cela seroit, qu'as-tu besoin de t'embarrasser si l'Eglise tient encore dix ans ? Tu crains peut-être que le Baron ne soit pas en état d'en reconstruire une autre ? Fais seulement ce que je te dis, & attends-toi que je te donnerai honnêtement & bien largement pour boire. = Cela est bel & bon ; mais si le Baron s'apperçoit lui-même que la pierre ne vaut rien ? = Comment s'y entendroit-il ? Ce n'est pas de quoi il est question. = Cependant, il en sait plus qu'on ne croiroit sur bien des articles : après tout, vous le connoissez mieux que moi. = Sans doute, & je suis caution qu'il ne s'y entend pas. = Je commence aussi à le croire. Cette pierre a une belle apparence ; & elle est d'un excellent usage en d'autres cas. = Donne-moi la main que le Maître tirera ses pierres de la carrière du Souchet ; & il y a pour toi cinq écus de pot-de-vin. = C'est bien honnête, & je voudrois déjà les tenir. = Je veux

être damné, si ce n'est tout de bon : je te paie comptant cinq écus si tu peux l'y résoudre. = Eh bien, j'y tope, M. le Maire : voilà ma main. Cela se fera comme nous venons d'en convenir. Je me soucie bien, après tout, du Seigneur du Château. = Encore un mot, Joseph ; j'ai chez moi un sac plein de drogues d'un Monsieur de l'Apoticairerie : elles doivent faire un effet merveilleux, mêlées avec la chaux, pour que l'enduit tienne comme du fer. Cependant ces Messieurs les vendeurs de galbanum étant sujets à caution, j'aimerois bien en faire l'essai à un bâtiment autre que le mien. = En ce cas, je puis vous satisfaire ; je l'essaierai à quelqu'encoignure de muraille d'un de nos Village is. = Oh ! une encoignure, ce n'est rien d'essayer ainsi en petit. Je voudrois en faire l'épreuve à l'édifice entier de l'Eglise. N'y auroit-il pas moyen, Joseph ? = A-t-on besoin de méler beaucoup de cette drogue avec la chaux ? = Je crois qu'il n'en faut qu'une couple de livres sur toute une tonne. = C'est alors une bagatelle. = Tu veux donc m'obliger ? = Assuré-

ment. = Et te taire, ſi notre épreuve tourne-mal ? = Elle ne peut que nous réuſſir : & puis il eſt tout naturel de ne ſonner mot. = Tu prendras la marchandiſe chez moi, auſſi ſouvent que tu en auras beſoin, & un bon verre de vin pardeſſus. = Je n'y manquerai pas, M. le Maire. Mais j'ai hâte ; il a ſonné une heure (Il prend ſon verre). En vous remerciant, M. le Maire. = Il n'y a pas de quoi, Joſeph ; ſi tu es homme de parole, les cinq écus ne te manqueront pas. = Comptez ſur moi : je vous ſalue =.

Ces deux coquins ſe quittent fort contens l'un de l'autre, & plus contens d'eux-mêmes. Mais le Maire ſera bientôt troublé dans ſa joie criminelle. Il reçoit le lendemain, de la part du Baron, la liſte des Manœuvres déſignés pour aider à Léonard dans ſon entrepriſe, avec ordre de leur apprendre à tous le choix qu'on a fait d'eux. Ce ſont les plus pauvres du Village qu'on a choiſis. Parmi ces noms, Houzon trouve celui de Jean Poigné. *Ce Poigné étoit un miſérable que le Maire avoit engagé à prix d'argent, à faire un faux ſerment pour dépouiller de ſon champ,*

Rudeau, *le plus digne homme du Village. Le parjure commençoit à éprouver le tourment des remords, & depuis quelque temps, il évitoit la présence du Maire. Houzon n'étoit pas plus disposé à se trouver avec lui. Il le rencontre enfin au détour d'une ruelle.*

= C'est toi, dit le Maire! = Oui, c'est moi, répondit Poigné. = Pourquoi ne mets-tu plus le pied chez moi, & ne te souviens-tu plus de l'argent que je t'ai prêté? = A cette heure je n'ai point d'argent, & quand j'y pense, je crains bien d'avoir emprunté le tien à trop haut prix. = Tu ne parlois pas ainsi quand tu l'as reçu, & voilà comme les services sont payés. = Qu'appelles-tu services! mettre quelqu'un dans le cas de n'avoir plus une heure de repos, est-ce le servir? = Tais-toi donc, Poigné; tu n'as rien déposé que de vrai. = C'est ce que tu dis toujours; & moi j'ai toujours sur le cœur d'avoir juré à faux. = Cela n'est pas ainsi, Poigné; non, sur mon ame, cela n'est pas vrai. Tu n'as prêté serment que d'après ce qui a été lu, & il n'y avoit rien d'écrit que tu ne pusses

témoigner. Je te l'ai lu plus de cent fois, & tu en convenois tout comme moi, me disant à chaque lecture: Oui, je puis le jurer. N'étoit-ce pas agir honnêtement & sans détour? Que viens-tu donc après coup nous *jérémiser*? Mais ce n'est que la dette qui te tient au cœur; & tu penses qu'avec tes lamentations je prendrai plutôt patience, = Non, Maire, tu te trompes beaucoup: si j'avois l'argent, je le jetterois à tes pieds, pour ne plus entendre parler de toi; le cœur me bat dès que je t'apperçois. = Tu es fou avec ton battement de cœur. (*Il dit ceci avec émotion*). = Sans doute j'ai cru long-temps la chose telle que tu la dis: cependant elle me répugnoit d'abord, & je ne pouvois m'ôter de l'esprit que le vieux Baron s'étoit exprimé de manière à faire croire qu'il ne l'entendoit pas ainsi. = Tu n'as rien à y voir; de quelque manière que le Baron se soit exprimé, ce n'est que d'après ce qui a été lu que tu as fait serment. = Soit, mais toujours est-ce en conséquence des termes dont il s'est servi, qu'il a prononcé la Sentence. = Si le Baron a été un sot,

c'eſt ſon affaire, & non pas la tienne. Il avoit l'écrit ſous les yeux; s'il ne lui paroiſſoit pas aſſez clair, c'étoit à lui de le faire coucher en d'autres termes, & comme il l'entendoit. = Oh! je ſais que tu ne manques jamais de replique : mais je n'en ſuis pas pour cela moins bourrelé; & quand je penſe à communier, je ſouffre le martyre. Houzon, oh ſi donc je n'avois jamais été dans tes dettes, ſi je ne t'avois jamais connu, ou que je fuſſe expiré le jour même, avant que de prêter ſerment! = Au nom de Dieu, ne te tourmente pas ainſi, Poigné; c'eſt folie. Penſe donc à tout ce qui s'eſt paſſé; nous avons été prudemment en beſogne : je demandai haut & clair, en ta préſence, au Vicaire : Faut-il que Poigné jure autre choſe que ce qui eſt contenu dans l'écrit? dites-le lui, car il ne le comprend pas bien. Te ſouvient-il de ce qu'il répondit? = Oui, mais c'eſt cela même. = Quoi, ne te dit-il pas préciſément : Poigné ne doit pas affirmer par ſerment une ſyllabe de plus que ce qui eſt écrit. Ne te dit-il pas exactement ces paroles? = Oui, mais c'eſt

par cela même qu'il les a dites. = Quoi par cela même qu'il les a dites; n'en eſt ce pas aſſez? = Non, Maire, car il faut que je m'explique. Le Vicaire te devoit de l'argent, tout comme moi; & tu ſais quel bon vivant c'étoit, comme il hantoit la taverne! Qu'y auroit-il de conſolant pour moi dans ce qu'a pu dire un tel Compagnon? = Que t'importe après tout ſa conduite; ſuffit qu'il étoit fort ſur le dogme; tu le ſais bien! = Non, je l'ignore; ce que je ſais, c'eſt que c'étoit un homme ſans mœurs. = Mais ce n'eſt pas ton affaire. = Oh! il en eſt ici comme en tout autre cas; lorſque quelqu'un s'eſt une fois fait connoître pour un homme ſans principes & ſans religion, je n'ai pas lieu de le croire fort délicat ſur tout le reſte: ainſi, j'ai bien peur que ton rien qui vaille de Vicaire ne m'ait bercé pour m'endormir; & alors je pourrois bien être pour quelque choſe dans toute cette affaire. = Bannis de pareilles penſées, Poigné; tu n'as prêté ſerment qu'en témoignage de ce qui étoit vrai. = J'ai long-temps raiſonné ainſi, mais c'eſt en vain;

vain ; je ne puis plus m'étourdir, tout mon cœur se révolte. Le pauvre Rudeau ! quelque part que j'aille, je le vois devant moi : le pauvre Rudeau ! que de soupirs il pousse vers le Ciel, en m'accusant de son indigence, & de tout ce qu'il souffre de la faim & du manque du nécessaire ! Ah ! ses malheureux enfans, ils dépérissent ; ils sont haves & de mauvaise mine, tels que des Bohémiens. Ils étoient si beaux & fleuris comme de petits Anges, & c'est mon serment qui leur a fait perdre leur closerie. = J'y avois droit, & la chose est telle que je l'ai exposée. D'ailleurs Rudeau, qui va avoir de l'ouvrage au bâtiment de l'Eglise, pourra se refaire. = Que m'importe ? si je n'eusse pas juré, je m'inquiéterois peu de savoir Rudeau riche ou à la besace. = Ote-toi donc cela de l'esprit ; j'avois droit. = Que je me l'ôte de l'esprit ! Non, Maire ; si j'avois forcé sa maison & pris tout ce qu'il possédoit, mon ame seroit moins agitée. Houzon, qu'ai-je fait ? Hélas ! hélas ! le saint temps de Pâques approche ; je voudrois être à cent pieds sous terre. = Pour Dieu, Poigné, ne

te démène pas ainſi en pleine rue : ſi quelqu'un venoit à t'entendre ! tu te tourmentes pour une ſottiſe que tu t'es miſe en tête. = Sottiſe tant que tu voudras; ſi je n'avois pas juré, Rudeau auroit encore ſa cloſerie. = Mais ce n'eſt pas toi qui l'en as débouté, & qui me l'as attribuée; que Diable te mets-tu en peine à qui le clos demeure! = Qu'il appartienne à qui que ce ſoit, peu m'importe; mais d'avoir juré à faux, voilà ce qui m'importe, voilà ce qui me tue.... = Après tout, il n'eſt pas vrai que tu aies juré à faux; ce dont tu as fait ſerment étoit véritable. = Mais on a donné un autre ſens aux paroles; je n'ai pas dit au défunt Baron de quelle manière j'entendois l'écrit, & lui l'entendoit autrement : tu as beau dire tout ce que tu voudras; je le ſais, & ma conſcience me le dit : j'ai été un Judas, un traître, & mon ſerment, quelque nom que tu lui donnes, étoit un parjure. = Tu me fais compaſſion, Poigné, tant tu déraiſonnes : mais tu es malade, tu as l'air d'un déterré; & quand on ne ſe porte pas bien, on voit tout autre-

ment que les choſes ne ſont. Tranquilliſe-toi, Poigné; viens-t-en à la maiſon, & bois avec moi un verre de vin. = Je n'en ai aucune envie, Houzon; rien ne me fait plus de plaiſir en ce monde. = Tranquilliſe-toi, te dis-je, bannis tout cela de ta tête; n'y penſe plus, juſqu'à ce que tu ſois bien portant: tu comprendras alors de nouveau que le droit eſt de mon côté; je te veux rendre auſſi ton billet, tu en ſeras peut être plus en repos. = Non, Maire, garde le billet; quand je devrois me manger les poings, je prétends acquitter la dette; je ne veux pas avoir ſur la conſcience un argent acquis au prix du ſang d'un malheureux. Si tu m'as trompé, ſi le Vicaire m'a endormi, Dieu peut encore me pardonner; je n'ai pas cru que les choſes tourneroient ainſi. = Tiens, prends ton billet, Poigné; vois-tu, je le déchire devant tes yeux, & je prends ſur moi la juſtice de ma cauſe: ſois donc tranquille. = Prends ſur toi ce que tu voudras, Maire; pour la dette, je la paierai ſans faute. Après-demain, je vends mon habit des Dimanches, & je te porte ton

argent. = Penses-y bien ; & reviens de ton erreur, au nom de Dieu ; mais il faut que je gagne chemin. = Dieu merci, que tu t'en ailles ; fusses-tu demeuré plus long-temps, tu m'aurois vu ne me possédant plus. = Tranquillise-toi, Poigné, au nom de Dieu =.

Après que Poigné se fut retiré, Houzon triste & rêveur se dit : Il falloit encore cela pour m'achever. Si ce drôle alloit parler, si d'autres à son exemple alloient avoir des remords, si le fond de mon cœur, déjà soupçonné, alloit être connu . . . . Ces réflexions, dans l'état de tristesse & de trouble où il étoit déjà, pouvoient acquérir de l'empire, & produire un heureux effet. Mais la crainte n'est pas le repentir. Un mauvais sujet qu'on rencontre, fortifie bientôt par ses discours ou par ses conseils une ame qui craint de perdre la douce habitude du vice. Ce fut ce qui arriva au Maire. Après avoir quitté Poigné, il poursuit son chemin, & se rend chez Félix Courbet.

C'est un petit Saint, dont, en voyant l'extérieur, vous diriez que c'est la pénitence même qui se mine lentement

par l'excès des souffrances. Il s'incline devant le Barbier, le Maire, le Meûnier, aussi profondément que devant le Pasteur. Celui-ci n'a point d'ouaille plus assidue à ses prônes, à ses catéchismes publics, & autres exercices de piété; & souvent notre hypocrite trouve moyen de repaître son corps, lorsqu'à la sortie de l'Eglise il se rencontre le dernier sur le chemin du Pasteur, qui l'invite à venir chez lui partager sa frugale pitance. Il ne réussit pas si bien auprès des Dévots du Village, connus sous le nom de Piétistes : ceux-là ne veulent point de partage, & Courbet auroit voulu s'insinuer chez eux sans se séparer du plus grand nombre. Aussi, malgré son air humble, son hypocrisie étudiée, sa pieuse bonne opinion de lui-même, toutes choses qui auroient pu le recommander, ils lui ont donné l'exclusion comme à quelqu'un qui portoit le manteau des deux côtés. Outre ces qualités extérieures & connues, il en avoit encore d'autres qui n'étoient que pour le particulier, & que nous tirerons de l'obscurité où il les exerçoit dans son petit ménage. Disons

donc sans détour que vis-à-vis de sa femme, & de ses enfans, c'étoit un vrai Démon. Dans la plus grande indigence, il vouloit toujours avoir quelque bon morceau; & lorsqu'il ne pouvoit y parvenir, rien n'étoit à son gré: tantôt les enfans étoient mal peignés, mal soignés; tantôt mille autres choses. Ne trouvoit-il aucun prétexte à quereller, il s'imaginoit que son jeune enfant le regardoit d'un air refrogné; il lui donnoit une furieuse tape sur la main, pour lui apprendre, disoit-il, à avoir du respect. Sa femme ose alors lui reprocher doucement la violence de son humeur; il lui répond par un coup de pied qui la jette par terre, & toujours quelque blessure s'ensuit. Notre dévot personnage en est effrayé, pensant bien que ces fâcheuses blessures pourroient bien donner lieu à de mauvais bruits sur son compte, si elles étoient connues; & comme tout hypocrite, qui craint d'être démasqué, se replie, se retourne en cent manières différentes, Courbet se jette aux pieds de sa femme, & la prie, à mains-jointes, & par les compassions de Dieu,

non pas de lui pardonner, mais de n'en rien dire à ame qui vive. La femme promet de se taire; le même train recommence : c'est tous les jours des scènes plus tristes, & des discours plus injurieux. Un quart-d'heure avant l'arrivée du Maire, le chat avoit renversé la lampe, & quelques gouttes d'huile s'étoient répandues; aussi-tôt, du ton de fureur qui lui est ordinaire, il apostrophe sa femme & lui crie : = Ame damnée, que n'en as-tu pris plus de soin ? tu peux maintenant rester dans l'obscurité, & allumer ton feu avec de la bouse de vache, comme tu pourras, bête brute = ! La femme gardoit le silence, en versant des larmes amères; & dans tous les coins de la chambre, les enfans pleuroient avec elle. Au même instant, le Maire frappe à la porte. = Taisez-vous donc, par ce qu'il y a de plus sacré; taisez-vous, leur dit Courbet. Où en suis-je ? Houzon est là-dehors =. Et en essuyant, en hâte, les pleurs de ses enfans avec son mouchoir, il les menace, & leur dit : = Si quelqu'un de vous ose seulement souffler, qu'il y prenne garde, je l'é-

chinerai =. Il ouvre enſuite la porte, fait une profonde révérence à Houzon, & lui dit : = Quel ordre m'apporte M. le Maire =? Celui-ci s'explique en deux mots ; & Courbet, qui prête l'oreille à ce qui ſe paſſe dans la chambre, & qui n'entend plus perſonne pleurer, lui répond : = Faites-moi donc la grace d'entrer, M. le Maire ; je veux, ſans perte de temps, dire à ma chère femme le grand ſujet de joie que vous m'annoncez =. Houzon entre dans la chambre, & entend dire à Courbet : = Voici M. le Maire qui m'apporte la plus heureuſe nouvelle ; c'eſt que j'aurai part à la conſtruction de l'Egliſe, ce qui eſt pour moi une faveur que je ne puis trop reconnoître. = J'en rends graces à Dieu, dit la femme, à qui il échappe un ſoupir =. Sur quoi le Maire demande à Courbet : = Ta femme eſt-elle indiſpoſée (1) ? = Il y a déjà, par malheur, quelques jours qu'elle n'eſt pas

(1) Elle étoit bleſſée d'un dernier coup qu'elle avoit reçu.

trop bien, M. le Maire. (*Il se tourne du côté de sa femme, & la regarde d'un air furieux & menaçant*). = Je ne puis m'arrêter, dit le Maire, j'ai hâte : portez-vous bien, dame Courbet. = Dieu vous garde, M. le Maire ! = Ayez donc la bonté, ajoute le mari, de remercier, en mon nom, Monseigneur de la grace qu'il m'accorde, s'il m'est permis de vous en prier, M. le Maire. = Tu le feras bien toi-même. = Oui, vous avez raison, M. le Maire ; c'étoit à moi une incivilité de vous en prier : un de ces jours j'irai tout exprès au Château ; c'est mon devoir. = Adieu, Courbet. = Je vous rends de très-humbles graces, M. le Maire =.

Le Maire, quoique toujours triste au fond du cœur, se dit en le quittant : Si cet homme n'est pas un aussi mauvais sujet que moi, & très-capable de me vendre ses services, je suis fort trompé : peut-être est-il tel qu'il me le faudroit pour ce que je médite contre le Maçon ; mais qui peut se fier à cet hypocrite ? J'aime mieux m'arranger avec Michel Chaval ; il est tout ouvertement un coquin .... Ce coquin

n'étoit pas loin ; il se trouva deux minutes après sur la route du Maire.

En l'appercevant, il lui fit signe de le suivre à l'écart derrière la maison, & lui dit à son abord : = Que Diable apportes-tu ? = Quelque chose qui te fera plaisir ! = Vraiment ? c'est bien toi qu'on envoie lorsqu'il s'agit de noces, de danse, ou de quelque partie de plaisir. = Toujours, n'est-ce rien de mauvais. = Quoi donc ! = C'est qu'on t'a mis d'une nouvelle société. = Laquelle ? dis-moi, je te prie ; & à quel propos ? = On t'associe à Rudeau de la colline, à la Pierre, à la Vallée, à Courbet, à Malard du Verger, &c, &c. = Es-tu fou ? que dois-je faire avec tous ces gens-là ? = Construire & enduire de chaux l'Eglise de Bonnal, & les murailles du cimetière. = Sérieusement ? = Oui, sur mon Dieu. = Mais qui a donc fait choix de tous ces borgnes & estropiés ? = C'est mon très-haut, très-honorable & très-avisé Seigneur d'Arneville. = A-t-il donc perdu l'esprit ? = Que sais-je ? = On le diroit presque. = Peut-être n'est-il pas mal qu'il soit ainsi ; plus le

bois est léger, plus on le tourne aisément; ou, comme dit le proverbe, s'il est du bois dont on fait les vielles, il sera de très-bon accord. Mais je ne puis m'arrêter plus long-temps; viens ce soir chez moi, j'ai à te parler. = Je n'aurai garde d'y manquer. Mais où se portent à présent tes pas? = Au verger, chez Malard. = C'est un drôle à faire de la belle besogne! il faut être pis que fou pour l'employer; je ne crois pas qu'en toute l'année on lui ait vu pelle ou hoyau à la main, & il est à moitié perclus d'un côté. = Que veux-tu? viens seulement chez moi ce soir, sans faute =.

Chaval s'y rend. L'Auteur se surpasse lui-même dans cet entretien de deux Vauriens. Il faut bien connoître le cœur humain, pour peindre aussi fidellement la nature corrompue. Ce tableau afflige l'honnête-homme. Il admire le talent, mais il éprouve une terreur secrette. Les scélérats sont rares; on en rencontre peu: on craint peu leurs coups, à moins qu'on ne soit foible; mais il suffit d'être sensible pour craindre un méchant. Le Maire voyant entrer chez lui Michel Chaval, lui dit:

= Hantes-tu donc aussi les Pécheurs ? je pensois que depuis que tu es un des élus qui doivent travailler à la construction de l'Eglise, tu étois subitement devenu un Saint. = Non, Maire, ma conversion n'est pas l'affaire d'un moment ; mais aussi, quand ce sera tout de bon, je n'y reviendrai pas à deux fois. = Je voudrois bien être alors ton Confesseur, Michel. = Vraiment, ce n'est pas toi que j'appellerois. = Pourquoi non ? = Tu chargerois le compte de mes péchés, en les marquant au double avec ta bénite craie. = Cela ne t'accommoderoit pas ? = Non, certes ! je veux un Confesseur qui ait de l'indulgence pour mes péchés & m'en donne l'absolution, & non quelqu'un qui les aggrave & en tienne note. = Je puis aussi remettre les péchés. = Oui, ceux de ton livre, où tu écris les écots. = Assurément, & pour mon malheur, ce n'est pas en petite quantité & rarement qu'il me les faut rayer. = Mais il est plus honnête lorsqu'on se conduit de manière à m'y engager de mon plein gré. = Et le peut-on, M. le Maire ? = Il faudra voir (*Il lui*

fait ſigne, & ils ſe tranſportent l'un & l'autre à une petite table, dans une encoignure du poële). = Il eſt bien, lui dit alors le Maire, que tu ſois ici; ce peut être une bonne fortune pour toi. = J'en aurois grand beſoin, de bonne fortune. = Je le crois; mais ſi tu t'y prends comme il faut, tu ne peux manquer de gagner de l'argent. = Comment dois-je m'y prendre? = Il faut que tu t'inſinues auprès du Maçon, & que tu faſſes bien le pauvre & l'affamé. = C'eſt ce que je puis faire ſans mentir. = Tu dois auſſi donner ſouvent & largement ta portion de l'après-midi à tes enfans, afin de faire croire que tu as le cœur tendre; & tes enfans doivent courir après toi pieds nuds & déguenillés. = C'eſt encore une choſe facile. = Et puis, lorſque des dix Manœuvres tu ſeras le plus en crédit, c'eſt alors que commencera ta vraie tâche. = Quelle doit donc être cette tâche? = De faire tout le pis poſſible pour ſemer des ſoupçons & occaſionner des querelles par rapport au bâtiment; y tout bouleverſer, & mettre mal les Manœuvres, & Maître

Léonard, avec le Baron. = Ce n'eſt pas-là une petite commiſſion. = Mais c'eſt auſſi une commiſſion à gagner beaucoup d'argent. = N'étoit cette eſpérance, l'affaire me paroît telle qu'un homme aviſé peut la conſeiller, & un fou l'entreprendre. = Bien entendu, qu'il y a gros à gagner pour toi. = Il me faut deux écus d'engagement, M. le Maire; il me les faut comptant, ſans quoi je ne me laiſſe pas enrôler. = Tu deviens tous les jours plus impudent, Michel : la tâche que je t'aſſigne eſt lucrative, & ſans peine; & tu veux encore que je te paie d'avance! = Je n'écoute rien : tu veux que je faſſe le coquin à ton ſervice? j'y conſens, & promets fidélité & réſolution : mais point de marché entre nous, ſi je n'ai le denier à Dieu; deux écus ſans en rabattre un ſou. Il faut que je les voie, ou bien pourvois-toi ailleurs, Maire. = Maudit vaurien, tu ſais quand tu peux uſer impunément de violence . . . . ! Les voilà, les deux écus. = Tout eſt en règle, mon maître, vous n'avez qu'à ordonner. = A mon avis, ce doit être un jeu pour toi,

par exemple, d'arracher de nuit quelqu'échafaudage, & donner un bon coup à deux ou trois embrâſures de fenêtres de la nouvelle Egliſe, qui les entr'ouvre de haut en bas ; outre quelques cordages, pioches & autres menus uſtenſiles que l'on peut faire diſparoître. = Rien de plus naturel. = Enfin, une belle nuit, jeter les planches des échafauds en bas de la colline, & les laiſſer, tout doucement, gliſſer dans l'eau, qui les portera juſqu'en pleine mer, ce qui n'eſt pas non plus fort difficile. = Rien moins que cela, & je m'en acquitterai à merveille. Je ſuſpendrai un gros chien blanc à une perche dans quelqu'endroit du cimetière, afin qu'au cas que le Garde de nuit, ou la voiſine, entendent quelque bruit, ils voient le ſpectre, ſe recommandent à Dieu, & s'éloignent de moi. = Quel futé compère ! ton idée eſt impayable. = Je le ferai comme je le dis : c'eſt un préſervatif contre certain chatouillement de gorge, qu'il eſt bon de prévenir. = Sans doute ; mais une choſe qu'il ne faut pas oublier, c'eſt que s'il te tombe entre les mains des

plans, des comptes, des deſſins qui appartiennent au Baron, il faut les mettre ſubtilement de côté, & la nuit en chauffer ton poële. = C'eſt au mieux, M. le Maire. = De plus, il eſt néceſſaire que tu t'entendes ſi bien avec tes autres compagnons d'œuvre, qu'ils ne ſe laiſſent manquer de rien aux dépens du Baron, qu'ils ne faſſent rien qui vaille, & que ſur-tout, lorſqu'il paroîtra lui-même, ou quelqu'un de ſes gens, le bel ordre de tes malotrus ſe faſſe remarquer; & il va ſans dire, qu'à l'aide de quelque ſigne tu feras obſerver leur merveilleuſe manière de travailler? = J'eſſaierai de toutes les facons; & je comprends déjà fort bien à quoi tu buttes. = Au reſte, le plus eſſentiel eſt, ma foi, que nous paroiſſions être mal enſemble. = Je l'entends bien ainſi. = A l'inſtant même il faut nous brouiller: il pourroit ſe trouver ici des méchants qui rapporteroient que nous avons tenu conſeil à l'écart, en bonne intelligence. = Tu as raiſon =.

Le projet s'exécute; la querelle commence; le bruit redouble; les menaces ſuivent les injures; les chandeliers, les chai-

ſes ſont prêts à voler : on les ſépare. Michel Chaval eſt mis à la porte. Mais le Maire ne s'en trouve pas mieux, & bientôt il recevra le prix de ſes forfaits. Jean Poigné, que ſes remords ont déjà rendu ſi intéreſſant, ne trouvant plus un moment de repos, croit que le parti le plus ſage eſt d'aller porter ſes aveux & ſes regrets au prudent & vertueux Paſteur qui dirige le troupeau de Bonnal.

Il commence par former un paquet de ſon habit des Dimanches, & de tout ce qu'il peut ramaſſer, dans le deſſein d'acquitter ce qu'il doit au Maire, de l'argent que ces effets pourront lui produire. Il prend le paquet ; & tout tremblant, il ſe rend dans la cour du Preſbytère. Il s'y arrête, veut s'en retourner, s'arrête encore, & jette enfin ſon paquet dans l'allée de la maiſon, ſe démenant comme quelqu'un qui eſt hors de ſens.

Le Paſteur, qui l'apperçut dans cet état, deſcendit, & vint lui dire : = Qu'as-tu, Poigné ? que te faut-il ? monte avec moi dans ma chambre, ſi tu as quelque choſe à me confier =. Il ſe laiſſa conduire, & le Paſteur lui

parla le plus amiablement qu'il lui fut poſſible. Son trouble & ſa douleur étoient aſſez viſibles, outre qu'il couroit depuis la veille, un bruit qu'il étoit comme déſeſpéré de ſon parjure. Ce malheureux, ſe voyant ſi charitablement accueilli, ſe calme peu-à-peu, & dit au Paſteur: = Ah ! Monſieur, je crois avoir fait un faux ſerment, & je ſuis au déſeſpoir. Il ne m'eſt plus poſſible de vivre tranquille, & je me ſoumets volontiers à la punition que je mérite, ſi je puis encore eſpérer que Dieu me fera miſéricorde =.

Le Paſteur lui répondit: = Si tu as une véritable douleur de ta faute, ne doute pas que Dieu ne te pardonne. = Puis-je donc, mon révérend Paſteur, puis-je donc, après une faute auſſi atroce que la mienne, me promettre que Dieu me pardonnera & me recevra en grace ? = Quand Dieu a conduit un pécheur juſqu'à lui faire éprouver un ſincère repentir, & à deſirer avec ardeur d'obtenir le pardon de ſes péchés, il lui a déjà indiqué le chemin du pardon, & de toutes les graces ſpirituelles ; ſois-en bien aſſuré,

mon ami, & si ton repentir est imprimé dans ton cœur, ne doute point qu'il ne soit agréable à Dieu. = Mais, d'où & comment puis-je savoir qu'il l'agréera ? = Tu peux connoître certainement, en faisant bien attention sur toi-même, s'il est sincère & part du cœur: s'il est tel, il ne peut manquer de plaire à Dieu; c'est tout ce que je puis te dire.... Ecoute, Poigné; quand un Laboureur a empiété sur le champ de son voisin, & qu'ensuite il en a du regret, s'il va aussi-tôt, sans que le voisin le sache & l'exige, labourer ce qu'il a pris & le rejoindre au champ du propriétaire, & y ajoute du sien plutôt que d'en retrancher, alors je ne puis m'empêcher de croire qu'il se repent sincèrement. Mais s'il ne rend pas ce qui est à son voisin, ou qu'il en retienne une partie; si en restituant il songe à y gagner de quelque manière que ce soit, alors je juge que son repentir & sa restitution ne sont qu'un jeu, au moyen duquel l'imbécille s'abuse lui-même. Fais-toi l'application de ce que je dis, Poigné: si au fond du cœur tu n'as d'autre desir que de réparer le tort & de faire

ceſſer le ſcandale que ton crime a pu cauſer, & de trouver grace auprès de Dieu & de la part des hommes; ſi tu n'as point d'autre vue, & que du fond de ton ame tu ſois prêt à tout faire & à tout ſouffrir pour réparer, autant qu'il eſt en ton pouvoir, le mal que tu as commis, aſſure-toi que ton repentir eſt ſincère; & je ne doute point que Dieu ne l'agrée. = Monſieur, je ſuis prêt à tout ſouffrir & à tout faire, ſelon que Dieu m'accordera en ce monde d'en être capable, pourvu que je ſois délivré de ce poids qui pèſe ſur mon cœur. Hélas! qu'il m'oppreſſe, Monſieur! quelque part que j'aille ou m'arrête, je tremble à la penſée de mon crime. = Ne t'effraie pas, mon ami; comporte-toi dans ton malheur avec droiture & candeur, & tu te ſentiras certainement ſoulagé. = Oh! ſi donc j'oſois l'eſpérer, mon Paſteur! = Ne t'effraie point, te dis-je; mets ta confiance en Dieu, il eſt le Dieu du Pécheur qui revient à lui: fais ce qui eſt en ton pouvoir, de bonne foi & en conſcience. Le plus grand mal que ton ſerment ait cauſé, c'eſt la déplo-

rable ſituation où le pauvre Rudeau s'eſt vu réduit : mais j'eſpère que le Baron, lorſque tu te ſeras ouvert à lui, aidera lui-même ce pauvre homme à ſe tirer de ſa misère. = Oui, ce pauvre Rudeau, c'eſt lui qui me fend le cœur. Monſieur, penſez-vous que le Baron puiſſe l'aider à ravoir ſa cloſerie? = Je ne puis l'aſſurer abſolument : le Maire ne manquera pas d'alléguer tout ce qu'il pourra, pour rendre ta dépoſition ſuſpecte. Mais, de ſon côté, M. d'Arneville fera tous ſes efforts pour remettre cet infortuné en poſſeſſion de ſon bien. = Ah! ſi donc il pouvoit y réuſſir! = Je le ſouhaite de tout mon cœur; & je l'eſpère réellement : mais que par rapport à Rudeau les choſes tournent bien ou mal, il eſt également néceſſaire pour toi-même, & la tranquillité de ta conſcience, que tu découvres tout à M. d'Arneville. = C'eſt ce que je ſuis auſſi réſolu à faire de bien bon cœur. = Tu prends le bon parti, & je me réjouis de ce que tu t'y réſous ſi volontiers : c'eſt le vrai moyen de rétablir la paix dans ton ame. Je conviens que l'aveu que tu vas faire

t'expose à une honte publique, à la prison, & à quelque sévère châtiment. = Tout cela n'est rien, M. le Pasteur, en comparaison des terreurs que j'éprouve, & de l'appréhension d'être privé, pour toujours, de la grace de Dieu. = Tu envisages les choses, dans ton malheureux état, avec tant de raison & de droiture, que j'en ai une véritable joie. Prie assiduement le bon Dieu, qui t'a inspiré de si salutaires pensées, & tant de résolution pour y persévérer, qu'il te fasse la grace de t'y affermir; tu marcheras alors dans la bonne voie, & tu pourras aisément, avec l'aide de Dieu, supporter avec humilité & patience tout ce qu'il te faudra endurer. . . . . Quoi qu'il t'arrive, témoigne-moi la même confiance, & certainement je ne t'abandonnerai pas. = Ah Dieu! mon Pasteur, que vous êtes bon & charitable envers un aussi grand pécheur que je le suis! = Dieu lui même, mon enfant, n'est dans toute sa conduite envers nous, que support & charité; & je serois un Serviteur bien indigne d'un Maître aussi compatissant, si, quelle que puisse

être la faute d'un de mes Compagnons de service, je lui faisois voir de l'aigreur, & pouvois le maltraiter en paroles =.

Poigné fondoit en larmes. Après quelques momens de silence de part & d'autre, il reprit la parole en disant: = J'ai encore quelque chose à vous déclarer, Monsieur. = Qu'est-ce, mon ami? = Je suis redevable au Maire de huit écus, depuis cette malheureuse affaire. Il m'offrit, à la vérité, avant-hier de déchirer mon billet: mais je ne veux point lui avoir cette obligation; j'ai résolu d'acquitter la dette. = Tu as raison, & cela est indispensable, avant même que de te découvrir à M. d'Arneville. = Un paquet que j'ai laissé dans votre allée contient mon habit des Dimanches & autres nippes, qui tous ensemble peuvent bien valoir les huit écus qu'il faut que j'emprunte, à la garde de Dieu. Je me suis flatté que vous ne vous offenseriez pas, si je vous priois de me les prêter sur ce gage. = Je ne prends de personne de semblables sûretés; & souvent je me vois obligé, bien malgré moi, de refuser

de pareilles demandes : mais dans la circonſtance où tu te trouves, je me fais un plaiſir de t'obliger. Voilà les huit écus : porte-les tout-à-l'heure au Maire ; & prends ton paquet en t'en allant. = Au nom de Dieu, mon Révérend, gardez-le chez vous pour ſûreté de ce que je vous dois. = Cela ſe trouvera bien, Poigné ; ne t'en mets pas en peine pour le préſent, & occupe-toi plutôt de ce qu'il te reſte de plus important à exécuter. J'écrirai dès aujourd'hui au Baron, & demain tu lui porteras ma lettre. = Je vous ſuis bien obligé, Monſieur ; mais pour l'amour de Dieu, gardez mes petites hardes, ſans quoi je ne ſaurois prendre votre argent : oui, Dieu m'en eſt témoin, je n'oſerois. = N'en parlons plus : va tout-de-ſuite porter l'argent au Maire, & reviens demain matin vers neuf heures ; mais pour le paquet, qu'il n'en ſoit plus queſtion =.

Poigné ſort tranquille & va chez Houzon. Ne le trouvant pas chez lui, il remet l'argent à la femme qui lui dit : = D'où te vient donc tant d'argent à-la-fois, Poigné ? = J'ai fait comme j'ai pu, lui répond-il

répondit-il en deux mots & d'un air abattu : Dieu soit béni, ma dette est acquittée. = Mais nous ne t'avons pas pressé pour cet argent. = Je le sais, & c'est peut-être ce qu'il y avoit de pis. = Voilà d'étranges discours, Poigné ! Qu'as-tu donc ? depuis quelque temps tu ne parois pas bien disposé. = Ah Dieu ! je n'ai pas besoin de t'en dire la cause ; tu l'apprendras assez : mais vois si l'argent est juste ; il faut que je m'en aille =. *Elle compte l'argent & dit :* = Il n'y manque rien. = Aie donc soin de le donner sans faute à ton mari. Adieu, Dame Houzon. = Puisqu'il le faut ainsi . . . . , adieu donc, Poigné =.

L'honnête Pasteur écrit sur-le-champ au Baron d'Arneville, pour l'informer du triste & important aveu que lui a fait Poigné. Le Baron, déjà si disposé à punir Houzon d'une indignité confirmée par tant d'accusations, est prêt à prononcer l'arrêt le plus foudroyant, ou plutôt à le dénoncer comme un scélérat qu'on doit pendre : mais il arrive des choses qui arrêtent, pour un moment, les mouvemens d'un homme

juste qui pèse tout, & n'accorde rien à la passion.

Houzon, de retour chez lui, perd la tête en apprenant la restitution de Poigné. Il redoute la suite de ses remords; il craint que le Baron, instruit, ne le fasse arrêter. Il a recours à la bouteille; il s'enivre; & devenu furieux, il cherche sa consolation dans la vengeance. L'étendue de la Terre du Baron est reculée par une borne antique d'une grosseur énorme, presqu'enfoncée dans la terre, que ses Vassaux connoissent peu, & que lui-même ne connoît guère mieux. S'il pouvoit la déplacer, la traîner, & la placer à une distance beaucoup moins reculée, le Baron, à coup-sûr, feroit une perte considérable. Il part à minuit, armé des instrumens nécessaires, pour exécuter ce noir projet. Peu d'hommes croient autant aux Esprits *que lui, & sont conséquemment moins propres à une pareille opération, faite dans la nuit; mais le vin & la haine donnent de l'intrépidité. Cependant il n'est point tranquille. Pendant qu'il travaille, le Pourvoyeur du Château, revenant de la Ville voisine, où des amis l'ont arrêté, passe à quelques*

pas du lieu de la scène, & entend le bruit de l'instrument destructeur ; il entend même la voix du Maire que la fureur promène, par momens, dans les airs : d'abord il songe à le confondre ; ensuite il trouve plus plaisant de l'intimider : cette idée prévaut. Il est couvert d'un manteau blanc, & il porte une lanterne. A l'instant le manteau est attaché au bâton qui sert à le conduire, & la lanterne l'est au bout du bâton : il s'avance à petits pas. Bientôt un Esprit, un Spectre, un Revenant, le Diable s'offre aux yeux du Maire. Celui-ci, frappé de la plus affreuse terreur, fait un cri & s'enfuit. Le Pourvoyeur ramasse le pic, la pioche, la bèche ; & y joignant son bâton ferré, il en fait un paquet qu'il traîne avec grand fracas le long du chemin rocailleux. Il court après le Maire & crie, d'une voix rauque & sombre : = Ho, ha, hou, Houzon, ho, ha, hou..., tu es à moi...; je te tiens.., Houzon =. Le pauvre Maire court à jambes déployées, & pousse des cris lamentables. = A l'aide, au secours, je suis mort ; Garde de nuit, le Diable veut m'emporter....=. Le Pourvoyeur, toujours à ses trousses, ne cesse de répéter à pleine voix :

= *Ho, ha, hou, Houzon, je te tiens, tu ne m'échapperas pas; ho, ha, hou . . .* =. *Le bruit devient si fort, que le Garde de nuit l'entend: il donne l'alarme; le Village s'éveille, trente Payſans courent au bruit.... Bref, le Maire eſt reconnu, & pris en quelque façon ſur le fait, parce qu'on trouve les inſtrumens non loin de lui. Mais le Pourvoyeur a diſparu; & l'on ne ſaura que le lendemain qu'il faiſoit l'office du Diable. Le Maire & les Payſans reſtent convaincus de la vérité de l'apparition. Le Paſteur, inſtruit & peu ſurpris de leur conviction, & ſoupçonnant le cruel état où doit ſe trouver Houzon, ſe hâte de mettre à profit les remords qu'il lui ſuppoſe. Il ſe rend chez lui, & lui parle avec cordialité.*

= J'ai appris qu'il s'eſt paſſé quelque choſe de fâcheux pour toi; & me voici prêt à te donner toutes les conſolations qui dépendent de mon Miniſtère. Dis-moi ſincèrement ce qui t'eſt arrivé. = Je ſuis une malheureuſe créature; Sàtan, en perſonne, a voulu ſe ſaiſir de moi. = Comment cela, Maire? où cela s'eſt-il paſſé? = Là-

haut, sur la montagne. = As-tu donc réellement vu quelqu'un ? t'es-tu senti pris par quelqu'un ? = Je l'ai vu ; oui, vu, comme il couroit pour se jeter sur moi. C'étoit un grand homme tout blanc ; il avoit du feu sur la tête, & il m'a poursuivi jusqu'au bas de la montagne. = Pourquoi ton visage est-il ensanglanté ? = C'est que je suis tombé à l'endroit où la descente est la plus rapide. = Personne n'a donc mis la main sur toi ? = Non, mais je l'ai vu de mes deux yeux. = Eh bien, soit, je ne veux pas insister davantage ; je ne puis concevoir ce que ce peut être au fond : mais que ce soit ce qu'on voudra, il n'importe. Ce qu'il y a de certain, Maire, c'est qu'il y a une éternité, qui, pour les méchans, est un abyme inévitable ; & cette éternité, ce danger que tu cours d'en être englouti après ta mort, peut à bon droit, à ton âge, & vu le genre de vie que tu mènes, t'inquiéter & t'alarmer. = Ah ! Monsieur, mon inquiétude & mes alarmes sont telles que je ne sais où j'en suis. Au nom

de Dieu, que puis-je, que dois-je faire pour me délivrer des griffes de Satan? . . . Ne me tient-il pas déjà en sa puissance? = Ne te tourmente pas, Maire, par de vaines imaginations, & par des propos destitués de raison. Tu es encore dans ton bon sens, & libre, par conséquent, d'agir d'après ta propre volonté. Fais ce qui est bien, & ce que ta conscience te dicte envers Dieu & les hommes : tu te convaincras bientôt que le Démon n'a aucun pouvoir sur toi. = Ah ! M. le Pasteur, que puis-je, que dois-je donc faire, pour rentrer en grace avec Dieu ? = Te repentir sincèrement de tes péchés, te corriger, & restituer ce que tu as de bien mal acquis. = On me croit riche, Monsieur ; Dieu sait que je ne le suis pas. = Cela n'y fait rien : mais tu possèdes injustement la closerie de Rudeau ; Poigné & Matthieu en ont fait un faux serment, j'en suis certain ; & je n'aurai point de cesse que Rudeau ne soit remis en possession de ce qui lui appartient. = Pour l'amour de Dieu, mon Pasteur, ayez

pitié de moi. = La plus grande pitié qu'on puisse avoir à ton égard, c'est de te porter à faire envers Dieu & les hommes ce à quoi tu es obligé. = Aussi suis-je résolu à faire tout ce que vous voulez, Monsieur. = Veux-tu donc rendre à Rudeau sa closerie ? = Ah ! bon Dieu, oui, mon Pasteur. = Reconnois-tu enfin que tu ne la possèdes pas à bon droit ? = A la garde de Dieu ; oui, je suis obligé d'en convenir : mais je suis à la mendicité, s'il faut que je la perde. = Maire, il vaut bien mieux mendier son pain, que de retenir le bien des pauvres gens. (*Le Maire pousse un soupir*). Mais dis-moi, dans quel dessein allois-tu donc de nuit sur la montagne ? = Au nom de Dieu, ne me le demandez pas, Monsieur ; je ne saurois, je n'oserois le dire : ayez compassion de mon état ; autrement je suis un homme perdu. = Je ne veux pas t'engager à me découvrir une chose contre ton gré. Si tu t'y résous volontiers, je te donnerai des conseils tels que tu peux les attendre d'un père ;

au cas que tu y répugnes, ce sera alors ta faute si je ne puis te conseiller dans la circonstance où tu en aurois peut-être le plus de besoin. D'ailleurs, comme je ne révélerai rien, sans ta participation, de tout ce que tu me voudras confier, je ne vois point ce que tu gagnerois à ne me pas tout découvrir. = Est-il donc bien certain que vous n'en parlerez à personne, sans mon consentement, quoi que ce puisse être ? = Assurément, Maire, je te le promets. = Je vous le dirai donc, à la garde de Dieu : je voulois transporter une borne des limites de la Seigneurie. = Père Eternel ! & pourquoi voulois-tu t'en prendre à un si bon Seigneur ? = Ah ! il vouloit bien me prendre le droit de cabaret, ou la Mairie, & cela me désespéroit. = Tu es un malheureux insensé : son intention n'étoit pas mauvaise comme tu la supposes ; il vouloit te procurer un dédommagement au cas que tu abdiquasses, de ton plein gré, la Mairie. = Est-il bien vrai, M. le Pasteur ? = Oui, Maire ; je puis te

le certifier, car c'eſt de lui-même que je le tiens. Le jeune Michaud, à qui il deſtine la place, devoit te donner cent écus par an, pour que tu n'euſſes pas à te plaindre. = Ah! Dieu, ſi je l'avois pu ſavoir, je ne me ſerois pas jeté dans le malheur. = Il faut ſe confier en Dieu, lors même qu'on ne voit pas encore de quelle manière ſa bonté paternelle pourra ſe manifeſter; il faut auſſi tout eſpérer d'un bon Seigneur, lorſqu'on ne prévoit pas même ce que la bonté de ſon cœur pourra l'engager à faire. Par-là on eſt dans une conſtante diſpoſition à lui être fidèle & ſoumis. = Bon Dieu! quel miſérable je ſuis! que n'ai-je ſu la moitié de ce que j'apprends! = Ce qui eſt fait ne peut ſe changer, mais ce qui eſt à faire ne peut être remis. A quoi te réſous tu? = Je n'en ſais rien, ſur mon Dieu: avouer tout, c'eſt me perdre; qu'en penſez-vous, M. le Paſteur? = Je répète ce que je t'ai déjà dit: je ne veux point t'arracher un aveu; ce n'eſt qu'un ſimple conſeil que je te donne;

& à mon avis, perſonne ne s'eſt mal trouvé d'aller le droit chemin. Le Seigneur d'Arneville eſt compatiſſant, & tu es coupable. Fais, après cela, comme tu l'entendras : pour moi, je m'en remettrois à ſon indulgence. Je ſais fort bien que la démarche eſt difficile à faire ; mais il eſt difficile auſſi de ne lui pas confeſſer ton crime, ſi tu as vraiment à cœur le repos & la paix de ta conſcience. (*Ici le Maire ſoupire, & ſe tait*). Fais à préſent ce que tu voudras ; je ne veux rien exiger de toi : mais plus j'y réfléchis, plus je me perſuade que tu ne peux mieux faire que de t'en remettre à l'indulgence du Baron. Je te dirai même qu'il fera indiſpenſablement des perquiſitions pour découvrir la raiſon qui te faiſoit être, ſi avant dans la nuit, ſur la montagne. = Seigneur Jéſus ! quelle penſée me vient à l'eſprit ! j'ai laiſſé pioche, bèche & pic, & que ſais-je encore, auprès de la borne déjà à demi-déterrée. Voilà qui ſuffit pour tout découvrir. La frayeur & l'angoiſſe dont je ſuis ſaiſi, Mon-

sieur le Pasteur, ne peuvent s'exprimer . . . . =.

Le Pasteur, en insistant, obtient que l'aveu sera fait. Il quitte le Maire, & sur-le-champ il écrit au Baron pour le prévenir sur cette résolution, qui doit adoucir le sort destiné au coupable. Lorsque le Baron l'a écouté & vu son repentir sincère, il se contente de le destituer, de le dépouiller du droit de Cabaret, & de lui imposer quelques autres peines légères.

NOTE.

S'IL y a une manière de voir & de peindre particulière à chaque Nation, comme nous l'avons déjà dit, l'Auteur prouve, dans tout son Ouvrage, qu'il n'est pas François. Il écrit pour les mœurs & pour le Peuple : ses détails, ses longueurs nuiroient à ses motifs, même dans nos Villages. Nos Paysans veulent toujours un peu deviner le Sermoneur qui leur parle ; & quand il leur dit

tout, il parle trop, selon eux. Il étoit donc nécessaire de réduire, pour la Ville, quatre cents seize pages écrites pour la Campagne & les Fauxbourgs.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LE MONDE
NE VA POINT
DE MAL EN PIS;

Par le ſieur de Rampalle, un vol. in-8°; Paris, chez Auguſtin Courbé, 1641.

COMBIEN, en moins d'un ſiècle & demi, d'Auteurs & d'Ouvrages ignorés, malgré l'invention de l'Imprimerie, qui ſemble deſtinée à perpétuer les ſottiſes comme les grandes découvertes des hommes! Quel eſt celui de nos Lecteurs, par exemple, qui connoîtroit aujourd'hui, ſeulement de nom, le ſieur de Ram-

palle, sans ces deux vers de Boileau, au quatrième Chant de son Art poétique :

On ne lit guères plus *Rampalle* & Menardière,
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morlière ?

Nous ne saurions nous empêcher de blâmer l'Auteur obscur dont nous allons parler, du ton flagorneur avec lequel il aviliſſoit, auprès des Grands, la qualité d'Homme de Lettres, ce qui faiſoit dire, de son temps, que c'étoit pour remplir l'étendue de son nom (*Rampalle*). A la tête de l'Ouvrage dont nous allons parler, il se proſterne aux pieds du Chancelier Séguier. Il assure que *l'Envie eſt contrainte de publier que la France admire, dans ce ſeul Magiſtrat, toutes les éminentes qualités de ſes plus illuſtres devanciers* : éloge dont il faudroit peut-être un peu rabattre. Mais Rampalle, non content de cette belle phraſe, voudroit encore, pour louer dignement son Mécène, avoir seulement *un rayon de cette divine éloquence avec laquelle le Chancelier raviſſoit les plus délicates oreilles de la Cour.*

Hélas ! c'eſt que le pauvre homme vouloit avoir une place à l'Académie Françoiſe, & que l'on commençoit à dire que Séguier feroit

Protecteur de ce Corps brillant dès sa naissance, après la mort de Richelieu qui tiroit alors à sa fin. Rampalle fit donc, dans ce temps, *le Monde ne va point de mal en pis*, en forme de Discours Académique. Ce sont des Moralités mêlées d'Historiettes. Les Historiettes, espèces de Nouvelles romanesques, sont médiocres : mais les Moralités nous ont paru fort bonnes ; &, comme elles sont encore de notre plan, qui a principalement les *mœurs* en vue, ce sera la principale partie dont nous composerons notre Extrait. Si notre travail n'intéresse pas, il sera du moins amusant.

A la fin de la Dynastie éphémère des douze Césars, on disoit que pour être bel-Esprit il ne falloit plus que posséder les assertions tranchantes & légères des Sophistes. Combien de nos jeunes Littérateurs pensent, de nos jours, qu'on est plus savant que tous les Anciens, quand on connoît Voltaire, Helvétius, Montesquieu, & quelques autres ! Hélas ! nous connoissons aussi tous ces grands Hommes modernes, & nous sommes fort loin d'en être plus savans.

Mais il ne s'agit point de cela. Voyons à présent un Auteur qui, après avoir vu trois règnes, veut prouver que le Monde ne va point de mal en pis.

IL faut que je vous désabuse, mon cher Timandre, d'une erreur qui vous égare avec la plupart des hommes. Pensez-vous être le premier à qui le Monde semble aller de mal en pis ? Non, vos pères se sont récriés comme vous contre la corruption de leur siècle. La même plainte retentissoit dans l'âge de vos aïeux, qui l'avoient reçue eux-mêmes des générations précédentes.

Ce n'est donc pas de nos jours que la divine Astrée a repris le chemin du Ciel. De toute éternité la vertu & le vice ont eu leurs sectateurs, & ces deux habitudes ont tour-à-tour peuplé le monde ; tour-à-tour elles ont rempli les Trônes de l'Univers, & les cabanes des Bergers.

Sans doute, comme il survient des altérations dans les élémens, on en distingue aussi dans les mœurs des hommes. Mais dans le monde physique, comme dans le monde moral, la Nature finit toujours par ramener l'ordre.

C'eſt un enchaînement divers, mais c'eſt une révolution uniforme & perpétuelle ; & l'Univers, en raiſon de ſa compoſition & de ſon être, *roule toujours du même branle ;* toujours, malgré les variations de ſes parties, il conſerve une durée égale ſans jamais ſe *détraquer*.

Si l'on voit, de temps en temps, des Iſles abſorbées par l'Océan, elles ſont remplacées par d'autres nouvelles Délos qu'on voit ſurnager dans des climats différens (1). Ici, des terres fécondes deviennent ſoudain ſtériles ; là, un ſol aride paſſe à l'abondance : tout eſt compenſé, rien n'eſt perdu.

La Grèce, direz-vous, jadis berceau des Arts, de la Science, de la Philoſophie, eſt barbare maintenant. Oui ; mais combien de Régions, barbares elles-mêmes du temps des Grecs, ont hérité des traits de lumières perdus maintenant pour ce Peuple fameux ?

(1) On voit que les tremblemens de terre ont eu lieu ſucceſſivement dans tous les ſiècles.

Timandre, vous êtes fâché de ne plus voir ni Socrate, ni Scipion, ni Ariſtote. Vous ne ſavez donc pas que chaque ſiècle a un génie différent, & que ce génie, impérieux comme la mode nouvelle, incline & force les eſprits à des goûts différens. Tantôt le Démon de la guerre tonne, & jette le monde dans le déſordre; tantôt l'amour du repos & la douce paſſion des Lettres amènent la paix & rétabliſſent le calme : perpétuelle viciſſitude, qui montre un inſtant, dans tous les coins de la terre, des hommes profonds & ſublimes, & qui bientôt après n'en offre plus que la dégradation, comme ſi la Nature étoit laſſe de tant de productions divines. Du temps de nos aïeux, la Nobleſſe françoiſe étoit orgueilleuſe de ſon ignorance : aujourd'hui nos plus grands Seigneurs avouent que l'inſtruction eſt un des plus beaux ornemens de la naiſſance (1). Encore quelques générations, la Science ſera

(1) Les choſes, à cet égard, ont un peu changé depuis Rampalle.

peut-être dédaignée de nouveau ; & nos petits-fils, frappés d'un air impur, retomberont dans la barbarie. D'autres mœurs, d'autres inclinations ; alors, à la place de cette politesse qui nous charme, on verra revenir toute la rudesse des premiers âges ; & la sotte présomption ramènera la grossièreté.

Ainsi, dans le mouvement uniforme & inaltérable du monde, *les choses singulières* éprouvent un continuel changement : elles empirent, elles deviennent meilleures ; & la science & la vertu participent à leur accroissement & à leur décadence.

Croyez, Timandre, que le désordre ramène l'ordre. N'imitez donc pas la plupart des hommes, que les moindres accidens nouveaux jettent dans l'étonnement. Tout ce qui arrive est déjà arrivé, & arrivera encore. Une légère teinture de l'Histoire suffit pour vous en convaincre. Jettez les yeux sur les événemens passés, & vous verrez ensuite, sans émotion, tout ce que la Nature & les hommes peuvent faire d'extraordinaire.

Vous vieillissez, Timandre, & les

infirmités qui suivent ceux de votre âge, les rendent difficiles & chagrins. Tout leur déplaît. Semblables aux vieux arbres dépouillés par l'hiver, & à qui il ne reste plus qu'une écorce rude & sauvage, les pauvres humains qui sont arrivés à l'époque de leur décadence, affoiblis dans leurs organes, sentant la diminution pénible de ces esprits vigoureux & subtils, qui rendent toute chose agréable à la jeunesse, ne conservent plus, du printemps de la vie, qu'une humeur âcre, un dégoût universel. On se plaint parce qu'on souffre, parce qu'on est devenu inhabile aux plaisirs, parce qu'on entend les plaintes des autres. Dans la navigation de cette vie, on ressemble fort à ces Nautonniers imprudens, qui s'imaginent, lorsque le vaisseau les éloigne du port, que c'est la terre qui change de place & le port qui recule, au lieu que ce sont eux seulement qui s'éloignent.

La gaieté françoise ne sauroit garantir nos cheveux blancs de cette manière injuste d'envisager tous les objets. Nous nous échappons en murmures, non-seulement sur les mœurs dominantes,

mais encore sur l'administration. Nous censurons sans mesure ceux qui tiennent le timon de l'État, & nous ne cessons de dire que leurs prédécesseurs valoient mieux qu'eux. Quels prédécesseurs, cependant! vous le savez comme moi. Rappellez-vous le temps de votre jeunesse, & prononcez.

Que diriez-vous, Timandre, si je vous faisois voir dans les siècles passés des vices aussi grands, ou plus grands encore que ceux qui vous révoltent; si vous y trouviez au moins une égale somme d'orgueil, d'ambition, de cupidité, de crimes; si je vous prouvois que l'âge d'or est une belle chimère imaginée par les Poëtes; que la malice a de tout temps régné parmi les hommes, hélas! & que c'est peut être un mal nécessaire? Notre siècle alors seroit-il l'éternel & le seul objet de vos invectives? me répéteriez-vous sans cesse que le Ciel & les élémens sont en souffrance, & que c'est une preuve sans replique de l'affaissement de la nature & de la vieillesse du monde?

Ecoutez donc; je vous aime assez pour prendre cette peine.

Tout ce qui nous vient de l'antiquité nous semble respectable. Elle est si loin de nous, que nous n'apperceyons point ses imperfections. Les Ecrivains, d'ailleurs, nous ont transmis ses vertus en les agrandissant d'une manière étrange. Ils ont fait des Géans, des premiers hommes. Parce qu'ils ne sont plus, ils nous paroissent des Dieux. Notre envie ne sauroit arriver jusqu'à eux pour les remettre à leur place.

Vous me vantez les Grecs, vous me citez Socrate. En regardant ce dernier comme un homme vertueux, quel jugement porterez-vous de tout un Peuple qui lui fait boire la ciguë ? Les Athéniens, que vous adorez, aimoient-ils donc la vertu plus que nous ? Et vos Romains ! & tous les autres !.

Mais, de nos jours, dites-vous encore, quelquefois on dédaigne la Littérature ?

Quelquefois, je l'avoue ; & moi-même j'ai connu des sots recherchés, & des hommes de mérite dans l'oubli. Je sais qu'il est des infortunés que la disgrace persécute, & qui, par la maligne in-

fluence d'une étoile finiſtre, ſe voient éloignés de tout, malgré les connoiſſances les plus ſublimes & les qualités les plus eſtimables : vrais paralityques de la fortune, qui, faute d'un homme qui les relève & les produiſe, trouvent dans la boue la fin de leur vie, avant de trouver le terme de leur misère. Mais, Timandre, pluſieurs auſſi rencontrent des protecteurs. En rencontroit-on un auſſi grand nombre dans le ſiècle dont nous ſortons ? & ne vit-on pas un des plus beaux Eſprits de la Cour, réduit à ce point de néceſſité, qu'il fallut faire une quête pour ſubvenir aux frais de ſa maladie, & même de ſes funérailles ?

La Littérature n'étoit pas plus conſidérée alors chez les Etrangers qu'en France. Lopez de Véga, l'un des plus beaux génies de l'Eſpagne, ne put laiſſer pour tout bien, à ſa fille, que trois cents Comédies de ſa compoſition : frivole patrimoine, qui ne put tirer de la misère cette infortunée ! Quel devoit donc être le ſort de tant d'Ecrivains inférieurs & contemporains de Véga ? Charles-Quint ne paya pas

d'un seul maravédis, le beau Poëme que le Guidanus avoit fait en son honneur, & à la gloire de la Maison d'Autriche; & cet Auteur fameux fut réduit, de désespoir, à jetter, dans un brasier, un Ouvrage si mal récompensé, & qui lui avoit coûté tant d'années de travail.

On a dit que le Pape Léon X fut le plus libéral des Princes envers les Gens de Lettres; & le Caporali, qui se plaignoit comme vous, mon cher Timandre, du mépris où les Sciences étoient tombées, regrette de n'avoir pas vécu de son temps: cependant l'Archi-Poëte de ce Pape, le célèbre Querno, alla mourir dans l'Hôpital de Naples, où l'on assure même qu'il avança ses jours.

Les Ecrits du Vinceguerre, d'Allamani, du Dante, sont aussi remplis d'invectives contre le mépris de la Littérature. L'Arioste, tout divin qu'il étoit, ne se loue point de la générosité du Cardinal d'Est. Pétrarque se plaint que la Philosophie va toute nue. François Philelfe, l'homme le plus éloquent de son siècle, mourut de faim

faim à Bologne. Théodore Gaza, que Paul Jove regarde comme un homme incomparable en doctrine, présenta fort infructueusement le plus beau de ses Ouvrages à Sixte IV, Pontife savant néanmoins, & fondateur de la Bibliothèque du Vatican, la plus fameuse de l'Univers. On dit que l'Anguilare & Sannazar moururent de disette à la Cour de Rome. Boccace finit malheureusement sa carrière dans une cabane isolée de toute habitation humaine. Lactance, surnommé le Cicéron Chrétien, eut la plus malheureuse existence durant toute sa vie. Boëce disoit que la dureté de son siècle forçoit la vertu de se cacher. Elle se cachoit déjà dès le temps de Plaute, cet immortel Comique de l'ancienne Rome. Pour gagner sa vie, il se vit réduit à tourner la roue d'un moulin. Mévius composa ses Poëmes en prison. Ovide nous apprend que de son temps les vers étoient la pire de toutes les marchandises. Vous trouverez les mêmes plaintes dans Horace, dans Sénèque, dans tous les autres.

Mais que la Science soit dédaignée, c'est un bien moindre mal que de voir

la vertu perſécutée. Et ce dernier malheur, ne manquerez-vous pas d'ajouter, ſe remarque fréquemment dans notre ſiècle.

Aux mêmes objections avancées par vous, permettez que j'oppoſe toujours les mêmes réponſes. Il y a dix-ſept cents ans qu'un grand Poëte a dit : *Virtus laudatur & alget.* Mais non, la vertu rejettée n'en eſt ni moins conſolante ni moins belle. Comme le ſoleil eſt toujours lumineux malgré les nuages qui viennent quelquefois s'oppoſer à l'éclat de ſes rayons, la vertu demeure auſſi précieuſe & vénérable, quelque perſécution qu'elle éprouve de la fortune & de la barbarie ; & même dans cet état d'abandon, elle balance encore la diſgrace, elle éclipſe les richeſſes, & triomphe du ſort.

Mais vous me rappellez ſans ceſſe de la vertu à la Littérature, c'eſt-à-dire, à vous-même. Voyons donc, puiſque vous le voulez encore, voyons ſi les Savans ſont plus maltraités aujourd'hui que dans les ſiècles précédens. Vous me citez avec complaiſance le règne d'Auguſte & celui de Marc Aurèle. Moi,

je vous oppose les temps de Licinius, de Valentinien & de Caracalla ; vous me parlez des libéralités de Cusa & de Bessarion, ces deux grands Cardinaux, en faveur de tous les Gens de Lettres de leur temps ; & vous ne me dites rien d'un autre Cardinal, celui qui gouverne aujourd'hui la France. Vous m'avouerez cependant qu'il est peu d'hommes d'esprit que ce nouveau Mécène n'approche de sa pourpre sacrée. Les Muses, en effet, méprisées autrefois, se ressentent par-tout de sa protection. Les mitres, les crosses, les pensions, que nous avons vues distribuées aveuglément par la faveur, sont devenues par lui le prix du mérite & la récompense de la vertu. On fait déjà un illustre commerce de Littérature dans ce Lycée françois, dont il est le glorieux Instituteur (1).

O Timandre, pour me prouver

(1) On voit que l'Auteur, après avoir *flagorné* le bon Séguier dans son Epître dédicatoire, flatte encore ici passablement le

que le Monde va de mal en pis, vous me citez encore les guerres qui s'accumulent & se pressent dans notre âge. Je conviendrai sans peine que c'est-là un des plus rudes fléaux qui puisse affliger l'humanité. Dans notre jeunesse cependant, nous en avons vu de bien plus atroces. Alors, ce n'étoient pas seulement les frontières du Royaume qui étoient en souffrance ; nos divisions civiles répandoient le trouble, le désordre, l'embrasement, l'alarme universelle dans le sein de toutes les familles. C'étoient amis contre amis, parens contreparens. Chaque Maison, chaque Ville étoit déchirée dans ses entrailles par la fureur des partis contraires. La France ne paroissoit plus aux yeux de l'Europe attendrie, qu'un théâtre sanglant d'injustice, de violence, d'atrocité, où l'on consommoit la désolation des Provinces, & la misère du

cruel Richelieu. On est fâché de trouver cette tache dans un si bon Ouvrage. C'est Patercule qui loue Tibère.

Peuple le plus sensible de l'Univers.

Louez le Ciel, Timandre, qui vous fait vivre enfin sous un Monarque aussi juste que valeureux, & sous un Ministre si sage. Tous deux ont étouffé, sous vos yeux, cette Religion rebelle, véritable hydre sans cesse renaissante pour sapper les fondemens du Trône, & pour troubler la tranquillité publique. Ils ne sont plus, ces Géans redoutables sous les coups desquels la France a vu si long-temps couler le plus pur de son sang; & la prise de la Rochelle a été le dernier acte de cette épouvantable Tragédie. Du port où nous sommes maintenant, jettez les yeux sur l'horreur de la Saint-Barthelemi, sur les atrocités de la Ligue, sur la famine de Sancerre assiégée. C'est peu: remontez aux siècles antérieurs, & peignez-vous la France, tantôt en proie à la brutalité des Bourguignons & des Armagnacs; tantôt déchirée par les Maillotins, par les grandes Bandes, par les Grands Seigneurs; tantôt inondée de Sarrasins & de Barbares. Franchissez nos frontières, & voyez l'Italie ravagée par les Goths dans ce qu'elle

avoit de plus précieux. Examinez l'Eſpagne déchirée par les Vandales, par les Maures, & par les mortelles animoſités de la Caſtille & de l'Aragon. Rappellez-vous les infernales diſcordes des Guelfes & des Gibelins, des Maiſons d'Yorck & de Lancaſtre.

Il eſt inutile de vous citer les querelles ſans fin de Charles-Quint & de François-Premier, les hoſtilités ſanguinaires d'Othon IV, & les cruelles perſécutions de Frédéric II contre Grégoire IX.

Les guerres que nous avons maintenant ſont du moins ſupportables. Nous ſerions plus heureux ſans doute de vivre dans une paix profonde: mais éteignez donc l'ambition dans les cœurs de tous les Princes, & de ceux qui les gouvernent. L'ambition eſt l'antre d'Eole, qui ſe répand dans l'immenſité des airs. Elle vient de temps en temps ſouffler dans nos climats, elle en trouble le calme. Arrêterez-vous ſans réſiſtance cette force terrible, & n'oppoſerez-vous pas les armes aux armes? La Nature ne nous commande-t-elle pas une défenſe légitime?

Nous ſommes deſtinés à paſſer ſucceſſivement de l'agitation au repos, & du repos à l'agitation. Quand nous ne trouvons point la guerre au-dehors, nous la rencontrons au-dedans de nous. La guerre ! elle eſt très-modérée aujourd'hui en comparaiſon de ce qu'elle fut jadis. Le plus humain de tous les Empereurs de Rome fit périr un million d'Habitans dans la ſeule Judée. Jules-Céſar, dont on vante encore la clémence, ſe glorifioit d'avoir donné la mort à plus de douze cents mille hommes. Fabius extermina cent dix mille Gaulois; Marius, deux cents mille Cimbres. Dans le ſecond Triumvirat, on égorgea, de ſang-froid, dix-huit cents Chevaliers Romains, deux cents Sénateurs, un bien plus grand nombre de Citoyens. Le farouche Sylla fit tuer quatre légions entières renfermées au Champ de Mars; & comme les cris plaintifs de ces malheureux parvenoient juſqu'au Sénat, que ce Tyran préſidoit alors, il dit: « Ce n'eſt rien, continuez » à délibérer; ce ne ſont que quelques » mutins que je fais châtier ». Caracalla maſſacra toute la jeuneſſe d'Alexandrie,

à la vue du reste des Habitans, pères & mères. Vous connoissez les barbaries de Tibère, de Caligula, de Néron !

Vous vous plaignez ensuite, mon cher Timandre, de la multitude des subsides qui écrasent le Peuple. Croyez-vous que sous ce rapport les Anciens aient été plus heureux que nous ? Lisez dans Aulu-Gelle toutes les contributions que Verrès leva en Sicile, & ce que dit Gracchus à son retour de la Sardaigne. Brutus lui-même exigea, en deux ans, le tribut de dix. Antoine fut bien plus rigoureux encore ; ce n'étoit pas un impôt qu'il exigeoit, il s'emparoit des fortunes entières. L'Asie Mineure fournissoit chaque année, à Sylla, trente six millions de nos livres. Jules-César, en une seule nuit, vola tout l'or du Capitole, qu'il remplaça par des lingots de cuivre, afin de joindre l'insulte au brigandage. Descendez dans les siècles. & vous verrez Constance III forcer les Siciliens de vendre leurs enfans pour payer la Gabelle. Un autre Empereur contraignoit les plus riches de ses Sujets à l'instituer leur héritier,

Il les faisoit empoisonner, quand le testament étoit fait, afin d'entrer aussitôt en jouissance de leur héritage. Ferdinand, père d'Alphonse II, Roi de Naples, ne sachant plus sur quoi établir un impôt, s'avisa d'en mettre un sur les urines, à l'exemple de Vespasien.

Votre mécontentement est général, mon cher Timandre; il porte sur tout. Vous me dites donc encore qu'au moins jadis les Charges n'étoient point vénales, & qu'on n'étoit pas obligé d'acheter la justice? détrompez vous également sur ce point. Pour abréger, je vous renvoie à la cent seizième Epître de Sénèque. Vos chers Grecs eux-mêmes vendoient la justice; vous le savez, & vous ne pouvez pas ignorer sans doute, à ce sujet, l'anecdote d'Aristophon, qui eut l'impudence de se vanter qu'ayant été accusé soixante-quinze fois, grace à son argent, il avoit toujours été renvoyé pur & net.

Vous n'êtes pas plus heureux, quand vous avancez que les Anciens, au moins, ne faisoient point banqueroute, & que cette belle découverte est due à notre

siècle. Non, non, Timandre, nous n'en avons pas la gloire. Fulgose nous apprend le contraire, & il y a déjà longtemps que le célèbre Catrucio ordonna le châtiment d'un Banqueroutier dans la République de Luques.

Vous voudriez encore que nous fussions plus orgueilleux que les Anciens. Cependant je ne vois point de Prince en Europe qui mette comme Domitien, au bas de ses Ordonnances : *Notre Seigneur & notre Dieu le commande ainsi.* Aucun ne s'intitule comme Sapor : *Compagnon des astres, Frère du soleil & de la lune, Roi des Rois.* Aucun n'a ordonné son apothéose, à l'imitation de Caligula. Je ne crois point que si le Monarque qui nous régit, faisoit prisonnier celui d'Espagne, il l'obligeât à tirer la rame de son bateau, ainsi que le superbe Edgare, Roi de la Grande-Bretagne, y força jadis les deux Souverains de l'Ecosse & de l'Irlande. Ce ne seroit plus aujourd'hui que Tigrane oseroit donner Audience à des Ambassadeurs, ayant des Rois prisonniers, rampans à ses pieds comme des Esclaves. Tamerlan exciteroit tous les

Souverains à venger l'affront fait à leur rang, s'il avoit la superbe dans ce siècle que vous dédaignez, de se servir du dos de Bajazet pour monter à cheval. Vous avez donc, ô Timandre, oublié la mémoire de Cyrus faisant traîner son char par quatre Rois; de Clytus, qui, après sa victoire navale auprès d'Armoges, se donna le nom de Neptune; de Cornificius, devenu si hautain de ses succès, que le cheval lui sembla une monture trop ignoble pour lui, & qu'il ne se fit plus porter dans la suite que par un éléphant; de Cléarque, qui, après avoir pris la Ville d'Héraclée, s'imposa la dénomination de Tonnerre; d'un chétif Roi des Moluques, qui avoit ordonné qu'on l'appellât Pluton, sa femme Proserpine, & son chien Cerbère.

Après nous avoir reproché notre orgueil, vous nous reprochez notre incontinence. Eh! quoi, les Anciens étoient-ils plus purs? Le troupeau de femmes, auquel préſidoit Héliogabale, & qu'il appelloit par dérision son Sénat; les femmes nues qui traînoient publiquement son char dans les rues de

Rome ; la vie de Tibère aux Isles Caprées ; le libertinage de Néron ; l'odieuse licence des jeux floraux qui étoient un acte de Religion chez les Romains ; les bacchanales de l'antiquité, celles de nos aïeux devenus Chrétiens ; la pudeur des filles offerte en tribut aux Rois, dans tant de Pays, abus révoltant, qui ne fut supprimé en Ecosse que par le grand Malcolm ; la grotte souterraine du Saramite de Milan ; tant d'obscénités tolérées, autorisées, publiques dans le Monde ancien, & perpétuées d'âge en âge : toutes ces preuves authentiques du libertinage de nos ancêtres vous conduisent-elles à dire qu'ils avoient plus de continence que nous ?

Le luxe, répandu aujourd'hui en France, n'excite pas moins votre bile. Mais lisez donc dans l'Achillini la description du luxe & des profusions des Anciens dans leurs noces & dans leurs autres cérémonies ; voyez quelles dépenses pour leur musique, leurs bains, leurs spectacles, leurs parfums, leur table, leurs palais, leurs ameublemens, leurs habits, leurs jeux, leurs débauches en tout genre. Parcourez la quatre-vingt-

dixième Epître de Sénèque. Jules-César, en un seul repas, dévoroit le revenu de plusieurs Provinces : il mangea vingt-deux millions d'or en un mois. Chacun des repas de Vitellius coûtoit dix mille écus, & il en faisoit quatre par jour : on en cite un sur-tout dans lequel il y avoit deux mille poissons choisis, sept mille oiseaux gras, enfin, tout ce qu'on put trouver de plus exquis dans la mer Majeure & dans la Méditerranée. Que ne consommoit-on pas à la table de Néron, qui y restoit depuis midi jusques fort avant dans la nuit ? Géta, plus somptueux encore, se faisoit servir mille plats par ordre alphabétique. Héliogabale, traitant ses amis, ne manquoit jamais, en les renvoyant, de leur donner à tous les animaux & les oiseaux en vie de l'espèce de ceux qu'on avoit servis, avec les vases d'or & de cryſtal dans lesquels ils avoient mangé, sans parler des couronnes tissues de feuillages d'or qu'il leur posoit lui même sur la tête, & qu'ils emportoient encore. Ce cruel & prodigue Empereur ne daignoit jamais manger de poisson quand

il étoit près de la mer ; mais dès qu'il en étoit bien loin, il s'en faisoit toujours apporter en abondance dans de l'eau marine. La somptuosité de Lucullus est connue de tout le monde, ainsi que celle d'Artaxercès III, celle de Cléopâtre, celle de Métellus. En nous rapprochant de notre âge, vous trouverez encore des profusions inouies d'un Sindrigile, Duc de Lithuanie ; d'un Cardinal de Saint-Sixte, qui fit servir à la fille de Ferdinand, Roi de Naples, une foule de mets qui représentoient les douze travaux d'Hercule, avec toutes les Métamorphoses d'Ovide (1). Quel Monarque de l'Europe dépense aujourd'hui autant, en mariant sa fille, que Galéas, Duc de Milan, en donnant la sienne, la belle Violante à Lionel d'Angleterre ? Les simples particuliers imitoient eux-mêmes ces profusions insensées des Princes. On peut en voir la preuve dans Dony, qui rapporte le superbe banquet du Com-

(1) Voyez Corius & Budée.

missaire de Pistoye, & dans Sabellicus, qui fait la relation du festin d'un Vénitien. Un Tunisien paya dans Naples cent écus d'or la sauce d'un faisan.

Passons aux dépenses de l'habillement. J'avouerai que ces dépenses sont très-fortes : mais la question est de savoir si elles l'étoient moins autrefois. Mon cher Timandre, il y a deux cents cinquante ans que Pétrarque écrivoit à Urbain V, les détails d'un luxe bien plus extravagant & répandu alors partout. Saint-Chrysostome faisoit les mêmes plaintes long-temps auparavant. Sénèque trouvoit que les hommes étoient plus jaloux encore de leur parure que les femmes, qui en étoient cependant bien jalouses ; & lui-même n'écrivoit que sur une table d'or, & avec un stylet de diamant, les Ouvrages qu'il nous a laissés. Le grand Hortensius ne cita-t-il pas un pauvre malheureux en justice, seulement pour avoir dérangé par mégarde un pli de sa robe en passant ? Lucullus ne se vantoit-il pas d'avoir cinq mille habits à changer ? On sait que Néron ne porta jamais le même deux fois.

Mais la parure eſt l'occupation naturelle des femmes ; elle leur eſt commandée par ce beſoin de plaire qu'elles ont toutes. La coquetterie a paru dans le monde avec la première femme. Elles ſont ce qu'elles ont été, ce qu'elles ſeront. Vous ſeriez dans l'erreur, Timandre, ſi vous alliez croire qu'elles ſont plus occupées aujourd'hui, qu'autrefois, de tout ce qui peut relever leur beauté. Quelle Reine de l'Europe a plus de ſoin de ſa parure, en notre ſiècle, que l'Impératrice Lollia Paulina? une ſeule de ſes robes fut eſtimée deux millions quatre cents mille écus, ſelon l'évaluation de notre ſavant Budée, ce qui a fait dire à Tertullien : *Comment une tête ſi légère peut-elle ſuffire à porter les revenus d'une Province entière?* Saint-Jérôme, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans les délices de la Capitale, aſſure y avoir vu des colliers qui excédoient la valeur des grandes cités. Jules-Céſar paya cent cinquante mille écus une perle dont il fit préſent à ſa Maîtreſſe Servilia, mère du grand Brutus. Du temps de Sénèque, on en portoit juſqu'à trois à chaque oreille, & dans la ſuite on en

couvrit encore les souliers, comme si les femmes eussent dédaigné, dit l'énergique Tertullien, de marcher désormais autrement que sur des perles. Tout ce qui brille a de tout temps enchanté leurs regards. Voyez Plaute, Ovide, Properce. Caton disoit que les femmes portoient sur leurs dos la fortune de leurs maris, de leurs enfans, sans parler de celle de leurs Amans. Les seules boucles d'oreilles des femmes des Hébreux suffirent pour former le veau d'or; Rébecca elle-même avoit des bracelets. Vous voyez, mon cher Timandre, que le mal dont vous vous plaignez est fort ancien, & il n'est pas prouvé qu'Eve ne fut point éprise de la parure en sortant du jardin d'Eden.

Laissez là votre humeur sur le soin que les femmes ont de leurs cheveux. Que vous importe qu'elles aillent ravir ceux des jeunes Bergères? Elles faisoient déjà la même chose du temps de Pline, sans que personne y trouvât à redire. Elles le faisoient encore du temps de Clément Alexandrin. Il est vrai que cet ancien secret fut perdu, depuis, pour la France. Du temps de Henri III, on

ne s'approprioit plus les cheveux des autres, & je me souviens d'avoir vu ce Prince, si épris de sa figure, au désespoir d'avoir perdu les siens à la suite d'une bien honteuse maladie. Pour corriger ce défaut, il imagina la forme de chapeau qu'il conserva toujours, & que toute sa Cour adopta. Que n'eût-il pas donné alors, pour avoir une perruque ? Les femmes sont bien plus excusables encore d'emprunter des cheveux, quand les leurs viennent à manquer. Elles ont retrouvé cette précieuse découverte : qu'elles en jouissent comme les Romaines, qui faisoient venir jadis leurs cheveux blonds de l'Allemagne (1). Plus jeunes, nous aurions été plus galants ; elles en auroient paru plus belles à nos yeux. Plus vieux, soyons justes encore, & ne murmurons pas de leur voir acquérir un agrément de plus pour nos fils & nos petits-fils. Qu'elles disposent à leur volonté le rouge & même le blanc sur leur teint : c'est un droit

(1) *Jam tibi captivos mittet Germania crines.*
MARTIAL.

qui leur eſt acquis depuis bien des ſiècles.

Vous êtes choqué, Timandre, de ce qu'elles paroiſſent aujourd'hui en public avec le ſein ſi découvert, & vous dites qu'il n'en étoit pas ainſi du temps de nos aïeules; nous nous reſſouvenons encore, dites-vous, du temps où les mères diſoient à leurs filles de ne pas imiter la Reine Marguerite (1). Oui, Timandre; mais chez vos Grecs c'étoit bien pis: ils permettoient à leurs filles d'expoſer, à la vue du Public, des attraits bien plus ſecrets que la gorge, dans les ateliers ſi fréquentés des Zeuxis & des Apelles; & l'on ſait la diſpute de deux jeunes filles qui revendiquèrent en public la gloire d'avoir ſervi de modèle, dans un tableau de Vénus, pour les charmes les plus ſecrets. Les jeunes Lacédémoniennes combattoient toutes nues à la lutte ſur les bords de l'Eurotas. A Rome, Sénèque nous apprend que les robes des jeunes

(1) La première qui parut en public dans la France avec la gorge nue.

femmes étoient si fines & si déliées [illegible] la pudeur n'y étoit pas à couvert ; qu'il n'y avoit guères de différence entre ces sortes d'habillemens & la nudité ; qu'enfin les belles (c'est la propre expression de ce Sage) ne pouvoient rien montrer en particulier, qu'elles ne fissent au moins entrevoir en public.

Or, ces gazes légères & si bien travaillées qui paroient alors les femmes étoient bien plus dispendieuses, comme elles étoient bien moins modestes, que ces belles étoffes de soie contre lesquelles vous invectivez sans cesse. C'est ce que pensèrent du moins deux sages Religieux. Choqués de la licence qui subsistoit encore du temps de Justinien, ils lui apportèrent à Constantinople une boëte remplie de ces insectes précieux qui filent la soie, & qui se multiplièrent bientôt dans tout l'Empire. Dès-lors la parure en devint plus décente & plus belle. Roger, Roi de Sicile, ayant vaincu la Grèce dans la suite, en ramena plusieurs Ouvriers captifs, qui apprirent à ses Peuples l'art de filer & de travailler la soie. Ce fut ainsi que cette invention, qui se per-

saisonnoit de jour en jour, arriva jusqu'en France. Ah ! Timandre, par pitié pour tant de malheureux qu'elle fait vivre, faites-lui grace ; & par considération pour la décence, ne la proscrivez pas.

Mais voici une autre objection que vous me faites. Vous dites que nos dépenses en bâtimens surpassent toutes les dépenses des âges antérieurs. Barbare ! vous voudriez détruire notre Louvre, & le peu de beaux édifices que nous avons dans cette grande Ville ! Tous ces Palais, ajoutez-vous, sont faits avec la substance des Peuples. Oui, sans doute ; mais ils le sont du moins avec une économie que ne connoissoient pas les anciens Conquérans du monde, qui ruinoient les Peuples dans la vue de s'immortaliser par leurs grands monumens. Ce Titus, qu'on regarde encore comme le modèle des grands Princes, fit construire un amphithéâtre dont la hauteur surpassoit presque les bornes des la vue. Les bains de Domitien renfermoient seize cents chambres de marbre blanc. L'avare Vespasien, lui-même, éleva à la paix

un Temple qui éclipsoit en magnificence tous les Temples du monde. La maison de Gordien étoit portée sur deux cents colonnes, ayant toutes leurs piédestaux d'or massif. Le Palais de Néron avoit une avant-cour de trois mille pas de large, avec un étang dans le milieu, & des édifices tout autour. Chaque pièce étoit décorée de compartimens d'or, de pierreries, de nacre de perles, des plus beaux vases, des plus belles statues. Tous les plafonds étoient mobiles & à jour, pour répandre des fleurs & des parfums sur les convives. La chambre à coucher de l'Empereur tournoit nuit & jour, d'un mouvement égal comme le globe céleste. Vous parlerai-je de l'amphithéâtre de Scaurus qui ne devoit durer qu'un jour, & qui pourtant étoit soutenu sur trois cents soixante colonnes de marbre, & d'un triple entablement par-tout, avec un soubassement de marbre poli dans la partie inférieure, les plus superbes verres dans la moyenne, la plus belle dorure dans la plus haute ? Vous rappellerai-je ce pont merveilleux établi sur la mer par Caligula, entre Bayes & Poujoles, ayant trois

mille ſix cents pas de long, & que ce Prince bizarre fit détruire après s'y être promené deux jours ſeulement? Je ne finirois pas ſi je voulois vous parler des cirques faſtueux de Caracalla, des orgueilleux monumens d'Auguſte, de ceux d'Adrien. Qu'eſt-ce que le Louvre, ou Fontainebleau, ou Caprarol, ou l'Eſcurial, en comparaiſon de ces édifices, où venoient s'enterrer comme dans un gouffre toutes les richeſſes de l'Empire? Avons-nous rien qui approche du Temple d'Ephèſe, ouvrage ambitieux de cent vingt-ſept Rois, & formé, pendant quatre cents ans, des revenus de toute l'Aſie? Que pouvons-nous mettre à côté du Capitole & du Panthéon?

Mais ici, Timandre, vous changez d'objet; & en convenant que ces monumens ſont ſupérieurs aux nôtres, vous en concluez auſſi que les Artiſtes anciens étoient plus habiles que les modernes. Il faut que je vous pourſuive dans tous vos retranchemens, & que je vous prouve encore que dans ce point même vous continuez de vous égarer. Ni dans la peinture, ni dans la ſculp-

ture, nous ne sommes inférieurs aux Grecs. La Minerve d'Amlius, qui passa si long-temps pour merveilleuse, parce qu'elle sembloit fixer l'œil du Spectateur, de quelque côté qu'il l'envisageât, ne paroîtroit-elle pas aujourd'hui un ouvrage fort commun? Nos plus médiocres Artistes feroient aussi bien que Polignote, ces têtes si vantées, à bouche ouverte & avec les dents qu'on distinguoit. Ils rendroient, comme Apelle, la foudre, les éclairs, & les rayons du soleil, expressions regardées jadis comme divines. Que seroit Apollodore, premier inventeur du portrait chez les Grecs, auprès de la Dona Lavinia ou de notre célèbre du Moutier, qui, en trois coups de crayon, trouve soudain la ressemblance des visages les plus difficiles à peindre? Les miniatures de Parrhasius pourroient-elles égaler celles d'Albert Duret? Le coloris d'Apelle étoit-il plus vif que celui du Corrège? & son Alexandre, tenant la foudre à la main, avoit-il plus de fierté que les Héros animés sur la toile par Raphaël? L'antiquité nous transmit-elle en peinture rien de si

parfait

parfait que la ſalle Clémentine, où des figures humaines, toutes droites dans la concavité de la voûte, ne paroiſſent ni rapetiſſées par cette ſituation, ni eſtropiées par le raccourciſſement? Pline, qui rapporte tous les prodiges de l'art chez les Grecs, cite-t-il une ſeule choſe préférable à nos belles galeries modernes, peintes avec un ordre de colonnes, & dont les objets, par une illuſion optique dont nous ſommes les inventeurs, ſe terminent en payſages, & vont ſe perdre dans l'éloignement? S'il eût vu, ce ſavant Pline, ces couronnes, ces cercles d'or, ces globes, ces étoiles ſi naturellement repréſentées ſur nos murs, & tellement détachées qu'elles ſemblent tomber, & qu'on eſt tenté à tous momens d'aller les ſoutenir, n'en eût-il pas été mille fois plus étonné que de cette ligne fameuſe tracée par Protogène? Les raiſins & les fruits de notre Gobe ou de notre la Moilon, ne tromperoient-ils pas auſſi bien les yeux des oiſeaux, que jadis les grappes de Zeuxis? Le Baſſan rend-il moins les animaux au naturel que Parrhaſius? & comme ce

dernier, eût-il eu la mal-adreſſe d'aller placer une perdrix ſur une colonne, ou un canard ſur un arbre ? Nous rendons juſtice au génie de Timante, qui, ne pouvant exprimer la douleur d'Agamemnon, jetta un voile ſur ſon viſage, & qui, pour faire juger de la grandeur d'un Cyclope qu'il avoit placé dans un petit cadre, peignit un Satyre qui lui meſuroit ſon doigt avec un thyrſe. Mais nos Peintres ſont-ils moins ingénieux, quand, voulant figurer de groſſes baleines dans de petits tableaux, ils repréſentent, autour, des Pêcheurs qui montent deſſus avec des échelles?

Si Zeuxis eſt le premier Artiſte qui ait ſu animer ſes peintures & porter ſur le viſage les paſſions de l'ame ; ſi l'on cite encore ſon portrait de Pénélope, dont Pline dit qu'il avoit exprimé juſqu'aux mœurs de cette Princeſſe, nous pouvons hardiment lui oppoſer le Titien. Voyez les Vierges du Parmeſan : quelle grace & quelle beauté ! mais ſurtout, quelle pudeur & quelle modeſtie ! Quoi de plus raviſſant que les peintures de Michel-Ange ? Son tableau du Jugement, qui eſt dans la Chapelle de Sixte,

n'auroit-il pas pu servir de modèle aux plus grands Artistes de l'antiquité ? Dans toutes ses figures nues, quelle riche variété dans les attitudes, dans le ton, dans les caractères, dans les manières ?

Pour en venir à la Sculpture, osons dire encore que les statues du Bandinelli, du Pilon, du Cavalier Bernin, valent bien celles de Phidias, de Polyclète & de Milon. Si la Junon de Ctésiclès & la Vénus de Praxitèle, peintes toutes nues l'une & l'autre dans les belles proportions de la Grèce, ont jadis excité les desirs de la jeunesse d'Athènes, n'a-t-on pas été contraint de nos jours de couvrir d'une chemise de bronze la superbe statue de la porte qui est à Rome, pour la défendre de l'amour insensé d'un Espagnol ?

Vous passez à l'Agriculture, mon cher Timandre, & pour me convaincre que les Anciens étoient nos maîtres dans cet Art, vous me citez ces vieux Consuls qu'on alloit tirer de la charrue pour les mettre à la tête des armées. Vous me parlez de Caton, de

Lucullus, de Cicéron, de Columelle, des Rois, des Empereurs qui ſont deſcendus volontairement du Trône pour cultiver leurs champs; & par-là vous me prouvez en effet que ces grands hommes ont eu le goût de l'agriculture, ce que je ſuis loin de vous conteſter. Mais me prouvez-vous qu'ils nous y aient ſurpaſſés, ce qu'il faudroit démontrer pourtant? Ce grand art reſta toujours à ſon berceau dans la Grèce & à Rome. Nos moindres Jardiniers en ſavent plus que tous les anciens. On ne connoiſſoit autrefois que les légumes les plus communs, on les cultivoit mal. Le maïs, la canne à ſucre, mille autres graines étoient inconnues. Savoit-on diriger la vigne comme nous? Et quel vin étoit-ce que le Falerne, en comparaiſon des vins exquis que nous ſavons préparer? Nous avons abattu ces grandes forêts paraſites & mal-ſaines qui jadis couvroient des Provinces entières. Combien de landes ſtériles ſont devenues, par nos ſoins, des guerets abondans? Voilà pour l'agriculture néceſſaire. Nous n'avons pas moins gagné pour l'agriculture utile,

Qu'on ne nous vante plus avec tant d'emphaſe les jardins d'Alcinoüs, de Sémiramis, de Lucullus, de Néron. Si les Anciens pouvoient renaître, ils ſeroient bien plus ſurpris de la beauté de nos parterres, diviſés en petits compartimens, portant chacun des ſimples, & des fleurs différentes en couleur, en odeur, en vertu; ils regarderoient avec bien plus d'intérêt nos bordures toujours vertes, & l'ingénieuſe ſymmétrie de nos buis, du lierre, du myrte, qui figurent ſi naturellement les deviſes, les armes, les trophées de nos Héros ſous les yeux attendris de leurs diſcrètes Maîtreſſes. Ils ſeroient tout autrement frappés de la fraîcheur de nos grottes, de la beauté de nos perſpectives, de l'alignement infini de nos allées, de nos ingénieux labyrinthes, de nos tertres fleuris, de nos théâtres mollement élevés ſur l'émail d'une verdure immortelle, de tant d'objets enchanteurs que le goût diſpoſe pour faire jouir la volupté; du murmure artificiel de nos fontaines; de l'effet ſubit & frappant de nos jets d'eau, s'élevant tantôt dans l'air ſous mille

figures variées, & tantôt se portant jusqu'aux nues avec une rapidité extrême, pour descendre ensuite, d'une manière imperceptible à l'œil du Spectateur, ne laissant remarquer l'endroit de leur chûte que par une poussière humide, n'ayant jamais rien connu de l'hydraulique que le peu qu'ils en apprirent de Ctésibius d'Alexandrie, qui vivoit sous Ptolomée. Et s'ils voyoient la manière infinie avec laquelle nous assujettissons les eaux, quelle idée n'auroient-ils pas de notre industrie (1)!

Passons à l'Art Militaire. Vous triomphez d'avance, Timandre, & je vous vois tout prêt à me citer vos Alexandres, vos Scipions, vos Césars. J'ad-

(1) Ce beau morceau, en nous détaillant les jardins François, nous indique encore le genre Anglois, dont on voudroit bien faire un art aujourd'hui, & qui n'est rien pourtant que l'imitation de la Nature. Oisifs Habitans de Paris, allez dans les Alpes, & vous y trouverez sans frais des jardins mille fois plus beaux que ceux qui vous coûtent ici des trésors. Ah! que vos connoissances sont bornées!

mets, je révère vos citations, & je me prosterne comme vous devant les destructeurs du monde. J'admire l'ordre de la Milice chez les Anciens, leurs marches, leurs campemens, leurs batailles, l'exactitude de leur discipline, plus régulière sans doute que la nôtre. J'ai lu comme vous, dans Végèce, le silence absolu que les grandes armées gardoient en marchant, l'obéissance inviolable avec laquelle chaque Soldat gardoit son rang, la charge étonnante qu'il étoit obligé de porter en campagne, les palissades pénibles, les retranchemens profonds qu'il falloit faire encore après les plus laborieuses marches, la précision avec laquelle les bataillons se formoient. Nos François sont bien moins dociles, bien plus bavards; mais tout en parlant, tout en riant, ils se battent comme des lions. Les Romains, allant aux combats, avoient l'air d'aller à la gloire; & les François, semblant partir pour le bal, n'en terrassent pas moins leurs ennemis. Un escadron de cent Maîtres de nos Ordonnances n'auroit pas eu

peur devant tout le Corps de la brillante Chevalerie de Pharsale.

D'ailleurs, Timandre, nous avons bien gagné dans cet art destructeur. Que sont les dards des Anciens auprès de nos mousquets, leurs balistes & leurs béliers auprès de notre artillerie? Tous vos grands Capitaines, Grecs & Romains, auroient bien de la peine à résister aux nôtres. Ces forteresses fameuses d'Illiturgos, d'Alexie, d'Uxellodunum, jadis réputées imprenables, ne soutiendroient plus un siége de trois jours. Vous savez de quelle manière on a perfectionné l'art d'attaquer & de défendre les places dans les dernières guerres de Flandres & d'Allemagne!

Après vous avoir encore ôté cette supériorité dans les armes que vous attribuiez si gratuitement aux Anciens sur nous, il est inutile sans doute que je vous montre que nous sommes aussi leurs maîtres dans l'Astronomie, dans les Mathématiques & dans la Géographie. Oseriez-vous comparer leur Hipparque, leur Timocharès, Arbategne même & Almanzor, à notre Magin,

à notre Ticho-Brahé, notre Galilée ? Que seroient vos deux vieux Géographes Ptolomée & Strabon, auprès de Magellan & de Christophe Colomb ? Les Nombres de Pythagore & de Diophante approchent-ils des Logarithmes de l'Écossois Jean Neper, & des découvertes algébriques de Henrion & de François Viete ? Les subtiles Rationaux de Rome seroient-ils capables d'être Commis d'un Banquier de Florence ou de Gènes ?

Dans la Musique, nous avons incontestablement le même avantage. Je sais que Terpandre appaisa un jour par son chant une sédition dans Sparte, & qu'un air dorique enflamma le cœur d'Alexandre, & le fit voler aux armes. Mais nous lisons aussi dans l'Histoire moderne qu'un Musicien de la Cour d'un Roi de Danemarck remplit, il y a quelques siècles, le cœur de tous les assistans de tristesse & d'abattement ; ensuite il y fit naître l'allégresse & la joie, puis le charme du plaisir, enfin la rage. Un Joueur de Harpe de Modène fit bien plus à Rome sous Clément VII ; il réconcilia deux riches

avares qui se battoient pour leur fortune entière, que l'un & l'autre se disputoient. Nous avons vu un aveugle composer mentalement un air en quatre parties, aussi juste que s'il eût eu des yeux pour les marquer séparément. Un autre, récemment à Paris, siffloit avec tant de justesse & de précision, qu'il exécutoit tout seul un concert, aussi en quatre parties. Les Anciens ne connoissoient que fort peu d'instrumens, nous en imaginons tous les jours; nous avons le Tuorbe, la Viole & mille autres, dont ils n'ont jamais eu l'idée.

Ils furent beaucoup plus heureux en logique, & vous pouvez maintenant triompher, mon cher Timandre, en me citant le seul Aristote. Personne n'avoue plus que moi les grands talens de ce génie créateur, qui parvint à démontrer qu'il n'y avoit que soixante-quatre façons de conclure, qui défia qu'on lui en citât plus ou moins, & qui perfectionna d'une manière si lumineuse, si profonde & si intéressante l'art sublime du raisonnement. Je rends également justice à Diogène, à Ctési-

phon, à Pythagore, qui se sont illustrés dans la même science, à Socrate surtout, & au divin Platon son disciple. Mais ayez la bonne foi aussi de rendre justice à notre malheureux Ramus, triste victime de la Saint-Barthelemi, & qui s'égala à ces grands Maîtres par sa manière victorieuse de raisonner. Convenez encore que le jeune Souverain de la Mirandole, disputant à l'âge de vingt-deux ans contre le premier, argumentant sur toutes les connoissances humaines, *de omni scibili*; convenez que Jacques l'Ecossois, forçant tous ses Adversaires à revenir à ses principes; que le Siennois Hugon opérant le même prodige devant un Marquis d'Est, ne sont pas des Logiciens à dédaigner. Je dirai plus: en laissant à Aristote toute sa hauteur, j'oserai vous représenter que nos Modernes l'ont convaincu de plusieurs erreurs, sur l'éternité du monde, sur l'élévation, les qualités, la formation des Comètes, & sur plusieurs autres opérations de la nature. J'ajouterai qu'Aldovrande, que Scaliger, que Cardan nous ont décrit plusieurs animaux, plusieurs minéraux, une foule de plan-

tes, une infinité d'objets enfin absolument inconnus à Aristote (1).

Quant à la philosophie morale, j'en demande bien pardon aux Grecs, ce n'étoit qu'une forfanterie chez eux; & en exceptant la seule Ville de Sparte, les apparences de la vertu tenoient lieu de la vertu même dans toute cette Nation fastueuse & vaine; & ce fut très-gratuitement, très-infructueusement que Socrate se donna tant de tourmens à Athènes pour monter sa fameuse Ecole de Morale. Ils parloient, à merveille, ces Athéniens trop vantés; mais ils agissoient d'une manière déplorable.

La Morale eut de vrais partisans de cœur à Rome, dans les premiers temps de la République. Mais les choses changèrent bien de face à la destruction de Carthage; car alors, dit Patercule, la débauche succéda brusquement à la

(1) Si l'Auteur eût vécu de nos jours, & s'il eût pu citer M. Linnæus, M. de Buffon, & quelques autres, on sent qu'il auroit eu ici plus d'avantage.

discipline, la volupté aux armes, l'oisiveté à l'action, tous les vices à toutes les vertus.

Soyez impartial, Timandre, & voyez si ces Anciens, que vous idolâtrez, valoient mieux que nous, & nous étoient supérieurs.

Mais vous m'entraînez à la Tribune d'Athènes & à celle de Rome. Vous me parlez de l'éloquence, & vous faites retentir les grands noms de Démosthène & de Cicéron. Je suis bien plus juste que vous, Timandre, & je conviens hautement que les Modernes n'ont jamais approché de ces deux sublimes génies : mais remarquez aussi qu'ils vivoient dans des Républiques, & qu'on ne peut être véritablement éloquent que dans cette sorte de gouvernement, par des raisons qu'il est inutile de vous détailler ici. Avouez en conséquence qu'il seroit injuste d'exiger de nous de grands Orateurs, si nos constitutions modernes nous refusent les moyens d'en former : ceux de l'antiquité étoient membres de la chose publique, ils pouvoient parler de tout. Nulle considération humaine n'étoit en

droit d'arrêter le torrent de leur éloquence. Ils jugeoient les Rois eux-mêmes. Philippe & Alexandre ne tremblioient-ils pas au nom de Démosthène? Quelques-uns de nos Modernes, qui ont eu la même liberté, ont produit aussi de grands effets. Un simple Artisan de Flandres n'a-t-il pas armé toute sa Patrie contre Philippe-le-Bel par cette éloquence audacieuse, énergique, qui ne connoît plus de frein? Les harangues du Tomorrée n'ont-elles pas fait triompher la Hongrie de toutes les forces de Soliman? Un Orateur Africain n'a-t-il pas armé cent mille hommes contre les Royaumes de Fez & de Maroc? Le zèle éloquent du fameux Hermite d'Amiens n'a-t-il pas fait voler en Asie tous les Peuples de l'Europe?

Pour la Médecine, laissons, croyez-moi, les Anciens & les Modernes: ce grand art est encore à son berceau, malgré vos Esculapes, vos Hippocrates, vos Galiens, & malgré nos Dioscorides, nos Avicennes, & les autres.

J'avouerai que nos Historiens, Comines, Paul Jove, Guichardin, Ma-

thieu, soutiendroient difficilement le parallèle avec Thucydide, Xénophon, Tite-Live & Tacite. Nos Auteurs de Théâtre ne valent pas Sophocle, Euripide, Ménandre, Aristophane, Plaute & Térence. Nous n'avons point d'Iliade ni d'Enéïde : mais il nous est permis de citer Roland le furieux & la Jérusalem délivrée. Il nous est permis de dire que dans les Arts utiles nous valons beaucoup mieux que les Anciens. Ce fut Zelandi qui, sous Galéas Visconti, perfectionna à Milan les grandes horloges que Ctésibius d'Alexandrie n'avoit fait qu'entrevoir. Ce fut un Moderne qui inventa l'Imprimerie ; c'est à des Modernes encore que nous devons la bousole, le télescope, tant de découvettes dans l'optique, les mécaniques, &c. (1).

(1) Si le bateau volant & le globe aérostatique avoient été imaginés du temps de Rampalle, on sent toutes les belles choses qu'il auroit dites à ce sujet. Il n'auroit pas manqué d'opposer le Physicien d'Annonay à Aristote. Nous ne savons ce qui résultera de cette dé-

Vous me parlez du navire de Myrmécide, qu'une abeille couvroit de ſes aîles ; de la fourmi d'ivoire de Callicrate, traînée ſur un char à quatre chevaux ; du Cyclope de Timandre, ſi petit qu'il fuyoit la vue ; de l'Iliade d'Homère écrite toute entière dans la moitié d'une noix. Mais, même dans ces ouvrages frivoles, & qui n'offrent d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue, nous avons ſurpaſſé les Anciens. On a vu le ſymbole des Apôtres & le commencement de l'Évangile de Saint-Jean écrits dans le rond d'un de nos petits deniers. L'Italien Scalin grava tout le *Salve Regina* ſur une lentille. Un Allemand a enchaîné des puces avec un collier d'argent. Si Ménélas avoit jadis un arc qui tiroit deux flèches à-la-fois, un Architecte d'Alphonſe II, Duc de

---

couverte, dont M. Franklin, qui eſt bien croyable en Phyſique, a dit que c'étoit un enfant encore au berceau, mais un enfant qui pouvoit devenir Géant. Dans combien de têtes exaltées de ce Pays-ci ne l'eſt-il pas déjà !

Ferrare, lui fit deux mille arquebuſes qui, chargées une fois, tiroient dix coups conſécutifs. Le Modénois Lanfranque imagina une choſe bien plus ingénieuſe encore, mais auſſi bien plus diabolique. Cet homme, enfermé dans une tour, y fabriqua de petites boëtes en forme de paquets, qu'il adreſſa à chacun de ſes ennemis. On ne pouvoit ouvrir ces boëtes ſans faire jouer certains reſſorts qui détendoient des piſtolets chargés, capables de donner dix morts pour une. Le cruel fit ainſi périr tous ceux qui lui portoient ombrage (1). On nous vante l'admirable machine avec laquelle Priſcus enleva au ſiége de Byzance les navires de l'armée impériale. On redit ſans fin tout ce qu'Archimède imagina au ſiége de Syracuſe. Diſons auſſi qu'au ſiège d'An-

(1) On vient d'imprimer que ce fut un Normand qui inventa cette abominable machine au ſeizième ſiècle. On s'eſt trompé. Lanfranque vivoit long-temps avant cette époque. Nous ſommes charmés que ce ne ſoit pas un François qui ait fait cette découverte.

vers, un Flamand, ſous le grand Alexandre Farnèſe, voyant le fleuve occupé par un pont de bateaux & de grandes poutres ſi profondément enfoncées qu'elles ſembloient défier toutes les forces humaines; diſons que ce brave homme conſtruiſit ſur-le-champ deux brûlots, qui d'eux-mêmes allèrent inveſtir ce pont, où faiſant un éclat plus horrible que celui du tonnerre, ils fracaſsèrent en un moment & les poutres, & les bateaux, & les gardes, par le moyen des quartiers de marbre que lançoient ces machines, & dont on retrouva pluſieurs morceaux plus de trois cents pas au-delà du pont (1).

Le feu grégeois que nous avons perdu (2), & qui alloit brûler les

(1) La machine infernale avec laquelle, depuis Rampalle, les Anglois voulurent foudroyer Dieppe, étoit encore une bien autre invention.

(2) Il a été, dit-on, retrouvé ſous Louis XV, qui, pour le bien de l'humanité, refuſa d'en faire uſage.

malheureux jusques sous les eaux, valoit-il notre poudre à canon?

Il paroît que les Romains ne faisoient pas grand cas eux-mêmes du verre malléable, puisque Pline nous apprend que Tibère en fit périr l'Inventeur. Mais cette invention, quel qu'elle soit, nous l'avons retrouvée; & Cardan assure avoir vu une chaîne de verre de la composition d'un François, qu'on ne pouvoit rompre à coup de marteau. Nous sommes parvenus de même à faire de la toile incombustible, semblable à celle dans laquelle les Romains brûloient leurs morts pour en recueillir les cendres.

Je pourrois, mon cher Timandre, donner beaucoup plus d'étendue à ma réfutation. Mais je crois vous avoir suffisamment démontré que nous ne sommes pas si inférieurs aux Anciens en connoissances, que nous ne sommes pas plus corrompus, qu'enfin le Monde ne va pas de mal en pis.

Votre erreur, du reste, n'est point nouvelle; vous ne faites que répéter ce qu'on a dit mille fois avant vous, ce qu'on dira encore après vous. Ainsi,

Boccalin a déclamé contre la corruption & l'ignorance de son siècle ; ainsi, après le Boccalin, Paul Jove a formé les mêmes plaintes. Depuis encore, Génévarre, Manuce, dans sa belle Epître au Cardinal Picolomini, ont fait des diatribes contre les désordres de leurs temps. Auparavant, Pie II, Pétrarque, en remontant jusqu'à Horace, & bien plus haut encore que ce fameux Satyrique, presque tous les Auteurs se sont récriés contre la licence régnante.

Vous ajoutez, comme tous ces hommes plaintifs, que la corruption abrège le terme de nos jours. Autre erreur. Il y a long-temps que la vie des hommes est à-peu-près limitée ; & la chose est si évidente, qu'il seroit fort inutile de vous le prouver. Si l'on cite dans l'antiquité quelques hommes mieux constitués qui ont étendu plus loin leur carrière, vous trouverez des modernes qui ont eu le même avantage. Argantonius, direz-vous, Cyniras, Epiménide, Pittoréus, Gorgias, Terentia, femme de Cicéron, Clodia, & quelques autres, ont vécu bien au-delà de cent ans. Mais

nous trouvons aussi, dans l'Histoire de France (1), qu'un certain *Destems*, Soldat de Charlemagne, vécut trois cents trente ans. Vivès cite plusieurs exemples semblables pour l'Espagne, & Lope de Castavenda en cite aussi pour le Portugal. En 1535 on vit un Indien fort vieux, qui avoit eu sept cents femmes, qui les avoit connues toutes, & qui en avoit eu une légion d'enfans, sans parler des petits-enfans, des arrière-petits-enfans, des autres générations subséquentes, en si grand nombre, que les derniers venus ne savoient plus trouver de nom pour exprimer leur descendance de ce Patriarche. Sa famille auroit pu faire une armée. Un Viceroi de Portugal lui fit tâter le pouls par un Médecin, lorsqu'il étoit dans sa deux-centième année: le pouls étoit vigoureux, ses cheveux étoient noirs; il vécut encore trente ans, sans nulle maladie. Si je n'étois pressé de finir, je vous parlerois d'un autre Indien présenté à un Pacha, & qui, au

(1) Nauclerus, Supp. & Chr.

rapport du Vénitien Conti, avoit trois cents ans; d'un Evêque d'Ethiopie que l'Espagnol Alvarès avoit vu, & qui se portoit fort bien dans sa cent cinquantième année; d'une femme de Ségovie avec laquelle Verstigan conversa, lorsqu'elle étoit dans sa cent soixantième; d'un Insulaire des Orcades, que Buchanan connut dans sa cent quarantième; d'une foule d'autres centenaires modernes cités par Olaüs Magnus & par Cardan; d'une Comtesse d'Esmondie dont parle l'illustre Chancelier d'Angleterre, & qui, après avoir changé trois fois de dents, vécut un siècle & demi.

Je ne vous garantis point tous ces faits, Timandre; mais ne me garantissez pas aussi ceux de vos Anciens, qui mentoient bien autant que les modernes. Eh! pourquoi voudriez-vous que je crusse Elien, si vous refusez de croire Cardan? L'année climactérique a été de tout temps dangereuse aux hommes, par la violence sensible qu'elle fait éprouver à la meilleure constitution. Auguste s'applaudissoit de l'avoir échappée; mais Aristote, Dio-

gène, Denys, y périrent. Parmi les modernes, Gonzalve, Robert de Naples, Boccace, le Cardinal de Cusa, Saint Bernard, une foule d'autres franchirent ce terme critique de la vie humaine, auquel la plus grande partie des hommes a succombé, & succombera toujours.

Vous m'exaltez ensuite la grandeur giganteſque des Anciens, comme du corps d'Antée, trouvé en Lybie du temps de Plutarque, & qui avoit deux cents coudées; de celui d'Orion, qui en avoit quarante; de celui d'Eric, déterré auprès de Trépane, & qui en avoit deux cents; de celui du vaillant Pallas retrouvé à Rome ſouterreine, ſous notre Roi Henri II, plus haut que les murailles de la Ville, conſervé dans ſon entier, avec la bleſſure qu'il avoit reçue de la main de Turnus, & qui étoit de quatre pieds & demi de large.

Pour moi, mon ami, je n'ai ni vu ni meſuré tous ces coloſſes-là. Scaliger, Gorbius, Caſſanion, diſent que nous en avons eu auſſi dans ces ſiècles derniers. Mais qu'importe? ce ne ſont-

là que des phénomènes dans la Nature. Vos Anciens n'étoient pas en général plus grands que nous. Alexandre & Céſar étoient même plus petits de corps que nos Généraux modernes.

Mais, dites-vous, ils étoient plus forts : autre illuſion. Si le Roi Séleucus arrêta un taureau furieux échappé de l'Autel, & ſi l'Empereur Firmus ſupportoit ſur ſon ventre une groſſe enclume que frappoient avec leurs marteaux énormes deux Maréchaux vigoureux, un Italien, nommé Brancio, rompoit entre ſes mains un fer à cheval & un écu comme une chenevotte (1). Un Valet du Comte de Foix portoit à la chambre de ſon Maître un mulet avec toute ſa charge, comme un paquet de plumes. Le Milanois Poſterla arrêtoit à la courſe, d'une ſeule main, le cheval le plus fougueux. Un Anglois portoit de nos jours, comme Milon, un taureau ſur ſes épaules. Un Soldat du Marquis de

(1) On a dit la même choſe de feu M. le Maréchal de Saxe.

Peſcaire

Pescaire lançoit une longue colonne de marbre avec autant de facilité qu'un simple javelot. Un Chanoine Allemand emportoit de sa cave un énorme tonneau rempli de vin. Le fameux Comte de Bothuel, Amant de Marie Stuart, portoit la plus forte balle de canon dans son chapeau avec ses dents.

Concluons, mon cher Timandre.

L'homme, la plus noble partie de l'Univers, ne se détériore pas, comme vous l'avez cru. Il est uniforme depuis tant de siècles, dans ses mœurs, dans sa vie, dans ses vertus, dans ses vices, dans sa taille & dans sa force. La Nature reste-là; nous respirons le même air que les Anciens, nos alimens conservent la même qualité. Les phénomènes, les météores, les tremblemens de terre, les tempêtes, les éclipses, les comètes, les contagions, toutes les calamités que nous éprouvons, on les éprouva jadis. Si en 1627 la Pouille souffrit une si effroyable commotion, & si en 1618 la Ville de Pleurs, dans le Valais, a été écrasée avec tous ses Habitans par la chûte d'une mon-

tagne ; Herculanum & Pompéïa furent de même engloutis il y a quinze cents ans. L'éclipſe de 1585 fut à la verité ſi horrible, que le lendemain on trouva, par-tout, une quantité infinie d'oiſeaux morts de peur. Mais ouvrez les anciennes annales, vous en trouverez de bien plus effroyables encore. Tout ne fait que ſe reproduire dans ce monde, les hommes, les animaux, les végétaux, les minéraux. L'or même ſe régénère ; rien ne ſe perd, tout revient. Nous naiſſons comme nos pères ; nos deſcendans naîtront comme nous, avec les mêmes affections de l'ame, avec la même intelligence, la même forme, la même conſtitution. Et, loin que nous valions moins que nos prédéceſſeurs, en profitant de leurs découvertes, en les perfectionnant, nous ſommes néceſſairement ſupérieurs à eux.

Mais, Timandre, cette converſation eſt bien ſérieuſe : égayons-la. Les Anciens, que vous idolâtrez, excelloient peu dans un genre léger, devenu fort à la mode : c'eſt le genre romaneſque. J'aï envie, pour dérider votre front, de m'eſſayer dans cette carrière. Nous

n'aimons guères à raisonner, nous autres François ; nous ne sommes que des enfans : le rire nous est nécessaire, & la fiction nous devient un besoin. Ecoutez donc, Timandre, une folie de votre ami. Je vous ai assez parlé raison, pour déraisonner un instant avec vous.

LE ROMAN

A UN SEUL PERSONNAGE.

= D'où viens-je ? qui suis-je ? où vais-je ? je suis la seule de mon espèce ici ; rien ne me ressemble, rien ne me suffit. J'ai pourtant tout ce qui m'est nécessaire, la nourriture, un abri ; une bonne santé. Un besoin nouveau, un besoin fou, extravagant, inexprimable, se fait sentir à moi. Je ne suis plus gaie ; je soupire, & soupire sans sujet. Qu'est-ce que cela signifie ? Autrefois mon temps se partageoit entre le travail & le repos, & j'étois con-

tente: aujourd'hui le travail me pèse, & le repos m'afflige. Voilà cependant la même étendue d'eau que j'avois toujours contemplée, avec tant d'intérêt, du haut de ce rocher : voilà le même ruisseau, au murmure duquel je m'endormois si délicieusement. Je jouis toujours de la vue riante de cette belle prairie. Les mêmes oiseaux chantent autour de moi & ne m'amusent plus. Ils sont toujours gais, ces heureux oiseaux : ma gaieté s'est évanouie. Pourquoi cet étrange changement ? Au fond de mon cœur, je ne sais quelle voix me crie que mon bonheur doit être ailleurs qu'ici. Oui, il me manque quelque chose. Qu'est-ce ? je l'ignore ==.

Ainsi pensoit, ainsi sentoit, ainsi se désoloit la jeune Marinella, que le dur Matelot, son père, avoit jettée, presqu'au sortir du berceau, dans une des Isles sous le vent. La Nature bienfaisante & douce en ces heureux climats, avoit écarté de son enfance tous les dangers, & pourvu à tous ses besoins. Elle avoit offert à ses premiers regards, & mis sous sa main une nourriture facile & simple. Elle lui avoit

ménagé une température favorable ; elle avoit creusé pour elle une maison dans un rocher, avec un duvet délicat pour lui tenir lieu de lit. Tant que Marinella avoit été enfant, satisfaite du nécessaire, elle étoit heureuse. Mais parvenue à l'âge de quinze ans, nouveau cri de la Nature, plaisirs & tourmens nouveaux. Voilà ce qui désoloit la pauvre solitaire, dans un âge où le plus grand intérêt de la vie commence à se faire sentir.

Rendrons-nous bien tout ce qu'elle sentoit ?

Impérieux tyran de tout ce qui respire, pour bien peindre tes feux, nous remonterons jusqu'au flambeau de Promethée, qui sans doute étoit le tien; nous revolerons au berceau du monde. Mais, non : nous ne peindrons que l'état du Sauvage qui est encore celui des premiers Habitans de la terre ; & pour cela, il nous suffira de décrire la situation de Marinella dans la zône torride de la vie humaine.

Cette zône a trois grandes crises ; tantôt successives, & tantôt simultanées. Séparons-les dans notre Ouvrage

Ces crises sont celle des Sens, celle de l'Imagination, celle de la Réflexion.

Les Sens.

Quand les organes atteignent dans l'espèce humaine leur point de perfection, quand le sang, en longs ruisseaux de pourpre, vient porter dans les veines les premiers traits de ce fluide de feu si difficile à décrire, une révolution générale s'annonce, une ivresse inexprimable se répand dans toute l'habitude du corps, un transport violent succède, le sommeil fuit, une palpitation forcée donne la fièvre à l'ame. Puis, quand cette agitation intérieure expire, après avoir été si violente, on soupire d'abattement, de détresse, de besoin. Quel besoin? On desire : quoi ? Tout devient insipide. Eh ! qui plaît donc ? souvent, trop souvent on ne sait.

Telle étoit Marinella sur son rocher. La Nature est-elle animée ou morte pour elle? elle est animée sans doute. La verdure des prairies réjouit doucement sa vue; le parfum de mille fleurs tourmente délicieusement ses sens; les

oiſeaux..... O Ciel ! qu'apperçoit donc Marinella ſur la cîme de cet arbre antique & majeſtueux ? ce ſont deux tourterelles, ou plutôt il n'y en a qu'une ; l'autre eſt un tourtereau tendre, empreſſé, qui lui roucoule ſon amoureux martyre. On a l'air de le fuir, mais ſi doucement, en ſe faiſant une ſi cruelle contrainte ! Il s'approche : on ne le fuit plus ; on ne ſe rend pas, mais on ſouffre ſes ſoins, ſon empreſſement, ſon ardeur. Quelle ardeur ! O le dangereux modèle !

La Nature eſt animée ſans doute pour ce couple fortuné ; ils ſont deux, ils ſont enſemble ; Marinella eſt ſeule dans le monde. Tout ce qui eſt hors d'elle la fait ſoupirer, tout ce qui eſt en elle la fait ſoupirer encore. En contemplant ſon image réfléchie dans une onde limpide, elle admire la beauté, la régularité, la fraîcheur de ſes traits. Eh ! que lui fait cette beauté, frivole avantage qui s'évanouit pour elle ? A la vue du double tréſor qui déjà pare ſon jeune ſein, elle interroge la Nature ; &, ſans la deviner tout-à-fait, elle accuſe ſa ſolitude. Tout ce qui

frappe ſes regards la porte à la rêverie. La nuit, elle rêve encore. Ses ſens en ſouffrance, continuent de l'agiter, ſans but diſtinct & d'une manière auſſi pénible que vague. Au milieu du déſordre inconnu dans lequel ils la jettent, elle ſe relève ſouvent toute en ſueur. Nouveau ſujet d'agitation à l'inſtant du réveil. Les ſenſations ſe preſſent, à la vue de tous les objets analogues qui ſe préſentent. Marinella, entourée de ténèbres ſur ſon état, mais commençant déjà à entrevoir quelques traits d'une lumière lointaine, ſemblable au Voyageur égaré qui apperçoit ou croit appercevoir les premiers croiſſans de la lune nouvelle à travers les nuages; Marinella, dis-je, étoit un jour avec la compagnie tumultueuſe de tous ſes ſens ſur un tertre. Elle entend un léger friſſonnement ſous ſes pieds; elle regarde: c'étoit une famille entière, les plus jolis animaux blancs, doux comme nos lapins. Elle diſtingue le père qui marchoit fièrement à leur tête; elle diſtingue la mère tremblante & craintive. Cette mère tendre allaitoit ſes petits, tous ſuſpendus à ſes mamel-

lons. Ah ! Marinella, vous ſentez, vous comprenez maitenant.

Quittons bruſquement ce déſordre des ſens, & imitons la marche rapide de la Nature, qui nous élance comme un éclair à l'Imagination, ſeconde criſe de la zône torride des paſſions humaines.

L'IMAGINATION.

O faculté trompeuſe & charmante, dangereux priſme de notre ame, chimère, que nous aimons encore quand tu nous égares, illuſion preſque toujours préférable à la vérité; Déité menſongère, qui fais les grands hommes & les inſenſés, avec une ſi légere différence, que tu laiſſes à peine entrevoir la ligne qui les ſépare ! ô inexprimable Imagination, c'eſt ſur-tout dans le délire amoureux qu'on apperçoit toute l'étendue de ton empire ! Voyons donc la manière dont tu ſus inſpirer notre pauvre Marinella, qui étoit toute ſeule dans ſa grande Iſle, comme elle eſt toute ſeule dans notre petit Roman.

Quand elle eut, à-peu-près, deviné

l'usage & les délices de ses sens, par les exemples que nous avons indiqués, & par bien d'autres encore que nous supprimons, elle se mit dans la tête mille idées confuses & tumultueuses : n'ayant aucune base sûre, aucun point d'appui, elle bâtit les plus étranges systêmes, & déraisonna, comme tant d'autres, avec les plus merveilleux raisonnemens du monde. Elle ne savoit qu'une chose, encore bien imparfaitement ; c'est qu'elle étoit femme. Certainement il y avoit d'autres créatures de son espèce. Comment en effet n'auroit-elle pas été traitée aussi favorablement que les petits animaux blancs qu'elle avoit vus ? Elle se rappella la fierté & le signe de l'empire, empreint dans les yeux de celui qui en étoit le chef. Tel, & plus fier sans doute, devoit être le chef de l'espèce humaine. Si Marinella avoit vu des hommes, si elle en eût connu d'aussi despotiques, d'aussi injustes qu'en connoissent celles qui liront cet Ouvrage, elle ne s'en seroit pas fait une si merveilleuse idée. Mais tout ce qu'on n'a pas vu est toujours beau, & les images que nous

nous formons, dans les momens de desir & d'ivresse, sont mille fois supérieures à celles que la simple vérité nous présente. La vérité ! est-il rien de si froid & de si nud ? O timides Beautés, qui ne connoissez pas encore ce que vous avez tant d'envie de connoître, embellissez bien vos chimères. Vous ne savez pas que dans cet état d'une ignorance qui vous pèse, vous êtes bien plus heureuses que quand le voile sera tombé.

D'après ce principe, Marinella doit donc être fort heureuse aussi dans sa solitude ? Heureuse, ce n'est pas-là exactement le mot. Elle est trop agitée, pour l'être. D'ailleurs les jeunes Beautés, à qui nous adressions tout-à-l'heure la parole, savent que la félicité après laquelle elles soupirent, ne sauroit leur échapper ; & c'est une grande consolation. La position de Marinella est bien différente. La pauvre enfant aura-t-elle jamais un consolateur ? jamais figure humaine a-t-elle seulement frappé sa vue ? non : mais celle qu'elle se forme dans son imagination brûlante, lui frappe bien plus vivement

l'ame. Jamais Sylphe plus séduisant, plus beau, plus caressant, ne s'offrit au desir ardent des jeunes Princesses de la Féerie, alors que dormant seules dans leurs superbes lits de pourpre, elles y sentoient si vivement l'insuffisance de la grandeur, & le vuide affreux que la magnificence traîne après elle. C'étoit, les yeux tendus vers le Ciel, que Marinella se faisoit ce portrait céleste. Elle prenoit toutes ses couleurs dans les riches nuances que lui offroient les nuages & la brillante messagère de Junon. Ces nuances elles-mêmes étoient trop foibles, trop inférieures encore au modèle fantastique, qui déjà avoit établi son trône dans son cœur. De beaux cheveux blonds embellissoient sa tête radieuse. Des yeux tendres & bleus, comme le point le plus élevé de la voûte azurée, venoient chercher & captiver ceux de notre Solitaire. Une bouche qui appelloit l'ame elle-même; des dents plus belles que les perles orientales; une taille légère; des mouvemens si doux, un air si aisé, un maintien si noble & si attirant: c'étoit l'Apollon du Belvedère. Ah! qui pour-

roit rendre ce qu'elle éprouva, lorſqu'elle fut parvenue à lui prêter un langage ? Tout ce qu'elle avoit précédemment ſenti n'étoit rien. Ce qu'elle imagina alors eſt au-deſſus de toute expreſſion, comme au-deſſus de la Nature. Avec quel bonheur & quelles délices elle ſoumet ſa volonté, ſa perſonne toute entière, au Maître inviſible de toutes ſes facultés ! Inviſible, il ne l'eſt plus. Etrange effet d'une ame vivement frappée d'amour ! la chimère eſt preſque réaliſée. Tantôt Marinella pouſſe le cri de ſurpriſe à l'aſpect du plus beau nuage qui ſe perd à l'extrémité de l'horizon : c'eſt lui qui fuit, & elle pleure. Tantôt avant l'aube vermeille, dans le temps que le crépuſcule partage la nuit & le jour, du haut d'une montagne prochaine elle apperçoit le fantôme chéri arriver à elle, ſur un rayon de pourpre de l'aurore : hélas ! il s'évanouit encore, & ſe dérobe à ſes bras entr'ouverts ; elle ſe déſole de nouveau.

Son ouïe la trompe autant que ſa vue, & la trompe plus délicieuſement. O vous qui avez aimé, dites s'il eſt

rien de voluptueux, rien qui aille d'abord descendre au cœur, comme les sons, l'accent, la voix de ce qu'on aime. Ces sons enivrans, Marinella ne les a pas entendus, mais elle se les figure dans son délire. Jamais voix humaine n'a frappé son oreille; rarement même elle avoit fait entendre la sienne dans l'immensité de sa solitude. Quand on est seul, à quoi sert le don de la parole & l'usage de la voix? Mais cet usage est devenu nécessaire au grand intérêt qui remplit son ame, & dont elle a fait un besoin. Elle articule des mots qui ne sont d'aucune langue, des mots vuides de sens & jetés au hazard; mais la Nature leur donne le sentiment & l'expression la plus passionnée. Ils vont retentir dans les grottes voisines; ils reviennent à elle, modifiés, attendris, délicieux. Elle n'y reconnoît plus l'accent que les siens avoient: c'est une autre voix, c'est lui. Semblable à cette Nymphe insensée de la Fable, elle poursuit de rocher en rocher les paroles articulées par elle-même. Le charme est dans ses oreilles: ne voyant pas ce qu'elle croit entendre, elle se desséche

& dépérit comme l'ancienne Echo ; c'eſt le même tourment. Etrange preſtige, qui égare l'infortunée ! toute ſon ame a paſſé dans ſa voix. Elle anime & afflige en même temps, par ſes douleurs plaintives, l'Iſle déſerte. Les animaux éveillés par ſes accens, tantôt ſenſibles & tendres, tantôt paſſionnés & plus énergiques, ſouvent renforcés par le dépit & l'impatience, s'agitent dans leur aſyle, étonnés, s'élancent avec effroi, & produiſent, par leur vol précipité, un bruit incertain ; cauſent une émotion à Marinella, & redoublent les palpitations de ſon ſein. Uniquement occupée du mal qui lui donne la mort, elle y rapporte tout. Le Ciel tonneroit, qu'elle le prendroit pour l'objet inconnu de ſa flamme, & non pour un Dieu vengeur qui lance ſes carreaux ſur la terre criminelle. Un tremblement de terre, ſi ordinaire à ces climats devenus, par leurs richeſſes, trop précieux à la cupidité de l'Europe entière, ſe fit entendre dans l'Iſle, tandis que Marinella dépériſſoit de ſon horrible tourment. A ce fracas épouvantable, les animaux eux-mêmes tremblent & fuient ;

au défaut de la raiſon, ils conſervoient leur inſtinct. L'amour dévorant éteint, anéantit l'inſtinct & la raiſon. Toute remplie du Dieu cruel qui la maîtriſe, elle vole au bruit. La moitié d'un promontoire altier tremble ſur ſa baſe, s'écroule, arrache les arbres, les terres, & les précipite avec lui dans ſa ruine, au fond de l'océan. Les abymes s'entr'ouvrent au liquide élément. Deux montagnes d'eau préſentent entr'elles le fond incommenſurable, affreux, livide, de l'empire d'Amphitrite, aux yeux de Marinella. Elle reſte indifférente & froide à cette deſtruction de la Nature. Faut-il s'en étonner ? Elle n'y remarque rien de ce qu'elle cherche, pas la moindre trace du Dieu qu'elle ſuit; aucun trait qui lui peigne & lui retrace ſes ſouffrances, qui l'avertiſſe du tréſor inconnu ſans lequel elle ne ſauroit vivre.

Précipitons auſſi notre marche, de peur qu'en ſuivant dans tous ſes détails l'imagination impétueuſe de notre Sauvage, nous ne finiſſions par partager ſa folie.

Après un martyre qui s'étoit déjà pro-

longé pendant plusieurs moissons, aussi exténuée, aussi fatiguée que Cérès parvenue jadis à l'extrémité du monde sans avoir pu trouver sa fille, elle se reposa un jour à l'ombre d'un sycomore, ayant sous les yeux une prairie voisine de la mer. Là, le sommeil, qui tant de fois avoit fui sa paupière, vient enfin lui verser ses pavots consolateurs. Au bout de quelques instans elle se réveille, & contemple le Ciel, éternel objet de ses regards, éternel objet de ses tourmens. Elle entend frémir des plaintes humaines, dont Zéphyr lui apporte les sons d'inexprimable douceur. Elle abaisse sa vue & distingue. . . . O Dieu d'amour! unique Dieu de Marinella, quel spectacle! c'étoit un jeune homme, c'étoit une jeune fille, qui, pendant que le vaisseau de haut bord sur lequel ils avoient navigué relâchoit à une rade prochaine, prenoient le frais au bord d'un ruisseau, & respiroient le parfum de la prairie. La Nature renaissoit alors, & leurs cœurs, aussi jeunes qu'elle, ne pouvoient plus contenir tous les feux qui les embrasoient. C'étoit le langage le plus tendre, les

ſons les plus doux, les ſoupirs les plus animés. . . . . Qu'elle étoit belle, la jeune Etrangère que contemploit avec extaſe, & ſans oſer reſpirer, la palpitante Marinella! Qu'il étoit beau, qu'il étoit heureux, le jeune Etranger, qui, en peignant à cette belle le mal extrême qu'il enduroit, liſoit dans ſes yeux la tendre pitié qu'il lui inſpiroit!

O Rampalle! aucune expreſſion que la décence déſavoue, ne dépare votre narration enchantereſſe, il eſt vrai; mais vous peignez trop naïvement la volupté. Je ne vous imiterai point dans l'Extrait que je fais de votre Ouvrage. Le temps où je vis eſt trop différent du vôtre. On étoit pur encore, lorſque vous écriviez; on n'étoit pas choqué d'une gaze trop légère jetée à l'abandon. De nos jours, la corruption a épuré notre langue; & telle qui ſans ſcrupule ſe permet un Amant, telle qui triomphe de ſe voir dans une ſituation beaucoup moins modeſte que la jeune Etrangère que Marinella a ſous les yeux; telle enfin qui ne rougit pas de rencontrer enſemble pluſieurs mortels fortunés, également favoriſés par

elle, se récrieroit, ô Rampalle! contre vous & contre votre extracteur, s'il n'avoit pas la prudence de corriger la liberté de vos images.

Nous supprimons donc ici le trop séduisant tableau que dévorent les regards de notre infortunée Sauvage. Les deux Amans sont partis; & aussitôt voilà l'imagination de Marinella qui s'envole, & notre seconde partie qui finit.

LA RÉFLEXION.

Ils sont partis! Ici Marinella commence à refléchir. Qu'on ne me vante point la réflexion: elle donne la mort à l'ame. Je n'aime pas que la pensée se replie ainsi sur elle-même. Elle est déjà si triste, la pensée: c'est un vrai tourment, un tourment pire que l'amour. Hélas! & quand c'est la pensée qui roule sur l'amour, c'est bien autre chose encore. O vous qui suivez les étendards d'un Dieu enfant! faites comme lui, ne pensez jamais, & surtout ne refléchissez point.

Et voilà pourtant Marinella qui ré-

fléchit : une petite Sauvage ! eſt-ce-là ſa fonction ? pourquoi entreprend-elle ſur les droits des jeunes Déïtés de nos ſociétés brillantes ? eſt-elle déſœuvrée ; blaſée, factice auſſi ? Quoi, en ſortant des mains de la Nature, elle ne vaut pas mieux que nous ?

Non, vraiment ; la vue la plus ſimple du monde en a fait une penſeuſe. L'incertitude entre dans ſon ame. Elle a été témoin, & n'a pas éprouvé. Eprouvera-t-elle? elle ne ſait. Et d'ailleurs, comment ? elle eſt reſtée ſeule dans l'Iſle. Le couple heureux a diſparu. Elle a vu flotter dans les airs les banderolles du navire qui les emportoit.

Pourquoi n'eſt-elle pas partie elle-même avec ce navire ? elle craignoit. Le bâtiment eſt éloigné, elle condamne ſa crainte.

Elle retourne à l'heureux endroit où ſon imagination avoit expiré. Elle voit briller quelque choſe ſur l'herbe flétrie. Elle avance, elle ramaſſe un écran : c'etoit le portrait de l'Amant vainqueur. Pendant qu'il exprimoit ſa flamme, il étoit tombé de la poche de ſa jeune

Amante. Qu'il étoit beau ! On hait cette petite fille d'Europe. Elle ne méritoit pas ce bonheur ; elle ne le méritoit pas du moins autant que Marinella. L'envie & la jalousie se font sentir. On auroit bien plus aimé ce jeune Héros, on lui auroit fait de bien plus tendres aveux.

Marinella n'ôte plus les yeux de dessus le portrait. Elle se jette sur l'herbe, elle y reste jusqu'à la nuit. Elle déclame contre les ténèbres qui lui raviſſent la vue de l'objet desiré. Ne pouvant le voir, elle y pense, elle le baise, elle le presse contre son sein.

Il y a donc de ses semblables dans le monde ! elle en a vu deux : que n'en a-t-elle vu qu'un ? pourquoi n'étoit-il pas pour elle ? Il y a donc des êtres heureux ? par quelle fatalité n'est-elle pas du nombre ? Ah ! quel excès d'injustice !

L'examen des avantages & des inconvéniens, écueil ordinaire auprès duquel les Sages eux-mêmes font de si fréquens naufrages, vient ensuite l'occuper & l'embarrasser. Auparavant,

les déſordres de ſes ſens & les élans de ſon imagination lui avoient cauſé des maux affreux en l'enflammant, en l'exaltant. Mais ce n'étoit rien auprès de ceux qu'elle endure maintenant, en rétrogradant ſur toutes ſes idées, ſur toutes ſes ſenſations premières, en ſe creuſant continuellement la tête. Elle agiſſoit du moins auparavant ; & de temps en temps le charme de l'eſpérance, ou le tranſport du deſir, verſoit le baume dans ſon cœur agité. Plus de conſolation maintenant.

J'aime trop mes ſemblables pour développer cette troiſième criſe, terme ordinaire où la nature des paſſions nous amène ; & ne pouvant la guérir, je finis en abandonnant à la penſée de mes Lecteurs tous les tourmens de la pauvre Marinella. Puiſſent-ils n'en jamais éprouver de ſemblables ! Pour réfléchir avec plaiſir, il faut être heureux ; & même, dans ce cas-là, il vaut encore mieux jouir. Mais il n'eſt rien de pis que de réfléchir dans le malheur, quand on ne trouve en ſoi ni la force ni le moyen d'en ſortir.

Laiſſons donc Marinella dans ſon Iſle

avec toutes ſes peines. Si nous le voulions, nous ſaurions bien l'en délivrer. Les Anciens faiſoient intervenir un Dieu, pour terminer les grands malheurs de leurs Héros de Théâtre. Nos aïeux ſavoient ménager un coup de baguette de quelque Fée bienfaiſante, pour terminer leurs Romans. Je n'aurois qu'à faire paroître à la hauteur de l'Iſle où gémit Marinella, un vaiſſeau avec un des jeunes Guerriers de notre Cour qui viennent de cueillir tant de lauriers & tant de myrtes en Flandres, & ma fiction finiroit tout auſſi heureuſement. Mais de quelle utilité cette invention ſeroit-elle pour les autres Marinella ſouffrantes du même mal? Le bonheur de notre Héroïne les feroit ſouffrir encore davantage. N'affligeons point des perſonnes véritablement exiſtantes, pour un perſonnage imaginaire.

O Timandre! triſte habitant de Paris, tandis que vous m'écriviez que *le Monde alloit de mal en pis*, je me jouois avec

cette fiction dans l'humble manoir seigneurial de mon Fief de Gombaut, sur les bords de la Marne, & au bas de Créteil. Ce qui m'en a donné l'idée, c'est une jeune fille épriſe d'un Berger cruel, qui avoit donné ſon cœur à une autre. L'infortunée venoit tous les Dimanches après Vêpres détacher une barque, & paſſer dans une de ces Iſlotes formées ſur la Marne. Elle s'y tenoit des heures entières aſſiſe entre les arbuſtes fleuris, les yeux humides & continuellement tendus vers le Ciel comme ceux de ma Marinella. De l'aſyle ſolitaire dont elle avoit fait choix, elle voyoit ſouvent ſon ingrat ſe promener de l'autre côté de la rivière avec ſa rivale. Enfin, ne pouvant plus endurer davantage ce qu'elle ſentoit, ce qu'elle voyoit (car elle vit auſſi des choſes bien déſeſpérantes), elle a quitté le Pays.

O mon ami! j'aurois encore bien des choſes à vous dire ſur le mécontentement que vous marquez *de la bonne Compagnie.* Pourquoi tous ces chagrins? elle eſt ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle ſera encore après vous.

C'eſt

C'eſt la ſociété des gens oiſifs & qui ont beſoin de l'eſprit des autres pour s'étourdir, pour s'amuſer, pour s'éloigner d'eux-mêmes où ils ne trouvent qu'un vuide affreux. Plaire eſt leur première & leur plus importante affaire. Pourquoi priver de cette précieuſe reſſource, ceux & celles ſur-tout qui n'ont plus d'occupation ? Pour y être reçu, dites-vous, il ne s'agit que de n'avoir pas volé & de n'avoir pas fui à la guerre. Que vous importe ? Laiſſez-les faire, & aggrégez-vous à eux, ou les tolérez.

Adieu, Timandre ; devenez moins plaintif & moins ſévère. Perſuadez-vous bien que l'humanité a toujours été la même. Contentons-nous de faire le bien qui eſt en notre pouvoir, & pour notre bonheur autant que pour celui des autres, ayons de l'indulgence.

NOTE.

CETTE idée de peindre une jeune fille, seule dans une Isle déserte, est tombée dans la tête de plusieurs personnes. Descartes la développa, pour prouver que nous avons des idées innées. Elle est devenue, depuis, le sujet d'un Roman intitulé l'*Elève de la Nature*, & ensuite d'une Pièce de Théâtre, &c.

Mais c'est une chose toute neuve d'avoir fait un Roman avec un seul personnage. Ce Roman, il est vrai, n'est qu'un essai ; il est absolument descriptif, dans le goût des Anciens: dans ses premières jettées il a pourtant de la chaleur & de l'intérêt, & cela n'est pas étonnant ; c'est l'esquisse du cœur humain. Depuis Rampalle, Jean-Jacques a tenté la même chose pour le Théâtre, & nous a donné *la Scène lyrique de Pygmalion*, Ouvrage qui n'est point merveilleux, quoiqu'il ait fait beaucoup de bruit, & qu'il vienne d'un homme célèbre : d'ailleurs il y a deux

personnages, car la Statue finit par s'animer.

Nos Lecteurs ne trouveront pas sans doute notre travail, tout long qu'il est, déplacé dans un Ouvrage qui porte le titre de *Bibliothèque*, & qui doit être le Répertoire de toutes les fictions & de toutes les moralités.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'INCESTE INNOCENT (1).

HISTOIRE VÉRITABLE.

Paris, 1638 & 1644, *in*-8°, *rare.*

Il reste du siècle passé un très-grand nombre d'imitations mesquines des grands Romans du genre où la Calprenède est Roi. Celui-ci pouvoit être distingué par le sujet, qui est au moins bien extraordinaire. On se rappellera sans doute une épitaphe énigmatique assez connue :

Cy gist l'enfant, cy gist le père,
Cy gist la sœur, cy gist le frère,
Cy gist la femme & le mary,
Et ne sont que deux corps icy.

(1) Ce n'est point ici l'Extrait du *Criminel sans le savoir*, qui vient de paroître, comme on pourroit le croire en ne considérant que le sujet : nous avons travaillé d'après un Roman très-ancien devenu très-rare, & dont le nouvel Auteur ne parle point.

C'eſt ſur le mot de cette énigme que roule tout l'Ouvrage bizarre que nous allons extraire.

Le ſieur des Fontaines, qui en eſt l'Auteur, croit pouvoir aſſurer que ſon Hiſtoire eſt authentique ; &, dans une Epître qu'il adreſſe à Madame la Ducheſſe de Lorraine, il oſe aſſurer à cette Princeſſe que les perſonnages en ont été bien connus à ſa Cour de Bar. Il force même le Lecteur à lui accorder un certain degré de confiance, par une clef au moyen de laquelle on peut ſubſtituer, aux noms romaneſques, les noms véritables qu'il avoit craint d'employer dans une première édition. L'aventure qu'il raconte paſſeroit donc celle d'Œdipe en monſtruoſité. Heureuſement il la traite de manière à détruire la confiance, & à prouver du moins que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Le ſieur des Fontaines eſt le plus ſec des Aventuriers. L'intérêt de ſon Roman ne conſiſte que dans une froide complication d'aventures ſans paſſions, ſans ſituations, ſans aucune expreſſion de ſentimens. Il abandonne ſa matière au milieu du premier Livre, & ne la reprend qu'à la fin du quatrième. On voit que c'eſt par ſtérilité qu'il mêle à ſon Hiſtoire vé-

ritable une foule d'incidens successifs, & tous absolument romanesques & bien éloignés d'avoir l'espèce d'attrait qu'une imagination tant soit peu riche sait donner aux inutilités pour les faire passer.

Nous supprimerons les trois quarts du Volume, & nous nous bornerons aux seules situations qui sont annoncées par le titre, persuadés qu'à l'égard des Ouvrages médiocres, nos Lecteurs ne nous tiendroient aucun compte d'un scrupule qui détruiroit leur plaisir. Nous allons encore substituer aux noms romanesques, les noms véritables qui ne peuvent compromettre personne aujourd'hui.

Le sieur des Fontaines est assez connu parmi les Littérateurs. Il vécut au siècle de Corneille : mais son nom demeure encore en arrière de Claveret, de Guérin du Bouscal, de Chevreau, de Chapoton, de Pure & de tant d'autres Auteurs Dramatiques étouffés par le génie de Corneille. Des Fontaines a laissé son Théâtre, composé de six Pièces tirées des Romans du temps. *Eulimedon, ou l'illustre Pirate ; la vraie suite du Cid ; Hermogene ; Perside, ou la suite d'Ibrahim Bassa ; Alcidiane, ou les quatre Rivaux ; Belissante, ou la Fidélité reconnue.* Nous avons encore de lui trois Pièces saintes :

le Martyre de Saint-Eustache ; l'Illustre Comédien ou le Martyre de Saint Geneſt, & *Saint Alexis*.

Le premier des Romans de cet Auteur eſt intitulé : *les Heureuſes infortunes de Céliante & de Marilinde, veuves pucelles*, 1636, in-8°. Il fit ſuivre *l'Inceſte innocent*, & paroît avoir terminé ſes travaux, en ce genre, par *l'Illuſtre Amalazonte*, 1645, 2 vol. in-8°.

Il ſeroit trop cruel d'être convaincu de la vérité d'une Hiſtoire auſſi moſtrueuſe que celle qu'on va lire. C'eſt offrir une conſolation au Lecteur ſenſible, que de lui propoſer un doute. Quoique des Fontaines s'attache à perſuader que l'aventure arriva dans le Bourg d'Ecouy, on a lieu d'infirmer ſon témoignage, puiſqu'on retrouve cette même aventure traitée en Eſpagnol par le Docteur Montalvan. Elle eſt compriſe dans le Recueil des Nouvelles qu'il fit paroître ſous le titre de *Suceſos y prodigios de amor*, qui furent traduites en Italien par le Révérend Père Blaiſe *Cialdini* ; en François, par Rampalle ; & par le ſieur de Vannel, ſous le titre de la Semaine de Montalvan, quelques années avant la compoſition de des Fontaines. Il eſt vrai que dans la Nouvelle Eſpagnole, qui eſt l'originale, c'eſt une mère qui ſéduit

son fils, supposition qui n'eût pas été soutenable en François. Notre Auteur, plus circonspect, a trouvé des moyens qui ont mérité à son Œuvre l'honneur de fournir une Pièce passable au Théâtre : elle est d'un Monsieur Brosse, & se trouve dans le Théâtre de cet Auteur sous le titre des *Innocens coupables*.

L'AMOUR n'est inconnu qu'à ceux qui ne sont pas nés ou qui ne méritoient pas de naître ; & la fatalité n'est contestée que par ceux à qui tout est favorable. Inutilement voudroit-on régler sa conduite, quand le cœur est gouverné par l'amour ; & si la destinée s'y joint ; qui pourra se flatter de garder la fleur précieuse de son innocence ?

Mademoiselle de Champbeau naquit au Bourg d'Ecouy : elle demeura orpheline peu de temps après sa naissance, & se vit réduite à n'espérer de fortune que par la commisération. Ses parens avoient été aimés : ce fut un patrimoine pour elle ; les gens vertueux reçoivent encore leur récompense lorsqu'ils n'existent plus.

Madame d'Ecouy avoit été mariée au premier moment qui sépare l'enfance de la maturité : elle eut, avec sa quatorzième année, un époux, un rang, de la fortune & un fils. L'intérêt de la maternité n'étouffa point dans son cœur les autres sentimens : elle reçut pour sa compagne l'aimable orpheline dont l'heureux caractère l'intéressoit, & dont les charmes alloient bientôt intéresser tout le monde.

La jeune mère, l'enfant & la bonne amie, grandissoient ensemble. Mademoiselle de Champbeau, avec neuf ou dix ans de plus que le jeune d'Ecouy, prit d'abord le rôle d'un aimable Mentor. Le Maître & le Disciple parurent de très-bonne heure attachés par une inclination qui ressembloit à celle du sang : ils se rencontrèrent pour se plaire, & passèrent les plus douces années de la vie en petit ménage si doux, qu'à les examiner, on eût pu soupirer de regret ou d'envie. Mais la loi est commune à tous. L'entrée de ce monde est gracieuse comme celle de l'amour ; & c'est par un même appât trompeur que nous sommes attirés à vivre & à aimer.

Le temps d'envoyer le jeune d'Ecouy à ſes exercices, amena les premières douleurs. Prématuré ſans doute par rapport à la ſenſibilité, il pleura la perte qu'il faiſoit de ſes deux bonnes mères; & durant l'abſence, il ne donna que des nouvelles de ſa triſteſſe. Mademoiſelle de Champbeau s'abandonnoit, bien ingénument pour ſon âge, à de tendres regrets: mais leur innocence fut l'excuſe de leur foibleſſe; & Madame d'Ecouy en tira la conſéquence infaillible d'un bon & louable naturel.

Un triſte événement fit rappeller le jeune d'Ecouy, la mort de ſon père. L'obéiſſance du fils fut auſſi prompte que l'impatience de le revoir étoit vive. Il reparut, auſſi heureuſement formé par le corps que par l'eſprit: il y avoit long-temps qu'il l'étoit par le cœur. Il ſut eſſuyer les larmes de ſa mère avec l'eſpèce de tendreſſe qui pouvoit la porter à la réſignation.

Mademoiſelle de Champbeau, devenue plus tendre, parut auſſi plus circonſpecte: elle avoit acquis tous ſes charmes & toute ſa raiſon; & le jeune homme, tous les avantages de ſon ſexe.

Ils se trouvèrent éclairés sur le caractère d'une amitié jadis si simple & si touchante ; le terme de l'innocence est de connoître les devoirs, & la pratique des devoirs est le terme du bonheur.

Ce fut alors que l'Amour se décida : la réserve d'un sexe irrita les desirs de l'autre. D'Ecouy se montra plus hardi, à mesure que Mademoiselle de Champbeau se montroit plus craintive ; plus ardent à la poursuivre, à mesure qu'elle lui échappoit, par de plus judicieuses retraites ; en un mot, mieux averti du but de ses desirs, par la sévérité qui s'y refusoit. Plus de joie ni d'amusemens purs. Madame d'Ecouy ne remarquoit plus entre les deux objets de sa prédilection, que cet extérieur d'indifférence si-tôt enfeigné par l'Amour. C'étoit en secret seulement que d'Ecouy alloit supplier, pleurer, presser ; en secret que Mademoiselle de Champbeau se désoloit. Et la mère qui vit disparoître les jeux aimables de l'enfance, les crut réellement indifférens l'un pour l'autre, lorsqu'ils vivoient dans ce pénible état de guerre entre l'amour & la vertu.

D'Ecouy, favorisé d'un si bon naturel, devint, par la force de son âge, emporté & déterminé : si Mademoiselle de Champbeau imaginoit une tendre ruse contre son Amant en faveur de la vertu, celui-ci en imaginoit mille en faveur de son dessein permanent; & il falloit à l'amoureuse fille toutes les considérations de son état d'orpheline & de protégée, pour la soutenir dans sa résistance. Il faut bien des considérations sévères contre un penchant qui en présente beaucoup de contraires & de si séduisantes. Et combien n'est pas dangereuse la comparaison qui fait envisager un doux état de bonheur dans la satisfaction mutuelle des desirs, &, d'un autre côté, la peine, les craintes & le désespoir !

D'Ecouy, toujours ferme dans sa résolution coupable d'affliger sa Maîtresse, osa lui écrire enfin : « Puisque vous êtes insensible à ma misérable situation, vous serez peut-être touchée par l'effet de mon désespoir. Je crois bien que vous n'avez pas un cœur tendre, mais vous n'avez pas une ame barbare : refusez-moi maintenant votre compassion, je ne

la solliciterai plus : vous me l'accorderez, quand vous me verrez étendu mort... Oui, rien n'est si vrai que je l'ai résolu. Vous serez délivrée de mon importunité ; mais croyez-moi, Mademoiselle, vous la regretterez un jour ».

C'est inutilement que Lilyane pleure ; ce ne sont pas des larmes qui peuvent dénouer sa malheureuse aventure. Elle ne doute pas que son ami ne puisse périr furieux : ah ! périsse plutôt sa vertu, que de causer un accident aussi terrible !

Mais puisqu'il est vrai qu'avec la foiblesse de son sexe, avec une amitié égale à celle qu'elle inspire, avec le même penchant, elle peut résister, un homme ne peut-il avoir la même force ? Cette réflexion lui fit rejetter sa première idée trop indulgente, & alors elle perdit le dessein qu'elle avoit eu de vaincre l'amour du jeune d'Ecouy, & prit celui de gouverner cette passion fatale avec adresse & ménagement. Elle cessa de l'éviter, revint à sa première familiarité, aux premières expressions de sa tendresse, jusqu'aux légères faveurs qui pouvoient être justifiées par leur objet ;

& cette conduite ne lui réuſſit pas mieux.

Si la rigueur portoit l'Amant à de déſolantes extrémités, la complaiſance le portoit à l'audace : Mademoiſelle de Champbeau reconnut qu'elle avoit bien la puiſſance de différer ſa perte, mais non pas de l'éviter, à moins qu'elle n'employât le ſecours d'une arme plus puiſſante que ſa vertu. Elle craignoit de s'appuyer ſur l'autorité d'une mère; elle voyoit des riſques à ouvrir les yeux de ſa bienfaitrice ſur les ſuites de ſa bienfaiſance. Elle imaginoit, dans ſa délicateſſe, qu'on pourroit la ſoupçonner d'avoir nourri cet amour par des vues intéreſſées : ſi, comme il étoit probable, ce malheureux amour ne convenoit point, qu'en devoit-il arriver, ſinon de jeter le fils dans la diſgrace de ſa mère, ou de s'y jeter elle-même, de ſe faire haïr, craindre, chaſſer comme une créature dangereuſe, qui apportoit le trouble & le vice dans la maiſon où elle avoit été ſi généreuſement accueillie?

Ces conſidérations arrêtèrent Made-

moiselle de Champbeau ; toutes les fois qu'elle se sentit pressée de mettre Madame d'Ecouy dans la confidence des erreurs de son fils. Une autre raison qui lui fit commettre cette imprudence, ce fut celle de son amour. Involontairement on est discret ; involontairement on desire de voir durer un amour qu'on ne veut pas satisfaire, & l'on craint de le ruiner en même temps qu'il désole.

Elle répéta l'essai de sa douce éloquence & des tendres subterfuges par où véritablement elle alloit à son but de reculer un événement qu'elle ne pouvoit envisager sans effroi. = Non, mon ami, disoit-elle au téméraire, non, vous ne m'aimez pas : vous mépriséz plutôt une simple fille, une infortunée, que vous croyez pouvoir sacrifier sans conséquence à vos desirs. Est ce aimer, que de chercher à ruiner l'objet de son amour = ? Ensuite, lui prenant les mains, le flattant, le regardant avec des yeux aussi chastes qu'amoureux, elle ajoutoit : = N'est-ce pas-là le plaisir ? ne doit-on pas s'accorder ainsi

dans une même volonté quand on s'aime? Imaginez la situation qui suivroit la condescendance; une insupportable gêne, la honte, de cruelles inquiétudes, des remords: comparez-la, cher ami, à celle où nous voici; parfaitement heureux vous & moi, puisque nous sommes tranquilles. Oui, c'est un signe évident que l'amour est égal & réciproque, lorsqu'on s'accorde comme nous nous accordons aujourd'hui =.

On sent que ces discours étoient bien foibles: mais ils servoient à faire couler les momens. D'Ecouy s'appercevoit de cette adresse touchante, au moyen de laquelle une Maîtresse l'encourageoit ou à souffrir avec elle ou à se dompter lui-même; & il n'en étoit point touché. Il se sentoit au contraire humilié par ces détours, piqué de voir que tous les momens qu'il déroboit avec tant de difficulté, s'écouloient en vaines paroles; & il s'attacha fermement à la résolution de porter les derniers coups. Un événement inattendu le força de suspendre, & permit à Mademoiselle de Champbeau de respirer.

Madame d'Ecouy avoit été célèbre par une extraordinaire beauté dont le charme duroit encore, & justifioit la passion du jeune & aimable Comte d'Arcey. Les intérêts communs de la mère & du fils, les belles qualités du Comte & sa fortune, parurent être des objets déterminans pour former un mariage. La belle veuve se remit sous la chaîne. D'Ecouy reçut un ami pour père : tout le monde s'aima cordialement.

Dans la règle ordinaire des amours, il arrive que celui qui commence par aimer avec excès, est d'abord un peu moins aimé, & finit par l'être beaucoup lorsqu'il aime un peu moins à son tour. Madame d'Ecouy, qui avoit cédé particulièrement à la raison, s'apperçut après son mariage que son amour parvenoit à des excès ; & ce fut lorsqu'une douce amitié succéda aux transports dans le cœur de M. d'Arcey. Ce changement nécessaire n'avoit pas été prévu par son épouse : elle fut alarmée ; elle n'étoit pas loin de la jalousie.

D'Ecouy vivoit amicalement avec

ſon beau-père. Nul devoir de réſerve entr'eux, nul droit de ſupériorité; point de ſecret. Suppoſé donc que le Comte fît uſage de ſon aſcendant ſur les diſpoſitions d'une épouſe, quel danger verroit-elle à faire des heureux de tout ce qui l'environnoit ? ſon mariage ne permettoit-il pas à ſon fils de tirer la conſéquence qu'il pouvoit auſſi ſe marier à ſon choix ? Ce choix étoit fait : ainſi le rôle de l'amitié ſe réduiſoit pour le Comte, à diſpoſer Madame d'Ecouy de manière que ce choix fût fait par elle-même.

Le Comte, fidèle à cet arrangement, commença par relever en toute occaſion la beauté, les graces, la ſolidité de l'eſprit & l'ingénuité de l'ame de Mademoiſelle de Champbeau. Madame d'Ecouy remarqua bien ſingulièrement le ſoin de ſon époux à l'avertir d'un mérite qu'elle connoiſſoit ; & ce fut avec une douleur dont il eſt aiſé de ſe faire une idée, qu'elle le vit diſpoſé ſi favorablement pour ſa Demoiſelle lorſqu'il l'étoit ſi peu pour elle-même.

Le jeune d'Ecouy, plus encouragé

par les soins du Comte, & par la certitude qu'ont tous les Amans de parvenir à leurs fins, redoubla d'empressement auprès de sa Maîtresse. Il revint à son projet de renverser ses vains scrupules, & ne manqua pas de l'assurer positivement qu'ils seroient mariés à leur tour. De-là il portoit ses raisonnemens infiniment loin, & si loin, que la vertueuse Champbeau se retrouva dans le même danger qu'elle croyoit avoir éludé par son adresse. Elle avoit à combattre l'esprit le plus opiniâtre & le plus délicat; & cependant elle ne pouvoit se dissimuler que cet heureux hymen échoueroit précisément par le point que son Amant prétendoit être le point victorieux.

= Moi, lui dit-elle, acheter par ma honte l'honneur de vous appartenir! je ne me ferai point sur vous un droit d'une faute. Je ne rougirai jamais en recevant la bénédiction nuptiale, s'il est dans ma destinée de la recevoir un jour. Ce qui fait ma force contre vous, c'est que je vous aime : & comme il est vrai que mon état d'orpheline à la

merci de votre maison, ne me permet pas de vous aimer, il me défend aussi de m'exposer au soupçon de vous avoir lié par votre foiblesse. Je ne puis vous honorer que par ma vertu ; & après le crime que vous sollicitez..., non, Monsieur, vous ne soutiendriez pas la honte d'avoir épousé la victime de vos plaisirs ==.

M. d'Ecouy lui répondit: == Dans le cas dont il est question, Mademoiselle, les rigueurs sont plus suspectes que les bontés. Si ce que vous dites est une faute avilissante, comment supposeroit-on que vous ayez eu l'intention mal-adroite de m'enchaîner par-là ? Non, ma chère, on ne dira rien, sinon que nous nous sommes aimés franchement ; & d'autre part, qu'importe ce qu'on peut dire, & quel autre que moi doit savoir si vous êtes vertueuse & sincère ? Ah ! si vous n'aviez pour tout mérite que cette espèce de vertu, assurément vous me seriez moins chère ! Mais je suis trop accoutumé à perdre mes paroles, Mademoiselle : je ne dis plus rien ==.

Le jeune homme devint tout-à-coup si sombre, que sa tendre Amante en fut effrayée : elle ne le perdit pas un moment de vue ; elle ne recevoit de lui que des regards terribles, qu'elle ne pouvoit soutenir. Qui peut savoir si elle balançoit encore? On sait seulement que tourmentée par des craintes, que le silence, l'air & les yeux de son Amant menaçoient de réaliser, elle alla le surprendre dans une de ses rêveries les plus sinistres.

= Qu'avez-vous = ? Ce qu'il faut, Mademoiselle, pour amener un dénouement. Il est inutile que je recommence à prier, à pleurer ; j'ai pris une autre résolution =. A ces mots, Mademoiselle de Champbeau recula très-effrayée. = Ne craignez rien. Il m'est plus aisé de porter la violence sur moi que sur vous. Pour tous les royaumes de la terre, je ne pourrois vous toucher une main, si vous ne me la présentiez. Ce n'est pas ma pensée non-plus, qu'on puisse dérober le bonheur. La brutalité est aussi contraire au plaisir, que la rigueur l'est à l'amour. M'aimez-vous ? = Ah ! dit-elle, en pleurant, c'est parce que je vous aime. =

Plus qu'un mot. Perſiſtez-vous = ? Et en ſanglottant elle répondit : = Juſqu'à la mort. = Oui, Mademoiſelle. Juſqu'à la mienne = ; &, en appuyant ſon épée ſur ſon cœur, il propoſa encore l'alternative de la rejetter ou de l'enfoncer.

= Eſt-il poſſible, s'écria Mademoiſelle de Champbeau, que j'aime un homme aſſez vicieux pour ſe déſeſpérer de ce que je ſuis vertueuſe ; aſſez lâche pour n'en vouloir qu'à ma vertu, parce qu'il ſait que je n'ai point d'autre fortune ; & aſſez cruel pour me réduire à pleurer toute ma vie ? Enfin, c'eſt pour ajouter à mes malheurs que vous avez la bonté de m'aimer ; & telle eſt donc la deſtinée des créatures de mon ſexe, de n'être aimées que comme de vils animaux, dont le plus grand honneur eſt d'être trouvés dignes de ſervir au plaiſir de l'homme ? Eh bien ! je les ai craints, les effets de votre déſeſpoir. Il me ſembloit que j'aurois tout perdu en vous perdant, & je vois que je ne perdrai rien qu'un perſécuteur. Je ne crains plus rien de ce que vous pouvez entreprendre. = Fille ſauvage, interrompit le jeunne homme,

regardez =. Ah ! l'insensé. O Ciel ! qu'alloit-il faire ? Un moment. Un seul jour de réflexion, & je n'aurai plus ensuite d'autre volonté que la vôtre =.

Elle se mit ensuite à deux genoux devant M. d'Ecouy, & à force de larmes & de discours, elle le conjura de renoncer à son horrible dessein. = Plût à Dieu, lui répondit-il, qu'il me fût possible d'y renoncer aussi aisément qu'à la vie ! Allez, Mademoiselle; que le Ciel protége vos jours, & vous attendrisse désormais sur ma mémoire! Adieu, chère impitoyable, adieu =. Il voulut fuir en achevant ces paroles; & Mademoiselle de Champbeau se relevant avec vivacité, lui saisit parderrière l'épée qu'il avoit à la main, mais ce fut sans pouvoir la lui faire abandonner. = Enfin, lui dit-elle, vous voulez ma ruine, peut-être ma mort, car il est croyable que j'en perdrai la vie, de honte & de douleur. . . . Eh bien, au commencement de cette nuit.. . . . ma chambre touche à l'appartement de votre mère...., malheureux ! = Qu'importe, dit l'Amant transporté ? je saurai condamner mes lèvres

au silence. Vous me le promettez ==? Mademoiselle de Champbeau lui serra tendrement la main, sans avoir la force de dire un mot de plus, & elle s'enfuit avec une rougeur qui lui brûloit le visage.

Mais aussi-tôt qu'elle eut repris ses sens, elle se repentit de sa promesse, & se mit à rêver sur tous les moyens qui pourroient la tirer de cette crise : il ne lui en entra point d'autre dans l'esprit que celui qu'elle eût dû employer le premier, & depuis long-temps. Ce fut d'emprunter un conseil salutaire de Madame d'Ecouy. Elle prit bien garde à sa langue, pour ne pas tout dire; pour ménager un fils à l'oreille de sa mère; peut-être pour se ménager elle-même. Elle exposa seulement, & avec des larmes, qu'elle avoit beaucoup à souffrir de la passion d'un Gentilhomme, & que ce Gentilhomme étoit tel qu'il ne lui étoit pas permis de l'écouter; qu'elle avoit eu bien de la peine à se défendre des saillies d'une jeunesse indomptable, & que pour éviter un très-grand malheur, elle avoit feint de céder à l'emportement;

portement, mais que s'étant engagée par une promesse, elle imploroit à l'heure même un conseil qui lui apprît à se conduire.

Madame d'Ecouy demeura long-temps pensive, & demanda le nom du Gentilhomme. Mademoiselle de Champbeau rougit. = Dispensez-moi de vous le dire, je vous en supplie. Pardonnez-moi: mais il n'est question que de m'apprendre à détourner le malheur dont je suis menacée =. Madame d'Ecouy prit alors un visage plus sérieux, & demanda quelle raison sa chère amie pouvoit avoir de ménager un insolent. = Peut-être parce qu'il vous est cher, dit Mademoiselle de Champbeau; peut être parce que je serois la cause. . . . Ah! de grace, Madame, ne cherchez pas à le connoître =.

Ces dernières paroles avoient arrêté l'attention de Madame d'Ecouy, qui revint à elle-même, & s'informa de l'heure & du lieu. = Tu as assez fait, ma belle amie, dit-elle ensuite. Je t'aime, d'aujourd'hui, pour la vie. Je n'avois pas besoin de preuves de ta vertu; mais ta der-

nière action me charme & pourra tourner à ton avantage =. Que faut-il maintenant faire = ? Plus rien. Laisser venir cet insolent, & ne point paroître. = Quelles fureurs, s'il ne me voit pas !... Je crains tout. = Vous avez encore, ma chère amie, l'imbécillité charmante de la jeunesse. Ne craignez rien. On saura bien réduire ce désespéré, ajouta-t-elle, avec un sourire =.

Un tendre baiser qu'elle porta sur le front de Mademoiselle de Champbeau, en l'appellant sa fille, donna à entendre à cette fille innocente, qu'elle étoit peut-être bien près du terme annoncé par son Amant ; & si jamais elle se sut gré de sa sagesse, ce fut alors sans doute. Elle ne vit pourtant pas sans alarmes la nuit arriver ; elle se reprochoit d'avoir exposé son Amant à une correction maternelle : elle ignoroit l'effet que produiroit sa perfidie sur l'esprit du plus inflexible de tous les hommes ; mais un seul rayon de doux espoir la soulageoit de toutes ses craintes, & elle ne trouva pas de peine à obéir aux ordres qu'elle avoit reçus de ne point paroître.

La soirée s'avançoit, lorsque Madame d'Ecouy reparut avec un visage serein. Elle alla s'enfermer avec Mademoiselle de Champbeau, & aussi-tôt elle la prit dans ses bras : = Il n'est que trop vrai, lui dit-elle, que ta ruine étoit assurée. Tu n'as plus rien à craindre, & nous sommes l'une & l'autre vengées de mon infidèle époux. = De votre époux ! je n'ai reçu que des témoignages de bonté de la part du Comte, des témoignages d'une indulgence & d'une modestie vraiment paternelles. = Que dis-tu ? Depuis quand as-tu pardonné ces importunités dont tu pleurois ? Mais je t'entends, ma fille ; tu voudrois, par une aimable discrétion, prévenir . . . ce qui ne peut plus arriver. Je suis heureuse. Jamais le Comte ne me fut plus cher qu'en ce moment où je lui étois moins chère : écoute.

J'étois dans l'appartement. Toutes mes pensées aboutissoient à des violences. J'ai entendu ses pas. J'ai soufflé ma bougie . . . =. Mademoiselle de Champbeau parut interdite & prêta l'oreille, avec un trouble inexprimable. . . . .

= Il eſt venu, pourſuivit Madame d'Ecouy. J'ai ſenti mon courage s'amollir. Il n'a pas ouvert la bouche; il s'eſt égaré avec des tranſports qui me faiſoient pitié. J'ai penſé que mes reproches & ſa confuſion ne ſerviroient qu'à nous rendre irréconciliables. J'ai imité ſon ſilence. Il a pourſuivi ſon bonheur imaginaire. Il reprendra ſans querelle ſes premiers ſentimens, & il ne ſaura ma ſupercherie que lorſqu'il ne ſera plus diſpoſé à m'en faire. Je ne ſais ſi j'ai plus de plaiſir à l'avoir épargné qu'à l'avoir trompé, & à l'avoir délivrée d'un ennemi ſi redoutable =.

Un ſaiſiſſement extraordinaire renverſa tous les traits du viſage de Mademoiſelle de Champbeau; elle s'évanouit avec un ſanglot d'horreur : madame d'Ecouy ne put s'empêcher de frémir juſqu'au fond des entrailles. Mais elle étoit loin de ſoupçonner une affreuſe vérité. Elle conſerva ſes ſens pour les employer à rappeller ceux de la malheureuſe, de l'inconſidérée dont la fatale diſcrétion venoit de cauſer le plus grand des crimes.

Elle annonça le retour de ſes eſprits par des actes de délire. On l'interrogeoit ſans qu'elle pût entendre. = Jamais, diſoit-elle, jamais, vous ne ſaurez... ni ne devez ſavoir.... C'eſt la plus horrible fatalité =. L'infortunée mère avoit peine à défendre ſon ame contre le ſoupçon qui commençoit à ſe préſenter. = Qui t'aimoit, s'écrioit-elle? n'eſt-ce pas mon époux? Dis, que c'eſt mon époux =?

Mademoiſelle de Champbeau ſaiſit cette idée qu'on lui préſentoit, & alors, en verſant un ruiſſeau de larmes, elle répondit qu'il étoit vrai, qu'aſſurément il étoit vrai; mais qu'elle avoit fait un crime épouvantable, & qu'elle en mourroit. En achevant ces paroles elle s'enfuit.

Madame d'Ecouy demeura ſeule, perdue dans un abyme d'idées, & n'oſant rien comprendre. Elle veilloit en attendant ſon époux, qui vint ſe préſenter avec une idée qui l'occupoit; il remarqua la même préocupation ſur le viſage de ſa femme, & lui dit: = J'avois un objet de converſation, ma chère; mais

il importe que votre esprit soit dans un calme qui me favorise, & vous me paroissez un peu inquiète. Au reste, c'est de votre meilleure amie que j'ai à vous parler. Que ne m'est-il permis de lui offrir le sort qu'elle mérite !

Votre fils, poursuivit-il, partage mes sentimens & forme le même vœu. Mais nous ignorons l'un & l'autre ce qui pourroit s'opposer à leur bonheur, & j'ai promis de vous le demander =.

La déplorable mère continuoit à garder le silence.

= Le jeune homme, poursuivit le Comte, périssoit de son amour, & vous avez pu le voir. Je lui ai trouvé tout-à-l'heure une sérénité, une espèce de joie subite qui m'a jeté dans la surprise. Je l'ai félicité de cette situation nouvelle, & j'ai voulu savoir quel événement la lui procuroit. Mon ami, naïf comme un Amant, n'a pu dissimuler avec moi.

C'est depuis leur enfance qu'ils s'aiment & souffrent. D'Ecouy a épouvanté sa Maîtresse par des desseins de

violence contre lui-même; il avoit résolu sa mort. Elle n'a pu le sauver que par une condescendance, peut-être pardonnable. Ils se sont liés par le Sacrement le plus respectable pour des cœurs honnêtes, & leur hymen devient indispensable d'aujourd'hui =.

Le crime de la malheureuse mère étoit tel, qu'il n'y avoit pas pour lui de foudre plus terrible que sa propre énormité. Ce mot *d'aujourd'hui* retentit dans ses entrailles. Il lui sembla que la Nature murmuroit en elle-même contre son sacrilége. Elle n'entendoit plus la voix de son époux, plus rien que celle de sa conscience : une foule d'idées formidables inonda son ame; & trop foible dans une pareille crise, elle s'évanouit entre les bras du Comte. Ses soins la rappellèrent au sentiment de sa honte, & d'une peine qui commençoit pour ne jamais finir.

Elle auroit voulu que cette nuit fût éternelle, afin qu'elle pût ne se revoir jamais. L'aurore reparut, à ce qu'elle croyoit, pour éclairer son crime, & le faire lire à tout le monde sur son

front. Elle échappa précipitamment du lit nuptial, & se rendit à la chambre de Mademoiselle de Champbeau, dans le sein de qui elle se cacha comme si elle eût été poursuivie. = Qu'il fuie, s'écria-t-elle ; que mes yeux jamais ne puissent s'arrêter sur lui . . . . . =! L'infortunée fille, auteur de ce désastre, n'étoit guère capable de la consoler ; elle n'avoit fait que verser des larmes, & former pour elle-même des projets de fuite. Elle se mit aux genoux de Madame d'Ecouy ; elle la supplia de la chasser, de l'enterrer vivante dans un Monastère, où elle pût expier un forfait que le Ciel ne pouvoit reprocher qu'à elle seule. = Tu partiras, cruelle, quand tu m'auras aidée à m'ôter la vie. = O ma bienfaitrice, ma véritable mère =! Hélas ! à ce mot de mère, Madame d'Ecouy secouoit sa tête avec violence, pour empêcher le son d'approcher de ses oreilles. Elle prioit, elle ordonnoit, elle exigeoit que, pour réparation de son crime, Mademoiselle de Champbeau lui fît avaler un breuvage empoisonné,

lui perçât le cœur, ou lui ſerrât la gorge d'un lacet.

Enfin l'aimable orpheline, qui ne pouvoit ſe conſoler, entreprit de remettre ſous les yeux de ſon amie les plus doux motifs de conſolation. Elle offrit le ſecours de la patience, celui de la Religion, & le ſerment d'un ſecret éternel. Mais Madame d'Ecouy s'écria tout-à-coup que ſon crime étoit complet, & qu'elle ne pourroit s'empêcher de le rendre public au terme ordinaire de la Nature.

Mademoiſelle de Champbeau ne pouvoit abſolument la conſoler de ce dernier malheur, ni tourner en conjecture ce dont une mère diſoit avoir la certitude. Elle recommença de pleurer avec tant d'abondance, que ſes larmes produiſirent l'heureux effet d'attirer celles de Madame d'Ecouy. Après tant de larmes, leurs eſprits, moins en tumulte, leur permirent de prendre un parti.

Ce fut que Mademoiſelle de Champbeau ſe rendroit à l'heure même au Monaſtère le plus voiſin, & qu'on

engageroit le Comte à conduire le jeune homme loin de la maiſon qu'il avoit ſouillée, ſous le prétexte de l'honneur qui lui manquoit encore dans les armes, ou ſous le prétexte de la conſolation dont il auroit beſoin après avoir perdu ſa Maîtreſſe.

On imagina pour le Comte d'Arcey telle hiſtoire qu'on voulut, pour lui faire reconnoître une eſpèce de néceſſité à l'éloignement de ſon ami. Il eſt inutile de peindre la ſurpriſe de cet ami, lorſque ſon beau-père lui propoſa de ſe tranſporter à la Capitale pour divers arrangemens qui regardoient ſon mariage. Il s'y rendit, plein de joie. C'étoit-là que l'attendoit le coup funeſte.

Que devint-il, quand le Comte lui dit : = M'accompagnerez-vous juſqu'au-delà des Alpes ? = Comment ? ne retournons-nous pas à Ecouy. = Qu'y ferions-nous, lui dit triſtement le Comte ? Mademoiſelle de Champbeau n'y eſt plus. Non, elle n'y eſt plus ; elle a révélé ce qui s'eſt paſſé entre vous à votre mère.

Elle a ſupplié qu'on lui permît de ſe retirer dans un Cloître, pour y faire une dure pénitence. Elle n'a pas attendu la permiſſion, & s'eſt échappée le matin même où je vous invitai à me ſuivre à Paris. Pardonnez-moi ce menſonge, que mon amitié me dictoit pour ménager votre amour, & pour vous épargner tout le poids de la colère maternelle. Ses ordres, qui vous concernent, ſont que vous ne reparoiſſiez point qu'elle ne vous rappelle, & que vous appreniez de ma bouche que Mademoiſelle de Champbeau s'oppoſe elle-même à votre projet de vous unir. Elle n'a plus rien, dit-elle, à vous apporter. Elle s'eſt immolée par amour pour vous; elle s'immole encore pour votre honneur & pour le ſien. C'eſt vous ſeul qui vous êtes perdu; ni vous, ni perſonne, ne la reverrez jamais ==.

Jamais douleur ne fût égale à celle de M. d'Ecouy. == Ne craignez pas, lui dit le Comte, que votre ami vous abandonne. Je n'ai pu vous défendre auprès de votre mère; je partagerai

votre châtiment. Allons, mon ami, si le courage nous manque, si nous sommes sourds à la voix de notre honneur, si nous n'osons pas attacher un peu de gloire à nos noms, allons du moins porter nos douleurs dans le tourbillon du monde, & nous distraire par les voyages =.

Ils partirent. Qui pourroit rendre ce que le jeune Comte souffrit pendant long-temps? Après avoir porté les armes dans les guerres du Milanez, il parloit de son retour. Il n'avoit pas cessé de revenir en idée autour des murs paternels; &, après avoir imaginé mille projets, il se flattoit d'en avoir un qui réduiroit son inflexible Maîtresse, & qui la rappelleroit au monde & au bonheur qu'elle méritoit de répandre & de goûter. Ce fut alors qu'une lettre, attirée pour contrarier ce dessein, fut remise sous les yeux du jeune & malheureux Amant. Mademoiselle de Champbeau étoit morte après trois ans, dans cette lettre, d'une expiation trop rigoureuse de sa faute involontaire.

Elle avoit pardonné en mourant à ſon bourreau ; & la mère, qui écrivoit, ajoutoit une exhortation à ſon fils de mériter d'elle-même le pardon que ſes diſpoſitions particulières ne lui promettoient pas encore.

Que de larmes . . . . ! Mais les larmes sèchent enfin dans les yeux d'un homme & d'un Guerrier. = Allez, dit M. d'Ecouy ; allez, mon cher Comte, retrouver une épouſe qui vous attend ſans doute. Adouciſſez-lui la perte qu'elle a faite de ſon amie, & repréſentez-moi quelquefois à ſon ſouvenir, comme un fils toujours tendre qui ſaura bien ſe punir de lui-même. Mon deſſein eſt d'aller à Malte, ſolliciter un ſervice qui me ferme pour jamais le retour en France =.

Cependant Madame d'Ecouy avoit ſecrètement mis au jour une créature dont elle ne pouvoit méconnoître le père. Sa réſolution fut de ne lui donner que le Ciel pour parent ; & l'abſence du Comte favoriſa les diſpoſitions qu'elle fit avec Mademoiſelle de Champbeau, pour que le ſecret de cet enfant lui

fût toujours gardé. C'étoit une fille, qui fut confiée à d'honnêtes Villageois, avec tous les moyens qui pouvoient prévenir leur indiscrétion. La malheureuse mère abandonna sans peine ce fruit de ses entrailles, qu'elle avoit mis au monde sans pouvoir jouir du doux sentiment de la maternité.

Non; jamais on ne le perd, ce sentiment délicieux : même dans le crime, la Nature a ses droits ; elle se fait entendre au cœur des monstres sauvages. Madame d'Ecouy, qui n'osoit avouer sa fille, avoit les yeux toujours ouverts sur elle, & des entrailles toujours sensibles à ses besoins: elle la fit élever en simple Bergère, jusqu'à l'âge de lui faire quitter le bavolet. Alors elle lui fit prendre le nom d'une Maison respectable, & chercha les moyens de la mettre à la suite d'une Princesse de Lorraine. Transportée de son Village à Bar, Mademoiselle d'Aillecourt intéressa d'abord tout le monde par sa jeunesse & sa beauté ; ensuite elle se fit universellement aimer par des qualités bien supérieures à son âge

& à ſes charmes. Quoiqu'on n'ignorât pas tout-à-fait le malheur de ſa naiſſance, c'eſt-à-dire de celle que ſa mère avoit ſuppoſée, elle ne manqua ni de grandes protections, ni de bonheur, ni d'Amans.

Il y avoit alors à la Cour de Bar, un Chevalier *Barrière*, qu'on n'oſoit regarder comme un aventurier, quoiqu'il en fût un. Son mérite étoit connu dans l'Europe & l'Aſie. Sa fortune conſiſtoit en nobles acquiſitions faites ſur les Turcs, à la pointe de l'épée; ſa famille étoit ſon ſecret, & ſon âge paroiſſoit devoir l'éloigner de l'amour, ſur-tout de l'amour d'une beauté comme Mademoiſelle d'Aillecourt, aſſez tranſcendante pour l'expoſer à rencontrer mille rivaux plus aimables que lui.

Cependant le Chevalier Barrière débuta près de la jeune Beauté par des hommages ſi différens de la galanterie, ſi ſérieux & ſi tendres, qu'elle ne put lui refuſer quelques regards; & ces regards lui firent découvrir, ſur une phyſionomie guerrière & quadragenaire, d'aimables traits de ſenſibilité, de pro-

bité, des ſignes enfin du bonheur qu'une fille orpheline & malheureuſe pouvoit eſpérer d'un honnête homme.

Auſſi n'étoit-ce pas une ſurpriſe commune pour tous ſes autres Adorateurs, de ne rencontrer que des obſtacles dans la pourſuite de leurs amours, & de remarquer avec quelle aimable grace elle alloit elle-même au-devant des vœux du terrible Barrière. Il faiſoit l'amour comme la guerre, ſans myſtère; & il fut à ſon tour ſurpris d'avoir expoſé celle qu'il aimoit, par ſes aſſidues familiarités.

Ce fut la Princeſſe qui le pria de lui dire un jour quelles intentions ſembloient lui faire un devoir de ſes aſſiduités auprès de Mademoiſelle d'Aillecourt. = Celles d'un galant homme, dans tous les cas. = Suppoſez le cas où elle ne pourroit vous appartenir. = Je retournerai contre les Turcs; & dans le cas contraire, je la menerai contre les Turcs. Je me jette à vos pieds, Madame. Je ſais que vous pouvez diſpoſer de cette créature charmante : mon

nom ne peut la faire rougir ; ma fortune eſt bien établie ſur Veniſe; elle ſeroit plus conſidérable ſi je pouvois reprendre l'envie de revoir ma Patrie. = Qui vous empêche de ſervir ſans aller en Turquie? = Rien, Madame. Il ne me faut qu'un ordre de votre bouche, & un acte de votre généroſité. Ne ſemble-t-il pas que le Ciel lui-même ait établi tous les rapports, à la réſerve de celui de l'âge, entre Mademoiſelle d'Aillecourt & moi =?

La Princeſſe, très-contente de la réſolution du Chevalier Barrière, en écrivit bientôt à Madame d'Ecouy, qui s'étoit toujours fait reconnoître pour avoir donné les premiers ſoins de la généroſité à Mademoiſelle d'Aillecourt. Elle lui fit comprendre tous les avantages de ce parti, puiſque la jeune perſonne n'étoit pas abſolument dans le cas des prétentions ; & Madame d'Ecouy, auſſi inſtruite que les autres de la renommée glorieuſe de Barrière, abandonna pour lors à la Princeſſe la libre diſpoſition de ſon infortunée fille,

& demanda pour grace de la revoir avec ſon époux.

Ces noces, qui ne parurent pas auſſi extraordinaires qu'elles l'étoient réellement, ſe firent à Bar. Après les jours du plaiſir, la Princeſſe fit part à la jeune épouſe du deſir de ſa première protectrice. Le Chevalier Barrière parut interdit lorſque, le nom de cette protectrice lui fut déclaré, avec ſon invitation. Des larmes coulèrent de ſes yeux ; on en voulut apprendre la cauſe : = Vous la ſaurez, dit-il ; partons =.

Leur arrivée fut annoncée. La maiſon de Madame d'Ecouy n'avoit point changé, mais les viſages l'étoient prodigieuſement. Le Comte d'Arcey, ſon épouſe & Mademoiſelle de Champbeau, attendoient au perron l'innocente mariée, qui parut enfin la première, parce qu'elle s'élança dans un mouvement de reconnoiſſance. Elle avoit reçu les careſſes & les complimens de ſes bienfaiteurs, lorſque Barrière montra ſon viſage; il étoit baigné de larmes. Il vint tomber aux genoux de ſa mère, & lui dire avec des ſanglots : = Eſt-

il temps, enfin, de me pardonner ==? Les trois perſonnes intéreſſées ne pouſsèrent qu'un même cri : le Comte ſe jetta dans les bras de ſon ami d'Ecouy, & les deux femmes s'évanouirent; l'épouſe demeuroit interdite.

== Quoi ! s'écrioit le Comte, c'eſt mon ami qui étoit l'indomptable Chevalier Barrière? Ah ! la gloire t'a bien mieux ſervi que l'Amour ==. M. d'Ecouy n'écoutoit pas, & s'empreſſoit autour de ſa mère & de Mademoiſelle de Champbeau, qu'il reconnut enfin. Il ſe mit à la regarder avec des yeux fixes. Elle le regardoit de même, ſa mère de même, tous de même, ſans pouvoir prononcer une parole. Horreur ! horreur ! c'étoit le mot : ceux qui le ſavoient, n'osèrent le prononcer.

Ainſi ce grand Barrière, la terreur des Turcs, ſe trouva, dit-on, le père & le mari de ſa ſœur. Cette aventure inouie ne fut révélée qu'aux Chefs de l'Egliſe, à qui Madame d'Ecouy crut devoir la confier à l'article de la mort. Il fut décidé qu'on laiſſeroit les deux époux dans leur ignorance; & le Ro-

mancier prétend qu'après leur mort on inscrivit sur leur tombeau, dans l'Eglise du Bourg d'Ecouy, l'Epitaphe que nous avons rapportée.

Fin du premier Volume de Janvier.

TABLE

DU 1er VOLUME DE JANVIER.

LEONARD & Gertrude, ou les Mœurs Villageoises. *Page* 3
Le Monde ne va point de mal en pis. 61
L'Inceſte innocent. 148

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1er Volume du mois de Janvier *de La Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 20 Décembre 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER 1784, *IIe VOLUME.*

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JANVIER 1784, *IIe VOLUME.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

NAUFRAGIO e lastimoso sucesso da perdiçam de Manoel de Souza de Sépulveda, e Dona Lianor de Sà, sua molher, e filhos, &c.; e a Peregrinaçao que tiverao rodeando terras de Cafres, mais de 300 legoas, tè sua morte, &c.

LE *Naufrage & le déplorable événement de la perte de Manuel de Souza de Sepulveda, de Dona Léonore de Sà, son épouse, & de leurs enfans, &c; avec le voyage qu'ils firent au Pays des Cafres où ils errèrent l'espace de plus de* 300 *lieues, jusqu'au moment de leur mort, &c. Par Jérôme Corte-Real. Lisbonne*, 1594, *petit in-4°.*

L'AVENTURE que nous allons raconter, n'est pas un fruit de l'imagination Portugaise.

Elle eſt arrivée au commencement du ſeizième ſiècle, ſous le règne de Jean III ; elle étoit encore dans toutes les bouches, lorſqu'un Gentilhomme, peu effrayé d'avoir le Camoëns devant lui, entreprit de faire un long Poëme de ce malheureux ſujet. Il eſt vrai qu'on pouvoit être intéreſſé par l'aventure d'une jeune femme célèbre dans l'Europe & dans l'Inde pour ſon extraordinaire beauté, douée de ſenſibilité, née dans un rang ſupérieur, dans l'opulence, également faite pour les honneurs & pour les plaiſirs, & que la fatalité avoit conduite à périr de misère dans un Pays ſauvage. Mais c'étoit le fonds d'une narration touchante, & point la matière d'une Epopée. Au reſte, il n'y a guère ici que le début & la diviſion par chants qui ſoient épiques : on y voit bien intervenir des Divinités mythologiques & allégoriques ; on eſt arrêté par des Epiſodes, & néanmoins le ſujet n'eſt pas diſpoſé ſur un plan poétique. C'eſt une compoſition bizarre que nous ramenons dans la claſſe des Romans, comme toutes celles où la vérité eſt ſurchargée.

Au ſeizième ſiècle, un Poëte n'étoit de nulle conſidération s'il n'avoit pas oſé prendre le vol héroïque. L'Italie avoit donné le

goût des Poëmes. Dans aucune langue on ne versifioit à moins de douze chants, & il falloit étendre à cette mesure le sujet le plus maigre & le moins favorable : de même que dans la suite on se piqua de plier tous les sujets à la forme dramatique. Chaque temps a sa guise : les Grecs & les Romains travailloient long-temps pour réduire la somme de leur esprit dans un petit Volume ; aujourd'hui nous nous dépêchons, afin de pouvoir assez deployer le nôtre dans une quinzaine d'in-4°.

Si notre Auteur pouvoit être justifié d'avoir tant surchargé, tant enflé son sujet, ceci suffiroit. Nous allons maintenant faire écrouler toute sa charpente épique, & réduire son Ouvrage au simple narré de la touchante aventure.

Ce que nous savons de Corte-Real, c'est qu'il appartenoit aux plus nobles Maisons du Portugal, aux Mendoza d'Espagne, & qu'il célébra sa parente en célébrant Léonore. Combien d'Ecrivains, à moins juste titre, ont prétendu intéresser le Public à des choses qui ne touchoient qu'eux-mêmes, ou leur petite Société !

La Lianor est le plus grand Ouvrage de

Corte-Real ; on lui fit un beau fort dans son temps. Faria de Souza (tome 3 de son Europe) cite la *Lianor* parmi les Livres qui ont fixé les époques honorables de la langue Portugaise. Beaucoup d'autres éloges recueillis ont piqué notre curiosité, & nous avons eu le Livre. Mais il nous arrive souvent de déchoir de nos espérances, & de nous trouver dans le cas d'avoir pris pour de grands vaisseaux, des bâtons flottans au loin sur les ondes.

On a deux autres Poëmes de Corte-Real : le second Siége de Diù, imprimé à Lisbonne en 1574 ; & la Victoire de Lepante, Lisbonne, 1578 : tous deux in-4°.

GARSIAS DE SA fut un des sages Gouverneurs qui firent aimer le nom Portugais en Orient. Il habitoit l'heureuse Ville de Gate, au Royaume de Canare, circonscrit par le Gange & par l'Indus. Il fut père de Léonore, & ne mérita pas plus de gloire pour avoir montré de grandes vertus au monde, que pour y avoir fait paroître une telle fille.

La Nature avoit destiné Léonore au

bonheur; le Ciel voulut contrarier la Nature. Jamais femme n'apporta du sein de sa mère autant de beauté; & jamais femme ne fut éclairée à sa naissance par une étoile plus malheureuse. Son berceau fut en vain couvert de fleurs; en vain les aimables Graces, en la berçant, lui promirent des plaisirs; en vain fut-elle adorée de l'Univers comme de sa famille généreuse. Les serpens étoient cachés sous les fleurs; de noires Fées détruisoient l'effet de la promesse des Graces; & l'objet de l'admiration du monde devoit devenir un jour un objet de pitié.

Au temps où le plus doux âge de la vie développa ses charmes, on venoit des Nations lointaines goûter le plaisir de regarder Léonore. Les Indiens n'auroient pas voulu déplaire aux Sà, parce qu'ils étoient les parens de cette belle fille. Un roseau ne leur paroissoit pas aussi droit ni si flexible que son charmant corsage: qui auroit pu la regarder assez froidement pour la peindre? On y seroit revenu vingt fois, on auroit vingt fois retrouvé des beautés nouvelles: c'étoient des

roſes du plus pur ſang & de la modeſtie ; c'étoient les lys de la virginité ſainte, qui lui formoient, en ſe mêlant, un teint ſuave & céleſte. Hélas! l'œil des mortels eſt-il fait pour une beauté céleſte ?

Quand Léonore étoit parée de ſa ſimarre de ſoie blanche ; quand un bouquet de plumes précieuſes & flottantes couvroit & découvroit ſon beau front d'ivoire ; quand on la voyoit s'avancer avec la majeſté d'une Reine, & ſe jouer avec la légéreté d'une Nymphe : & les vieillards, à qui le Ciel n'accorde plus que de protéger la jeuneſſe par le talent du conſeil ſévère & profond ; & la jeuneſſe qui ne poſsède encore que la douce ivreſſe des ſentimens ; & les femmes de ma Patrie même, qui coupent, gênent & ridiculiſent leurs charmes, auroient adoré Léonore. Le jeune homme ſeroit devenu ſage, le vieillard fou, & les femmes auroient oublié leur jalouſie pour lui plaire.

L'enfer de ce monde n'eſt donc pas la vieilleſſe. Le vieillard aime l'image du Ciel dans une belle femme, & dé-

ſeſpère. Le jeune homme, un Portugais, entreprendroit de conquérir le firmament pour poſſéder ſa Maîtreſſe, Mille & mille Portugais témoignoient leurs deſirs par des ſoins, par des fêtes. Ce n'étoit ni par fierté ni par amour que Léonore ne récompenſoit les ſoins d'aucun : elle ignoroit encore; & que l'ignorance eſt charmante ! elle ne pouvoit concevoir comment elle cauſoit des tourmens ; & ceux qui ſe ſentoient tourmentés ne pouvoient concevoir comment elle n'y répondoit pas.

Manuel de Souza étoit, parmi tous les Amans de la Reine des Beautés, celui qui diſſimuloit avec plus d'artifice. Jamais un mot ni un regard n'avoient annoncé le feu dont il laiſſoit dévorer ſon cœur. Les jours, les nuits renouvelloient ſes peines avec ſes penſées. Non pas le viſage, ni la beauté de Léonore, mais ſa modeſtie, ſes graces, ſon ingénuité, ſa ſenſibilité, le tourmentoient ; & s'il avoit le courage d'aſpirer, il n'avoit pas la foibleſſe de ſe plaindre, ni la lâcheté de témoigner qu'il ſouffroit.

Un jour que c'étoit la fête du bon père Garſias, on la célébroit dans un boccage en famille. La fraîcheur d'une aimable ſoirée ſuccédoit délicieuſement aux ardeurs du jour. Léonore étoit au milieu de ſes parens, qui la couvroient d'autant de fleurs que de baiſers. Ni fleurs, ni baiſers, ni parens, ne plaiſoient alors à la tendre Léonore : on la faiſoit pêcher dans les eaux d'un canal ; elle rejettoit, avec une charmante pitié, les poiſſons dans les eaux, & ne ſavoit pas pourquoi elle ne s'amuſoit point du plaiſir de mal faire. Ah ! l'amour eſt humain. Malheur à qui mépriſe l'amour, & malheur de même à qui ne le connoît pas !

Léonore avoit perdu ces froids & vains ſentimens des filles qui ne veulent que charmer. Rien ne leur plaît, excepté de plaire; & lorſqu'elles plaiſent, elles ne jouiſſent encore d'aucuns plaiſirs. L'aimable fille jouiſſoit alors de tous les chers ſentimens que la tendreſſe échauffoit dans ſon cœur. Elle étoit moins heureuſe; elle étoit plus faite pour procurer le bonheur. Elle aimoit tout, & ne ſongeoit plus à elle-même.

Tout le monde ſongeoit à elle, quand elle ne ſavoit encore à qui ſonger.

Ce jour, le beau Sepulveda s'étoit caché entre des ſaules qui obſcurciſſoient le canal de leur ombrage. Il ne penſoit pas que Léonore dût s'inquiéter de ſa douleur ſecrète : il s'étoit écarté parce qu'il avoit beſoin d'être ſeul ; &, le dos appuyé contre un arbre, les yeux fixés ſur l'onde, il penſoit à mille choſes ſans ſe douter de ce qu'il penſoit.

Léonore, en approchant du canal, apperçut, dans le cryſtal naturel, l'image de celui qu'elle devoit aimer ; une image remplie de toutes les graces & d'une aimable triſteſſe. Elle regarde un moment ; & lorſqu'elle ſe ſent rougir d'avoir regardé, elle s'enfuit. Le lieu charmant demeure déſert & dépouillé de tout ſes agrémens. Sepulveda croit qu'il déplaît (un Amant le croit toujours), & il verſe des larmes ; & l'onde ſolitaire l'importune, & il s'enfuit, ſans emporter autre choſe qu'une douleur qu'il aime à nourrir.

Léonore, plus attendrie qu'une mère qui ſuit les pas de ſon fils qu'elle a

vu dans l'affliction, revient au bord de l'onde, & cherche l'image qui ne s'y peint plus. Elle la desire, & ne demande pas où elle est allée; il lui semble qu'elle est plus à son aise de l'avoir perdue. Ses beaux yeux, innocemment fixés sur l'endroit tranquille où elle paroissoit, la revoient encore & se plaisent dans un doux souvenir. Elle ne veut ni ne peut s'écarter des eaux qui lui donnent tant de plaisir: elle s'approche de l'arbre, & craint d'y trouver celui qu'il soutenoit. Elle se sent affligée de ne pas l'y revoir, & plus hardie de ne pas l'y trouver. Ce fut jusqu'à la nuit qu'elle égara ses pas, & promena ses rêveries dans le boccage, au gré du plus tendre des amours.

Un Amant encore erroit dans le boccage. Aussi tendre que Sepulveda, moins heureux, & plus désespéré, Louis Falcao voyoit fuir ce bel âge chéri des amours, & ne s'en appercevoit qu'au moment où, pour la première fois, il desiroit de l'arrêter. Il avoit été occupé toute sa vie des affaires de l'Inde; il avoit appris à manier la plume

auſſi-tôt que l'épée. Devenu cher aux Etrangers comme à ſes Compatriotes, il s'en étoit vu récompenſé par le Gouvernement de Diù. Juſqu'alors il avoit fait le bien de tous. L'amour l'avoit oublié ; l'amour ne revint ſur lui que pour le perdre, & il étoit arrêté dans les Cieux que Falcao ne connoîtroit jamais les plaiſirs.

Cependant Garſias ne voyoit à Sepulveda que ſa beauté, ſa haute naiſſance, un cœur magnanime, & déjà des lauriers qui vont ſi bien au front de la jeuneſſe. La grande conſidération qu'avoit méritée Falcao le touchoit davantage ; & ils avoient enſemble réſolu d'élever Léonore juſqu'à la fortune qui convenoit à ſa beauté. Le père avoit attendu que la raiſon de ſa fille la rendît capable de déférer à ſa volonté. Falcao avoit attendu que le cœur de Léonore eût parlé.

L'Amour eſt un enfant qui aime les jeux, & non pas les grandeurs ; il aime qu'on lui parle, & ne répond pas à des intentions cachées. C'eſt vers les enfans comme lui qu'il envoie ſa penſée. Vous le forcerez bien de demeurer

près des personnages sévères ; mais il en murmurera dans son ame, & rusera pour leur échapper.

Falcao s'attacha trop tard à cette considération. Lorsqu'il eut reconnu l'empire de la jeunesse & l'inutilité de son amour, il ne lui fut pas possible de perdre son amour ni de revenir à la jeunesse de Sepulveda. Alors Léonore se plaignoit en silence de Sepulveda. Que la réserve de l'ingrat l'affligeoit ! que sa tristesse étoit sur-tout impolie ! c'étoit sans doute le mépris qui lui tenoit ainsi les lèvres fermées. Hélas ! elle ne comprit ce qu'on pouvoit lui dire, que lorsqu'elle eut elle-même la volonté de se taire & le besoin de parler.

Quand à une nuit silencieuse, noire, lente, profonde, succède une belle aurore qui sourit au Chasseur, il est consolé ; il part, & rien ne peut alors l'arrêter. Il en arriva de même à Léonore, à Sepulveda, lorsqu'après un pénible silence ils retrouvèrent enfin la voix, & se découvrirent leur pensée. Tout s'éclaircit à leurs yeux; plus de nuages : un souffle de l'Amour les a dissipés ; une parole a versé la joie dans leurs cœurs.

C'eſt ſur ſes ennemis que l'amour chaſſe les orages. C'eſt pour Falcao que ſont les ſoucis, les chagrins, le déſeſpoir. Il eſt haï, puiſqu'il ne peut plus être aimé. Sepulveda le craint, & preſſe un père, dont il eſt aimé, de prévenir Falcao, de lui arracher un ſi beau tréſor que la fille de Garſias; de le rendre le plus heureux des hommes, ou de lui faire perdre la vie.

Garſias apprit du père de Sepulveda que ſa fille, la vertueuſe Léonore, avoit oſé promettre & donner ſa foi. Il ſuffit de reconnoître un penchant à la déſobéiſſance, pour vouloir commander plus impérieuſement. Il fit venir ſa fille. = Eſt il vrai, lui dit-il?.... Et penſez à la réponſe qui va ſortir de vos lèvres =.

Le céleſte viſage de Léonore ſe couvrit de rougeur, en entendant cette parole d'un père. Elle n'oſa lever les yeux en ſa préſence, & les tint fixés ſur la terre avec humilité, fixés ſur la terre où elle regardoit tomber ſes larmes. O Garſias! vous faut-il une réponſe plus expreſſive?

Garſias alla trouver Falcao. Les deux

nobles mortels, pêtris d'honneur, se regardèrent; & unissant leurs mains: = Non, dit Falcao; puisqu'il faut que j'en meure, que ma mort serve du moins à la rendre heureuse! = Non, dit à son tour Garsias; cette générosité ne me paroît que ce qu'elle est, un encouragement pour le vice.... Qui l'auroit dit, que j'aurois une fille vicieuse? J'appelle vice, la foiblesse qui soumet une ame à l'empire des sentimens vains. Votre générosité vous trompe, Falcao. Ils seroient trop punis & malheureux, si je permettois qu'ils en jouissent. Deux enfans unis ensemble ne peuvent que s'égarer de dangers en dangers, & n'ont pas la force de se tirer des précipices: si l'un tombe, l'autre pleure & perd ses larmes. D'ailleurs, c'est moi qui te conjure, Falcao. Reprends avec ma parole une espérance qui te ramène à la vie. Tes jours s'écoulent en effet. . . . = Je les ai comptés, interrompit Falcao. Il ne me reste que ceux dont j'ai besoin pour accomplir mon idée de les unir, de les voir se sourire en descendant de l'autel, & de descendre dans mon tom-

beau avec la consolation de les avoir consolés. Me crois-tu, Garsias, un cœur fait pour jouir à la vue des larmes? = Qu'importent à des hommes, à des pères, les larmes des enfans obstinés? Sommes-nous faits pour être comme la cire molle que peut pêtrir la créature la plus foible? Qui marche droit, ne pleure jamais. Aussi ne voit-on pleurer que les enfans & les femmes, toujours contrariés parce qu'ils veulent toujours contrarier & décliner de l'ordre.

= Je le sens aussi bien que vous, Garsias. Mais j'ai fait l'aveu de ma foiblesse; elle va jusqu'à craindre les vains discours de la multitude. Ta fille, trop célèbre, donneroit de la célébrité à son malheur, à notre injustice: on diroit que tu as voulu sacrifier à la vile fortune; on diroit que j'ai profané tyranniquement l'Amour & la Beauté. En un mot, j'aime, & dès-lors je ne puis plus aspirer à la possession de ta fille. Un Amant peut-il aspirer à autre chose qu'à être aimé? Je ne me croyois pas né pour mourir de cette honteuse foiblesse

d'amour. Que je reprenne du moins mon courage en ceſſant de vivre. . . .

J'ai aſſez vu le monde, ſon vil commerce, ſes ſecrets périls, ſes révolutions, tant de beaux noms outragés, & tant d'autres relevés de la boue. J'ai vu la fortune trop conſidérée, les beaux talens trop circonſcrits, trop de faveur pour encourager ſeulement l'eſprit de ſervitude & de dégénération. Enflûre ambitieuſe, rampante obéiſſance, ſtérile tranquillité qu'on nomme philoſophie, inclinations perverſes maſquées de politeſſe, haines, cupidité, jalouſies, tyrannies, & les amours, & tous les vices au-dedans, comme toutes les vertus au-dehors; j'ai tout vu, & je retire mes regards ſans peines ni plaiſirs ==.

Vaincu par Falcao, le Gouverneur Garſias ouvrit ſon ame à la réſolution de couronner les vœux de Sepulveda. L'heureux Amant reçut bientôt la plus belle des femmes des mains de ſon père affligé. Les Nations voiſines s'étoient raſſemblées à Gate pour jouir des fêtes occaſionnées par cet hymen. Tous les cœurs étoient joyeux dans le Royaume

de Canare & le Malabar ; & ceux qui répandoient la joie ne pouvoient la goûter auſſi pure. Un ſentiment de triſteſſe balança le plaiſir dans le cœur même des Amans, en préſence de l'autel. On leur crioit : = Puiſſe le Ciel bénir votre hymen ! Puiſſiez-vous, Léonore, ſurpaſſer toutes les femmes en bonheur, comme vous les ſurpaſſez en aimables graces décentes ! Puiſſes-tu, Sepulveda, mériter à jamais l'amour de ton épouſe, & tu ſeras le plus heureux des mortels = !

Ces acclamations ſe perdirent dans les airs ; & l'hymen s'accomplit ſous un auſpice funeſte.

Au retour de la cérémonie ſainte, Garſias alla rejoindre Falcao. Le malheureux Amant eut la force de ſourire à l'air affligé dont Garſias l'abordoit. Les derniers ſentimens de ſon cœur furent la récompenſe de ſes vertus. Garſias, qui crut lire ſur le front de ſon ami la volonté céleſte, & qui vit ſes jours s'écouler comme le ſable lorſqu'il tire à ſa fin dans l'horloge, Garſias parut conſterné de douleur parmi les fêtes du mariage.

A ces momens tumultueux de fêtes, succédèrent ceux que desiroit Sepulveda. Léonore ne put retenir des larmes, en serrant son époux contre son sein. = Entendez-vous, lui dit-elle, l'oiseau de la nuit prolonger ses sons, gémir, pleurer sous les étoiles paisibles = ? Il étoit vrai que l'oiseau avoit battu des aîles, & qu'il chantoit son triste chant d'adieu à l'ame de Falcao qui s'envoloit de la terre.

Infortunés époux ! dérobez à votre destinée ces instans que vous employez à prévoir vos malheurs. Cessez de déplorer le sort de Falcao ; il est maintenant dans le sein de la félicité que vous lui avez procurée. Mais Léonore s'obstinoit à se reprocher de lui avoir donné la mort.

Garsias n'eut à exécuter qu'une volonté de l'ami qu'il avoit perdu. Sa volonté fut de substituer toute sa fortune d'Europe & d'Asie, aux enfans qui naîtroient de Léonore & de Sepulveda.

Quelle tristesse faudroit-il avoir, pour y penser sans cesse dans les bras de l'Amour ! Léonore & Sepulveda com-

mencèrent à goûter la paix du cœur & ſes plaiſirs. Bientôt Sepulveda regarde ſon épouſe, comme on regarde un bel arbre couvert de fleurs, & dont on attend le fruit au terme limité.

Léonore preſſoit par ſes vœux & craignoit la courſe des mois. Elle s'attriſta ſur la fin, & ſe courrouça au moment pénible, contre un affront dont l'aimable beauté n'avoit pas connoiſſance. Bientôt on entendit, par toute la maiſon, implorer du Ciel une heure favorable ; bientôt on entendit les cris de la tendre créature qui paſſoit en ce bas monde. La mère eſt conſolée, & le père s'enivre de plaiſir. L'amour s'accroît entre les deux époux : les années ſe ſuccèdent, & auſſi les fruits de leur amour. Enfin, arriva le temps de repaſſer en Europe.

La deſtinée n'a pas ordonné les choſes comme il conviendroit à nos deſirs, mais comme il convenoit à ſes vues. La fortune qui brille davantage, eſt alors comme le verre, & doit faire craindre ſa fragilité. Le bien & le mal ſe pourſuivent & ſe dépaſſent tour-à-

tour ; le plaisir essuie nos larmes, qui renaissent au sein même du plaisir.

Adieu, beau Pays de Canare : lieux chéris, berceau de Léonore, adieu. Elle ne reverra jamais ces murs, ces jardins où elle se vit croître comme un beau lis. Elle revoit, pour la dernière fois, le tombeau qui renferme les cendres de Falcao : cendres déplorables, adieu.

Souza & Léonore s'avancèrent vers le port de Cochim : les Nobles, leurs parens, tous leurs amis les accompagnent ; la foule arrondie autour de Léonore, & des deux enfans qui se pendent à ses mains, les conduit au vaisseau qui s'agite sur l'onde. Il semble que le vaisseau soit comme une bête cruelle qui s'impatiente d'attendre sa proie.

Tous les yeux étoient baignés de larmes ; l'insensible Peuple ne pouvoit regarder ce départ sans attendrissement, sans souhaiter, au fond de son ame, à Léonore, à ses enfans, à Sepulveda, le bonheur qui ne leur étoit plus permis. De tous ceux qui bordent le rivage, les uns se fondent en larmes,

les autres béniſſent les époux, & leur crient leur adieu. Le vaiſſeau fuit, & les époux ſont ſuivis en mer par les yeux de ceux qui les ont aimés, & qui maintenant les regrettent.

Léonore commença à répandre des larmes lorſqu'elle perdit de vue le rivage, les vertes forêts, les pointes des montagnes: elle ſe ſentit liée à ſa Patrie comme un enfant l'eſt à ſa mère, & par un lien qui ne ſe déchire pas ſans douleur.

On avoit paſſé les terres du ſuperbe Idalcan, Roi de Baçaim, Cambaye, le Mogol & la ſtérile Ormus, riche du concours des Nations: on avoit laiſſé à gauche l'Arabie; à droite Baſſora, & les fleuves célèbres dont la ſource eſt inconnue, lorſqu'on vit du fond de l'horizon des nuages venir, en raſſembler d'autres dans leur marche ſombre & menaçante, & former bientôt au-deſſus du vaiſſeau une maſſe énorme, noire, lourde, & que des flammes fendirent avec un bruit épouvantable. Les vents ſe joignirent aux flammes, & perſécutèrent également l'orage & le vaiſſeau.

Ce fut en vain qu'on s'empreſſa, qu'on eſpéra, qu'on ſe mit en prières. O Dieu puiſſant! ſecourez la beauté du monde; voyez ſes larmes, prenez au moins pitié de ſes enfans. O terre aimable de Canare! ſépulcre de Falcao, où êtes-vous? On ne ſait plus où l'on eſt ici. On ignore ſur quels rochers, ou vers quels déſerts ſauvages on ſera pouſſé; on s'embarraſſe, on ſe crie & l'on ne s'entend point: le tonnerre ſaute de nuage en nuage avec un bruit & des éclats qui font que chacun porte les mains pour ſe boucher les oreilles. Le vaiſſeau s'eſt fendu en gliſſant ſur une roche cachée; & ſi l'on eſpère la fin de la tempête, on n'eſpère pas d'échapper à l'eau dont le vaiſſeau s'eſt rempli. Au moment où l'on pompe, au moment où l'on avoit raccommodé quelques voiles, redreſſé un mât, on entendit de tous les coins du vaiſſeau: « Nous enfonçons, ô Dieu! miſéri» corde »!

Sepulveda courut vers ſa femme; il la vit, comme une tendre fleur que le pied d'un brut animal a foulée & ternie. Léonore étoit étendue ſans mouvement,

ment, sans couleur, & tenoient, sans les sentir, ses deux enfans collés sur son sein. Il restoit une foible barque, où il transporta ce cher trésor, en abandonnant tous les autres à la voracité des flots. On se trouva près de la terre sans s'en être apperçu. De tout l'équipage, cinquante hommes se sauvèrent, les uns à la nage, les autres sur quelques meubles : on en vit retourner à la mer pour en ramener leurs amis. Mais ils ne trouvèrent que des cadavres flottans, & ne revirent plus le vaisseau.

Ce fut vers la terre de Natal que Sepulveda fit revivre sa belle épouse en la réchauffant sur le sable. Il attendit que tout son monde eût repris la chaleur qu'on avoit perdue : il prit avec lui deux hommes, & laissa les autres à la garde de Léonore, & de trois femmes heureusement échappées à la tempête. Ils découvrirent que le Pays ne produisoit rien, & qu'ils n'étoient pas éloignés des Cafres; ils revinrent tristement. On n'avoit rien sauvé de l'eau, rien pour manger, rien pour se garantir des injures de la nuit.

Sepulveda dit à ſes hommes : = Aux courages les plus communs, la néceſſité redonne des eſprits ; employons cette nuit à nous faire des armes ; & demain, cette mer qui nous a tout pris nous rendra bien par pitié des coquillages pour notre nourriture =. Il ſe dépouilla de ſon vêtement pour envelopper ſes deux fils ; & avec une partie de ſon monde, il alla dérober des armes aux arbres de la contrée, tandis que l'autre allumoit du feu pour les durcir.

Le lendemain, l'avare mer refuſa tout aux malheureux naufragés. Ils réſolurent de tenter le haſard dangereux d'aborder chez les Cafres, & ſe mirent en marche pour commencer une journée bien incertaine & périlleuſe. La Reine de toutes les Beautés, la femme la plus favoriſée de la fortune & de la Nature marchoit alors, bien loin de ſes richeſſes : & de quoi lui ſervoit ſa beauté ! La faim, la douleur, ſa foibleſſe ralentiſſoient ſes pas : ſouvent ſon époux la portoit ; &, craignant de fatiguer ce bien-aimé de ſon cœur, elle reprenoit du cou-

rage, vouloit marcher, & retardoit encore la marche des autres.

Au troisième jour elle pleura sur le sort de ses enfans, & leur dit adieu; elle supplia son époux de l'abandonner, de ne pas se nuire à lui-même, ni aux compagnons de son infortune: = Qu'importe qu'une foible créature périsse! Vous qui avez le pouvoir de conserver vos vies, ne protégez pas une vie inutile. Abandonnez au sort la créature que le sort a condamnée =.

Sepulveda, le visage gonflé de douleur, & retenant à peine ses larmes, dit à ses Compagnons: = Mes amis, j'avois résolu de vous parler, de vous intéresser pour elle; vous l'avez entendue: ou vous êtes des rochers qu'il faut frapper violemment pour en tirer une étincelle, ou je n'ai plus besoin de vous parler =. En achevant ces mots, il reprit sa femme dans ses bras. Ses Compagnons se disputèrent à qui porteroit les enfans, & ceci se passoit au pied d'une haute montagne, où tout le monde gravit, depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit.

Le lendemain, c'étoit le quatrième jour qu'on n'avoit pas mangé. On n'avoit plus de faim, on n'avoit que le desir de la vie. Les tendres enfans avoient cessé d'implorer leur nourriture. Leur palais étoit desséché, les vives roses de leurs joues, ternies, leur voix & leurs yeux éteints.

Au point du jour, on découvrit dans la plaine plusieurs Cafres qui conduisoient une vache attachée. Douce espérance, c'est vous qui nourrissez les malheureux mortels ; c'est vous qui renouvellez la vie dans nos veines : un souffle d'espérance ramena la gaieté, & la gaieté donna de nouvelles forces. Sepulveda, comme un chamois léger, descendit la montagne en agitant de la main son bâton, auquel il avoit attaché le voile d'une des femmes. D'autres le suivirent ; & ils se trouvèrent bientôt au lieu où ils avoient apperçu les Cafres. Ils suivirent leurs traces, & ne les rencontrèrent que long-temps après dans une vallée où il n'y avoit rien que de la verdure.

Par des signes, & par des prières, on parvint à s'approcher des Sauvages,

Sepulveda leur disoit avec douceur, avec franchise : = Voilà de l'or : nous ne voulons point abuser de nos armes ni de notre nombre. Nous ne voulons que paix, fraternité & charité. Nous avons des femmes, des enfans. Regardez-nous, vous voyez que la faim nous mine : & que ne doivent pas souffrir des femmes & des enfans ! Avez-vous une guerre avec vos voisins ? nous pouvons vous rendre au centuple votre bienfait =.

Les Cafres méprisèrent l'or, & demandèrent du fer en examinant les armes : ils témoignèrent qu'ils avoient aussi des femmes & des enfans, qu'ils étoient égarés du Pays qui les nourrissoit, & qu'au bout de deux jours seulement ils y seroient arrivés.

Sepulveda ne songea plus alors qu'à les accompagner & à partager la vache avec eux. Il ne leur parla que du desir qu'il avoit de pénétrer dans leur Pays, & de leur être utile. En ce moment toute la troupe, qui avoit quitté la montagne, parut à quelque distance. Les Cafres épouvantés prirent la fuite ; ceux qui voulurent les poursuivre

contre le gré du Capitaine, tombèrent bientôt épuisés : & de cette espérance évanouie, il ne resta que le desir d'arriver jusqu'au Pays des Cafres.

Plusieurs de la troupe étoient blessés, plusieurs malades, tous exténués, tous affamés, le Pays désert, la mort tout autour d'eux. = Rien ne se fait, leur dit Sepulveda, sans une volonté puissante. C'est pour un péché que j'ai commis, en troublant la félicité d'un homme généreux, que le Ciel m'expose à la douleur de vous voir tous souffrir =. Il prit un de ses enfans, & l'éleva vers le Ciel. = Grand Dieu, qu'une telle innocence te désarme = ! Et il pleura sans pouvoir poursuivre sa prière ; il remit l'enfant sur le sein de sa mère, il y reposa sa tête ; & Léonore voulut le consoler en arrosant son visage de ses larmes.

On ne trouva dans cette vallée qu'un ruisseau d'eau pure qui servit à rafraîchir les entrailles ; hélas ! il ne rafraîchit point les ames : elles étoient dans un état de consternation qui n'avoit d'autre remède qu'une religion sainte.

On traça sur un voile, avec du charbon, la vivifiante image du Rédempteur, qui fut élevée au bout d'un bâton. Lorsqu'on le vit, les bras étendus, comme pour appeller à soi tous les malheureux, les larmes coulèrent. On se mit à deux genoux, & l'on s'écria : « O Seigneur ! Seigneur, miséricorde ». On se remit en marche, sous l'enseigne sacrée, dans un Pays inconnu, & avec la crainte mortelle ou de faire trop de chemin, ou de ne pas rencontrer une cabane de Cafre : beau palais de Léonore, sépulcre de Falcao, où êtes-vous ?

O Léonore ! vous êtes toujours un modèle de beauté. Mais ce visage, dont l'éclat étoit si vif, n'est plus qu'un beau lis mourant sur sa tige ; vos yeux, qui s'ouvroient comme de claires étoiles dans la nuit, ne lancent plus ces étincelles gracieuses, paroissent maintenant rongés par le besoin & éteints par la tristesse. Ils contraignoient avec empire ; ils demandent grâce avec douceur, avec l'humilité de l'infortune.

On cherchoit toujours une cabane

de Cafre ; & les ruiſſeaux, les rivières qu'on commençoit à rencontrer annonçoient une terre plus fertile. On paſſa bien des montagnes & des vallées. On avoit fait bien des pas inutiles, & par ignorance, & pour ſe prêter au cours tortueux des eaux, lorſque de nouveaux malheurs augmentèrent la douleur générale. Pluſieurs de la troupe ſe rendirent à la mort qui les pourſuivoit. Il fallut en abandonner trois, dont on ne ſe ſépara qu'avec des gémiſſemens. = Allez, amis, diſoient les infortunés, & que le Ciel vous aide à en ſortir =. Après ces paroles, ils laiſſoient tomber ſur la terre leurs membres miſérables, & donnoient une larme à leur fin.

Le quatrième fut le plus jeune fils de Sepulveda. C'étoit le ſixième été qu'il voyoit, lorſque ſes yeux ſe fermèrent ſur le monde. Il mourut au giron de Léonore, qui depuis la veille avoit voulu le porter. Cette force d'humanité qu'elle n'avoit pas pour elle-même, elle l'avoit acquiſe avec le ſentiment de mère, dans le danger de ſon enfant. Elle eut la douleur amère de

voir ſes yeux nager dans la mort, & lui demander du ſecours ; elle le vit chercher avec effort ſa voix ſans la trouver ; elle le vit qui lui tendoit les bras dans ſa dernière agonie, comme la lampe qui hauſſe davantage ſa lumière, au moment qui annonce ſa deſtruction. Ah ! que du moins l'eſtomac d'un tigre ne ſoit pas la ſépulture de ſon fils !

Rien ne pouvoit la conſoler que l'aventure du jour ſuivant, où l'on apperçut des cabanes. Le nombre des Portugais étoient de quarante-ſept, un enfant & trois femmes. Lorſque les Cafres les apperçurent, ils abandonnèrent leurs cabanes, & portèrent l'alarme dans les habitations voiſines. Sepulveda prévit le danger, & ne permit pas qu'on leur dérobât la moindre choſe de leurs proviſions. Avant que d'avoir traité avec eux, il recommanda de fouiller la terre, de dépouiller les arbres ſauvages, & d'employer ſeulement leurs filets à pêcher dans leurs rivières. Mais lorſque le Ciel paroiſſoit vouloir ſourire à ces infortunés, il les abuſoit. Une armée de Cafres s'avança

pour troubler leur frugal repas. Ils étoient armés d'arcs & de flèches dont ils envoyèrent un nuage. L'escadron Portugais, qui n'avoit point de boucliers pour se couvrir, prit le parti nécessaire de fondre au milieu des ennemis, & de les combattre corps à corps. Tous sont intrépides en combattant pour leur nourriture ; & Sepulveda, qui combat pour sa femme & son fils, est le plus terrible de tous. S'il meurt un Portugais, vingt Cafres vont payer sa vie.

Sept hommes de la troupe périrent dans cette occasion. Les Cafres reculèrent : on gagna sur eux des arcs, des flèches, des piques & des haches ; après quoi le Général chercha les moyens d'échapper à l'ennemi qui reviendroit. Avant la nuit, on déploya l'enseigne, & l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours les Portugais entrèrent dans une belle campagne, coupée par des ruisseaux, & chargée de palmiers. Ils crurent aborder dans leur Patrie : c'étoit un lieu frais, où la Nature prenoit plaisir à étaler ses beautés. On ne la quitta qu'avec

regret, après la résolution qui fut prise de chercher une grande rivière appellée Laurent-Marquez, sur les bords de laquelle on croyoit trouver des Portugais.

En marchant au hasard, on se retrouva bientôt dans les déserts, forcé de se nourrir de fruits amers & des os broyés des animaux morts sous le firmament; réduit à craindre la rencontre des tigres & celle des Sauvages. On arriva le quinzième jour depuis la bataille sur les bords du fleuve désiré; on ne le reconnut pas, & au lieu de le descendre, on résolut de le passer. On eut bientôt assez de bois pour composer un radeau, sur lequel Souza se mit avec Léonore, son fils & sa troupe. Le fleuve les porta paisiblement jusqu'au milieu de sa largeur, qui étoit de cinq cents pas. Alors le courant les emporte avec une rapidité qu'il est impossible de dompter. Plus loin, les eaux se troublent & se bouleversent; plus loin, il est embarrassé par de hautes jonchées & par des arbres déracinés qu'elles avoient emmenés dans les crues; & plus loin,

on vit que le fleuve fatal tournoyoit en gouffre d'une incommenſurable profondeur. Ici Sepulveda perdit encore trois hommes, qui osèrent ſe jetter dans le fleuve pour attacher le radeau à des ſouches qui s'amonceloient en cet endroit. A peine avoient-ils achevé leur glorieux travail, & évité d'aborder le gouffre, qu'eux-mêmes y furent entraînés & qu'ils diſparurent.

Il fallut demeurer deux jours & deux nuits dans cette ſituation cruelle, en travaillant ſans relâche à maintenir le radeau vis-à-vis des troncs d'arbres qui le ſéparoient du gouffre en lui formant une digue, & en rêvant aux moyens de regagner le rivage, ce que le courant ne permettoit pas. Quoique le Capitaine eût beſoin de bras pour un travail ſi néceſſaire, il permit qu'un homme, qui vouloit encore expoſer ſa vie (celui-ci ſe nommoit Pantaleon), riſquât de paſſer à la nage au-travers des roſeaux, & d'aller chercher quelque remède au rivage oppoſé à celui d'où l'on étoit parti. Pantaleon fut perdu de vue dans les roſeaux, & il reparut bientôt ſur la rive, qu'il parcourut,

Son deſſein étoit d'avoir de longues tiges d'arbres qu'il auroit fait parvenir au radeau; & là, chacun en déchirant ſes habits, auroit fourni des liens pour attacher ces tiges l'une au bout d'une autre, de manière à ſuppléer aux cordes qu'on n'avoit point, par une longue perche dont un bout ſeroit renvoyé ſur la rive, & que deux hommes ſeulement auroient tiré avec aſſez de force, pour attirer le radeau hors du courant.

Pantaleon s'écarta dans la campagne; & au moment où on l'attendoit avec autant de crainte que d'impatience, on vit paroître une douzaine de Cafres, avec autant d'eſpérance que d'effroi: & l'un & l'autre étoient fondés.

Les Cafres, avec des liens formés d'écorce, attirèrent le radeau vers leur rive, & accueillirent les malheureux Portugais avec tous les ſignes de l'humanité: ils les invitèrent à marcher du côté de leurs cabanes. Sepulveda leur témoignoit ſa reconnoiſſance, & il demanda des nouvelles de Panta-

leon. Les Cafres tournèrent la tête pour exprimer qu'ils ne l'avoient pas vu.

Où vas-tu, Capitaine, avec ta déplorable troupe ? O Léonore ! ô bel enfant de la plus belle des femmes ! Malheureux naufragés, n'avez-vous pas essuyé assez de malheurs ? Fuyez de la terre de perfidie. Ne voyez pas ce Chef sauvage, qui n'ose regarder ni soutenir le regard de personne. Un barbare féroce est moins à craindre qu'un barbare poli. Si tu n'es pas attendri par ton amour pour Léonore, fois-le par celui qu'elle a pour toi. Elle est morte, morte, si tu mets le pied dans un Pays où l'or est connu.

Le Cafre étoit Chef de plusieurs Villages : il occupoit trois cabanes lui seul ; il amena ses hôtes dans celle qu'il lui plut de choisir, & qui étoit pleine des richesses de son Pays. Il leur servit des viandes sauvages, & il leur apprit qu'il n'étoit pas ignorant des mœurs des Européens ; qu'ils étoient très-humbles dans l'infortune, mais superbes, mais cruels, mais ingrats & usurpateurs dans la prospérité ; que par-tout

où on les établissoit, ils y devenoient comme des vers rongeurs ; & que si toutes les Nations sauvages avoient suivi sa coutume, l'Afrique n'auroit pas porté d'Européens long-temps.

A ces mots, Sepulveda se lève & tient son arme prête. Il répond par des signes, qu'il a compris ceux du Sauvage, mais qu'il est déterminé à faire bien payer sa vie. L'autre lui fait entendre que sa vie est en sûreté, & qu'il a voulu faire seulement entendre qu'il n'accorderoit pas une longue hospitalité.

A l'heure qu'il avoit désignée pour l'exécution de ses ordres, il entra dans la cabane une troupe de Sauvages qui, deux à deux, se saisirent d'un Portugais ; & tandis que l'un tenoit le malheureux fortement attaché, l'autre le dépouilloit : on les vit sourire à la vue de l'or & de quelques effets que les Portugais avoient sur eux. Ils ne raviſſoient que des trésors bien inutiles : mais qu'on juge de la consternation des hommes & des femmes, quand ils se virent sans armes, déliés, & chassés nuds absolument. Les barbares les con-

duisirent loin de leurs habitations, & goûtoient sans doute la joie qu'on peut goûter dans les enfers, en faisant marcher devant eux l'infortuné troupeau. Ils les abandonnèrent sur les bords d'un autre Pays où le sable seulement pouvoit frapper les yeux. = Allez, leur dit le Sauvage; vous êtes forts quand vous avez des machines meurtrières: voyez ce que vous pourrez faire de vous-mêmes =.

J'oublie Léonore: je n'ose appeller les yeux sur sa douleur, sur sa honte; elle n'a plus que ses larmes pour en couvrir sa beauté. Elle ne résistera pas à ce dernier outrage de la fortune. Ce fut en vain qu'on tâcha de rentrer dans un Pays de verdure. Il fallut marcher sur les sables sous un Soleil ardent, éprouver de nouveau le tourment de la faim, & de plus, celui de la soif. Léonore ne veut plus qu'on lui ôte son fils de ses bras: il lui semble que son fils est un chaste vêtement pour elle. Les hommes marchent en avant: les deux compagnes d'un si triste sort se placent de manière à n'exposer qu'elles-mêmes, & à diminuer à Léonore l'in-

ſupportable honte d'être apperçue; & Sepulveda lui-même a perdu le plaiſir qui lui étoit permis, lorſque Léonore ſe laiſſoit porter dans ſes bras.

La troupe ne tarda pas néanmoins à rencontrer des ſources d'eau qui ſortoient du ſable. Mais quelle fut leur épouvante & leur ſurpriſe, lorſqu'ils éprouvèrent que ces eaux étoient ſalées & amères. Ils ne ſe croyoient pas ſi près de l'élément perfide; & que devenir enfin? la ſoif redoubla dès qu'on perdit l'eſpérance de l'appaiſer, & redonna pourtant de la force pour aller chercher des eaux pures & bienfaiſantes.

On commençoit à entendre des rugiſſemens, on craignit les tigres & les lions: ce qui promettoit un Pays de verdure & des eaux, le faiſoit auſſi redouter. Alors les hommes s'abandonnoient à leur foibleſſe, à leurs pleurs, comme des femmes. Sepulveda, qui n'oſoit tourner ſes regards ſur ſa femme, tomba ſur ſes genoux; & les porta vers le Ciel: = Charitable père de toutes les créatures, traitez-nous ſeulement comme les tigres, qui boivent & qui mangent =.

Léonore, qui regardoit de loin l'action de son ami, se sentit pénétrée de douleur & d'une foiblesse qu'elle n'avoit pas encore eue; elle se laissa tomber le visage contre la terre, & ses compagnes voulurent inutilement la relever : il parut que ses jambes ne soutiendroient jamais plus ce corps si parfait & si misérable. Son époux accourut, & rien ne put l'empêcher de la reprendre encore, & d'emporter ce fardeau avec la force d'un désespéré. = Je donnerai, dit-il, la moitié de mon bien à celui qui découvrira de l'eau, & qui tentera de s'écarter =. Deux hommes s'écartèrent : les malheureux! ils mouroient de soif eux-mêmes, & il leur faut un vil intérêt pour les faire courir. O hommes!

Cependant Sepulveda continue de marcher. Tantôt il marche & pleure; tantôt il s'arrête pour pleurer. Il s'assied sur le sable, & se repose en tenant son précieux fardeau sur ses genoux: Léonore ne lui rend plus que de foibles gémissemens, avec des regards qui le remercient.

La nuit avoit recommencé, & n'a-

voit pas ramené les deux hommes. Les autres se rassemblèrent autour de Sepulveda, & ne pouvoient s'empêcher de le plaindre. La fraîcheur de la nuit peut-être calma les ardeurs qui minoient Léonore. Elle s'endormit d'un doux sommeil, tandis que Sepulveda, regardant les étoiles, y crut voir le fantôme de Falcao qui lui disoit: = N'espère plus. Tu touches à la fin de tes amours; tu vas voir cette tendre fleur qui t'a charmé, se flétrir sur la terre. Viens avec moi. Je suis heureux ici: la vie vaut-elle ce qu'elle te coûte pour la prolonger? viens, & amène avec toi cette chère créature; elle est faite pour les Cieux =.

Oui, la mort est douce: mais cet enfant qui dort à ses pieds, qui vit encore après des tourmens insoutenables pour les hommes, n'indiqueroit-il pas que le Ciel le destine à connoître quelques douceurs dans la vie? N'impose-t-il pas le devoir de se conserver pour lui?.... En s'occupant de ces idées, Sepulveda reprit sa marche jusqu'au moment de l'aurore, où il découvrit la mer avec frémissement;

& sur sa gauche il vit la terre qui s'avançoit pour aller former au loin un promontoire chargé de bois. Il espéra que les deux hommes s'y seroient avancés & reviendroient le joindre. Il voulut aller au-devant d'eux, ou ne devoir qu'à lui-même son succès. Il déposa Léonore & son fils au pied du rocher : il ne jette pas un dernier regard sur elle, & cependant il ne la reverra jamais vivante.

Léonore, l'aimable mère voulut attirer son fils vers son cœur. Son bras s'y refusa, & sa voix ne put la servir. Ses yeux cherchoient à peine l'image qu'elle avoit chérie, & qui ne reparoissoit point. Jusqu'au milieu du jour on attendit avec patience Sepulveda : au déclin du soleil, on craignit son retour. Léonore disparut du monde en même temps que l'astre qui l'embellit.

Sepulveda n'avoit point rencontré de fontaine qu'après avoir marché longtemps & avec foiblesse ; & lorsqu'il revenoit annoncer cette heureuse nouvelle, il avoit été arrêté par la vue de plusieurs tigres, s'étoit tenu caché &

n'avoit abandonné son asyle qu'à la nuit. Il craignoit alors, & ne craignit plus ni les dangers de la terre ni le courroux des Cieux, lorsqu'il eut retrouvé sa Léonore inanimée ; pour jamais inanimée. Une femme que le Créateur avoit formée si belle avoit des droits à sa protection.

Ici finit le Poëme ; & l'Auteur nous dit, en quatre vers, que Souza se rejetta par désespoir dans les lieux habités par les tigres, qui enfin le dévorèrent avec son fils.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ACADÉMIE-FRANÇOISE vient de perdre, le premier Novembre de l'année dernière, un de ses Membres qui dut nous être cher à bien des titres : c'eſt M. le Comte de Treſſan, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandant la Lorraine Allemande & Comté de Bitch ; Commandeur de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel & de Saint-Lazare ; Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis.

C'eſt la première fois que nous nous permettons de donner un Nécrologe ; cette innovation nous coûte beaucoup plus qu'on ne penſe. Nous avons vécu avec M. le Comte de Treſſan, & particulièrement M. de Mayer, qui tient dans ce moment la plume. J'ai vécu avec lui ; je puis dire que je l'ai aimé,

car il étoit aimable. Quelques rapports nous avoient unis. Le même genre de travaux nous rapprochoit. Nous peignions l'un & l'autre, dans les Extraits de la Bibliothèque des Romans, les mœurs, le ton, l'exaltation de la Chevalerie. Il la rendoit aimable ; & ce Recueil doit beaucoup aux Extraits de Chevalerie de M. le Comte de Treſſan. Qui ne ſe ſouviendra de Huon de Bordeaux, d'Urſino, du petit Jehan de Saintré, de Gerard de Nevers, & de la belle Maguelonne ? Il fut un des premiers coopérateurs de la Bibliothèque des Romans ; il répandit, ſur tous les morceaux ſortis de ſa plume, l'aménité de ſon caractère, les graces de ſon eſprit, & l'atticiſme françois. Il diſoit tout, on liſoit tout. Dans ſes mains les nudités ne conſervoient que leurs charmes ; le reſte diſparoiſſoit ſous les plis ingénieux des gazes qu'il diſtribuoit avec tant d'agrément. Qu'on me pardonne de me citer moi-même. Voici de quelle manière je parlois de cet aimable Vieillard dans mon Roman du Damoiſel ſans nom, publié le 2 Janvier 1783. . . . Dans cette même val-

lée (de Montmorency), mais plus près du côteau sur lequel César avoit placé les tavernes de son armée, étoit un logis modeste, mais entouré des plus belles fleurs & des plus rares. Elizène montra ce domicile au Damoisel. = Là, lui dit il, vit & passe ses dernières années parmi les fleurs, auprès des graces, & suivant de l'œil encore les pastourelles, un vieux Chevalier aimable, vif, gai, & qui consacre ses loisirs aux fastes des Amadis, dont il eût été le compagnon & l'ami. Nos arrière-neveux reliront ces archives galantes qu'une main délicate & fleurie a ornées de portraits charmans, d'allusions fines & senties, & qui apprendront aux Romanciers à emprunter des Courtisans ces gazes légères dont ils se servent pour tout dire avec agrément & sans jamais faire rougir. = Pas bien n'est étonnant qu'un Chevalier sache célébrer les tant glorieuses prouesses des Chevaliers, & sache écrire comme on parle à la Cour: la Cour est son Pays naturel. = Remarquez, dit la Fée Urgande qui sortoit dans ce moment du logis du Chevalier Historien, où elle

avoit

avoit dépoſé ſa baguette enchantée, dont il ſe ſervoit ſouvent au lieu de plume, &c. &c. &c. La Fée conduiſit le Damoiſel au logis du Chevalier; il retrouva dans ſes yeux tout le feu de la jeuneſſe. Peut-être, s'il eût mis la main ſur ſon cœur, y eût-il retrouvé encore le feu du plus bel âge. Le Vieillard traduiſoit les brillantes rêveries de l'Arioſte, entouré de vaſes garnis d'héliotropes, ayant devant lui ſa charmante fille, dont le portrait ſe retrouve dans les Amadis, & ſes chiens fidèles; ſon armure étoit appendue non loin de là, & ſon épée étoit couverte des fleurs cueillies dans ſon parterre =. Voilà ce que je diſois de M. le Comte de Treſſan, il y a un an. Je ne flattois pas. J'en atteſte tous ceux qui ont vécu comme moi dans ſon intimité. Il étoit, je le répète, très-aimable, & il ſavoit embellir ſa retraite & enchanter ſes loiſirs. Ces fleurs qu'il aima toujours, qui parfumoient les derniers pas de ſa carrière, qu'il cultivoit, répondroient d'avance à ceux qui avoient mal connu & mal jugé ſon cœur. Beaucoup d'a-

mabilité tient à beaucoup de vivacité, & la vivacité mène à l'étourderie. Il ne fut pas méchant ; il rioit trop volontiers. C'eſt à des François de tracer avec adreſſe cette ligne de démarcation qui ſépare le charmant railleur de l'homme méchant. Le Comte de Treſſan n'outre-paſſa jamais cette ligne. Perſonne, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, ne connut ſi bien que lui les plus aimables nuances de la bienſéance. *Son obligeance*, c'eſt le mot, adouciſſoit le trait de ſa penſée. Quand ſa vivacité l'emportoit, il n'alloit jamais loin, & il revenoit avec la confuſion gracieuſe d'un enfant. Tous ceux qu'il a piqués lui ont pardonné ſes couplets. Louis XV, qui le connoiſſoit bien, l'excuſa bien vîte, & je ſuis autoriſé à aſſurer que ces couplets ne reparoîtront jamais : il les a brûlés.

Je n'ai rien dit de ſa traduction des Amadis. Le Public a prononcé ſur cet Ouvrage, & trois éditions diſent tout. J'en donnai l'Extrait dans la Bibliothèque des Romans, & j'ai dit alors tout ce que je devois dire. Sa traduction

de l'Arioſte a reçu les mêmes éloges, & il paroît que le Public a ſouri à toutes les productions de M. le Comte de Treſſan.

On ſait qu'il travailloit avec la plus grande facilité, & il corrigeoit peu. Je l'ai vu, tourmenté de la goutte, quitter ſes béquilles, s'aſſeoir, prendre la plume, & traduire; parler, appeller, careſſer ſon chien, & traduire; ſe fâcher, ſourire, & traduire; ne rien effacer, nous lire ce qu'il avoit fait, & c'étoit bien. Les faits ſuivans vont affirmer cette grande facilité. Il étoit à la Cour du Roi Staniſlas en Lorraine, auprès duquel il exerçoit la charge de Grand-Maréchal des Logis. On parloit de la Pucelle de M. de Voltaire. Le Comte de Treſſan ſoutint qu'il y avoit un nouveau chant qu'on ne connoiſſoit point, & qu'il le montreroit le lendemain. Il ſort, va s'enfermer; & pendant la nuit, compoſe un chant de la Pucelle. Le lendemain on aſſemble la ſociété: c'étoit M. de Beaufremont, M. de Saint-Lambert, le Chevalier de Boufflers, le Prince

de Craon, l'Abbé Porquet : on y eſt trompé ; le chant paroît joli ; on l'attribue à Voltaire : c'étoit l'ouvrage de la nuit du Comte de Treſſan. J'en ai entendu une lecture, & j'y ai été trompé comme tout le monde. Je ſuis fâché de ne pouvoir point en donner ici quelques morceaux. C'eſt encore M. de Treſſan, qui, dans deux heures, & ſans ouvrir aucun Livre, fit en vers la jolie Réponſe à l'Epître aux Welches de Voltaire, d'après un défi qui lui avoit été fait d'y répondre. Eh ! combien de couplets ingénieux ſont enfermés dans tous les portefeuilles de ſes amis ! Combien de vers galans adreſſés aux Dames ! Sa prodigieuſe facilité le rendoit propre à tous les genres ; il paſſoit, en ſe jouant, du grave au badin.

On peut lire les Diſcours prononcés à l'Académie de Nancy, dont il fut preſque le Fondateur. On lira bientôt un Ouvrage important ſur l'électricité, compoſé il y a environ quarante ans, dans lequel il annonce & paroît avoir deviné toutes les décou-

vertes qui ont été faites depuis quarante ans. Il a pour ainsi dire deviné Francklin. M. l'Abbé de Tressan, qui a hérité de l'esprit de son père, se dispose à faire imprimer ce grand Ouvrage. Le Comte de Tressan a donné aux premiers Editeurs de l'Encyclopédie, les articles *Homme de guerre*, *aller à la guerre*. Il avoit une profonde connoissance de l'Histoire Naturelle, & il a donné à l'Académie des Sciences, dont il étoit Membre, des Mémoires relatifs à la Botanique. Il ne négligeoit point les études nécessaires à un Général ; rempli de son état, il envoyoit au Bureau de la Guerre des Mémoires instructifs.

Faut-il parler de sa première enfance ? il est né en 1705, au Palais Episcopal du Mans, chez un de ses grands-oncles qui en étoit Evêque. Il fut élevé auprès du Roi Louis XV. Il fut fait Colonel en 1722, & Lieutenant-Général en 1748. Son Ouvrage sur l'électricité lui procura, en 1750, une place à l'Académie des Sciences. Ce Mémoire lui ouvrit toutes

les Académies de l'Europe ; il étoit Membre des Sociétés Royales de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, des Académies de Rouen, Caen, Nancy & Montpellier.

On ſait qu'il fut toujours honoré de la protection particulière de la feue Reine & de feu Monſeigneur le Dauphin, qui l'admirent dans leur ſociété intime. Il fut honoré, de la part du Roi Staniſlas, d'une amitié particulière. Après avoir eu le malheur de perdre l'auguſte Prince qui le traitoit en ami, la médiocrité de ſa fortune le força de ſe retirer à la campagne, pour y vivre doucement avec ſa famille. La culture des Lettres & des fleurs devint ſa principale occupation, après avoir commandé en chef pendant vingt-deux ans ſur la frontière.

Le premier de ſes Ouvrages, compoſé dans ſa retraite, eſt le Recueil de ſes Réflexions ſommaires ſur l'Eſprit, Ouvrage compoſé pour l'éducation de ſes enfans, qui ſe vend chez Jombert.

M. le Marquis de P. . . . , qui

dirigeoit alors la Bibliothèque des Romans, l'engagea à travailler pour ce Recueil ; & de là sont nés ces agréables Romans de Chevalerie, qui ont fait aimer l'Auteur, & l'ont rappellé dans la carrière littéraire avec tant d'agrémens. Les Amadis durent le jour à la Bibliothèque des Romans, & cette production ouvroit à l'Auteur les portes de l'Académie Françoise. Il avoit soixante-treize ans quand il traduisit les Amadis. Deux ans après, il traduisit Roland l'amoureux, & Roland furieux. Je vis commencer & finir cette traduction dans moins de trois mois. Il étoit alors tourmenté des douleurs de la goutte. C'est pendant les mêmes accès qu'il avoit composé, un an auparavant, le joli Roman du petit Jehan de Saintré, ou l'on retrouve toute la gaieté de l'esprit, & de l'esprit aimable & libre. On trouve chez Piffot, Libraire, le Recueil de ses Romans, en 4 Volumes in-12.

Il est mort à l'âge de soixante-dix-huit ans, ou plutôt il s'est éteint. Il est descendu sans douleur dans la

tombe, & ne s'eſt pas vu mourir par lambeaux. Sa mémoire lui eſt reſtée toute entière ; & une demi-heure avant ſa mort, il s'eſt ſouvenu d'avoir vu enfant, & bien jeune, le Curé de Saint-Laurent qui venoit le voir. Il eſt mort.... Diſons tout...., ſon cœur en lui eſt mort le dernier. Sans doute il eut une ame aimante, car il aimoit en finiſſant de vivre. Je ſais qu'un Littérateur eſtimable écrit ſon éloge, & je ſais qu'il s'attachera ſur-tout à définir le caractère de M. de Treſſan. Je lui abandonne cette peinture, qui, par le perſonnage & par la manière, ſera très-piquante.

J'ai voulu jetter quelques fleurs ſur la tombe de l'homme qui fut mon ami, avec qui je vécus pendant quelque temps ſous le même toit, à la même table, dans cette intimité de famille qu'on n'a pas toujours. Je n'ai ceſſé de l'aimer. Des voyages m'éloignèrent, & je ne ſuivis plus mon ancien ami. Sa famille conſerve des lettres du feu Monſei-

gneur le Dauphin, du feu Roi de Pologne ; de ce Roi qui écrit à tous les Savans & sait les honorer, du Roi de Prusse ; & des Hommes célèbres de son siècle, tels que Voltaire, J. J. Rousseau, Haller qui lui a dédié un de ses Ouvrages, Maupertuis, Bernouilli, la Condamine.

On doit remarquer qu'il respecta, dans tous ses écrits, la Religion & les mœurs.

Je ne dirai pas grand-chose du Roman de Zélie, dont je donne l'Extrait. La charmante Comédie de Madame de Genlis lui en donna l'idée. Il a suivi le plan de la femme célèbre qui avoit écrit, & fit en même temps preuve de goût & de galanterie. J'ai suivi, dans cet Extrait, la marche que je m'étois imposée quand je fis l'Extrait des Amadis ; c'est-à-dire que je l'ai laissé parler autant que j'ai pu. Eh ! pourquoi aurois-je eu la prétention de me

ſubſtituer à un homme aimable ! Les Lecteurs devineront les motifs, & les reſpecteront. DE MAYER.

ZÉLIE,

OU

L'INGÉNUE,

ROMAN extrait de la Collection des Romans de feu M. le Comte de Treſſan.

LE jeune Marquis de Sainville, âgé de douze ans, venoit de perdre ſon père, homme de haute naiſſance, d'une grande réputation à la guerre : ce père mourant de la ſuite des bleſſures qu'il avoit reçues pendant la dernière campagne, avoit remis ce fils unique dans les bras d'Ariſte ſon frère.

Ariſte étoit digne de ce choix. Ariſte avoit de bonne heure interrogé ſon cœur ; & une ſage diſtance, miſe entre lui & les hommes, l'avoit garanti du choc de toutes les paſſions : c'étoit

un Sage qui avoit su se rendre heureux. On sent combien la Cour étoit peu faite pour lui. La guerre, & cette espèce de gloire qui la suit quelquefois, ne le tentoient point. Il s'étoit cependant présenté à l'ennemi; son courage & son esprit reçurent toutes les fois des éloges mérités. Mais qu'est-ce qu'un devoir qu'on désavoue en le remplissant? les passions seules font les Héros & les monstres, causent l'infortune & font le bonheur des hommes. Il eût fallu entendre Ariste, sur le champ de bataille, après la victoire. = Comme François, disoit-il, je me réjouis de voir les armes de mon Roi victorieuses; comme homme, je gémis du sang que je viens de voir répandre. Je me tiens honoré de l'approbation que vous donnez au peu que j'ai fait; je le devois au nom que je porte, à mon Maître, à ceux que je commandois, à mon cœur. Il me suffit d'avoir prouvé que j'étois digne de l'honneur qu'on m'a fait en me mettant à la tête d'un Régiment: mais je me regarderois comme le plus pervers de tous les hommes, si je continuois plus long-

temps à ſuivre une profeſſion contre laquelle mon ame ſe révolte. J'eſpère que cette bataille va donner la paix à l'Europe : mais quel que ſoit l'événement, je ne dois plus m'expoſer à combattre ſans ceſſe les principes qui ſont gravés dans mon cœur. Dès demain je pars pour la Cour, & je vais y porter la démiſſion de mon Régiment ==.

Les Arts, la paiſible amitié, &, plus que tout cela, des liaiſons choiſies, partagèrent tous ſes momens. L'amour n'en ſut ravir aucun. On peut être heureux ſans l'amour, ou plutôt on n'eſt tranquille que loin de lui. Le jeune Sainville ſerré avec tendreſſe dans ſes bras, & confié à des Maîtres habiles, devoit développer les germes qu'il avoit reçus de la Nature. Sainville répondit aux ſoins d'Ariſte, hormis en un ſeul point ; il n'eut pour les armes aucun éloignement. == Parcourez cette galerie, diſoit-il quelquefois à ſon oncle ; voyez ces Ordres illuſtres, ces bâtons fleurdéliſés briller ſur les portraits de nos ancêtres ; liſez dans nos archives, les

ſervices qu'ils ont rendus, les titres, les marques d'honneur, les grandes récompenſes qu'ils ont méritées. Ah ! comment pourrois-je renoncer à marcher ſur leurs traces, & à ne pas ſoutenir la gloire de notre nom ? = Eh bien, lui répondit enfin Ariſte, tu ſerviras ; tu dois, avec d'autres principes, avoir une autre conduite. Marche ſur les glorieuſes traces de tes aïeux =.

Avant d'être porté au terme vers lequel les goûts d'un jeune homme ſemblent l'élancer, il faut remplir l'intervalle de l'adoleſcence ; cette eſpèce de noviciat, où le corps & l'ame ſe façonnent & ſe développent en même temps. L'émulation, entretenue par la concurrence de jeunes candidats, eſt déjà un aiguillon qui pique leur cœur. Parmi ſes compagnons de manége, Sainville diſtingua Dorival. Celui-ci, deſtiné à exercer une des premières charges de la Magiſtrature, en apprenant les exercices communs avec ſon ami, annonçoit, par la froideur de ſon maintien, la nuance qui alloit ſéparer bientôt le Magiſtrat du jeune

Colonel. Malgré cette apparente incompatibilité, Sainville aima Dorival.

Dorival, gouverné par son père, fut Magistrat, épousa une jeune personne estimable, & fut heureux pendant la première année de son mariage. Sainville étoit Capitaine de Cavalerie. La guerre l'avoit séparé de son ami; quatre campagnes d'hiver & d'été en Italie, en lui donnant des occasions de se signaler, lui faisoient oublier son paisible ami. Il avoit été élevé au grade de Brigadier; & cette dignité prématurée n'avoit fait aucun jaloux. Il revint à Paris, & après avoir embrassé son oncle, il chercha son ami.

Le beau-père de Dorival révoltoit le Public depuis plusieurs années par le luxe & le faste qu'il portoit au dernier excès. Des aventures scandaleuses, des traits d'insolence, avoient déterminé le Gouvernement à le suspendre de ses fonctions, & à lui faire rendre compte de sa gestion. Des Commissaires furent nommés pour examiner & ses papiers qui se trouvèrent en désordre, & l'état de ses caisses presque totalement épuisées. L'ordre étoit déjà donné de le

faire arrêter ; mais le jour même qu'il devoit être exécuté, on le trouva mort dans son lit. Ses biens furent saisis ; & les sommes immenses, dont il se trouvoit redevable au Roi, les absorbèrent en entier. La dot de l'épouse de Dorival, laissée dans ses mains, fut perdue sans ressource ; il fut obligé de vendre sa charge pour payer ses propres dettes.

Il adoroit sa femme : elle le méritoit. Une fille étoit déjà le gage de leur amour : ses soins les plus tendres redoublèrent pour cette épouse aimée ; nulle plainte sur la conduite de son père ne sortit de sa bouche. = Ne nous reste-t-il pas, disoit-il, le plus grand de tous les biens, puisque nous nous aimons ? Je ne desirois une grande charge & des richesses que pour vous donner un rang digne de vous, & vous rendre heureuse ; je ne vous demande que d'oublier le sort qui vous étoit destiné, de vous accoutumer à la médiocrité de notre fortune, & de partager toujours les sentimens qui m'attachent à vous. Consolez-vous, chère épouse : vous voyez

que je ne peux plus rester dans le second rang du Corps où je devois occuper le premier ; il me reste une petite Terre, nous irons l'habiter ; nous fuirons les premiers un monde qui nous fuiroit certainement dans notre disgrace ! Occupés délicieusement d'élever cette enfant, croyez que le bonheur habitera plus constamment sous l'humble toit de notre petite retraite, que dans ces hôtels où l'or & la pompe attirent à peine les regards de leurs possesseurs =.

Ce ne fut point par la bouche de Dorival que Sainville apprit le changement arrivé dans la fortune de son ami. Il avoit déjà gémi sur son sort, avant de le presser contre son sein. = Chère enfant, dit-il, en prenant dans ses bras la fille de Dorival, c'est un second père qui te jure de t'aimer, & de t'en servir toujours =. Il envoya secrètement un homme sûr au Château de Dorival ; cet homme intelligent fit réparer l'habitation. Tout fut meublé dans la plus grande simplicité. Dorival partit pour sa nouvelle demeure.

Son épouse cachoit en vain le dé-

ſeſpoir ſecret qu'elle ne pouvoit combattre, & qui depuis la mort de ſon père altéroit les ſources de ſa vie. Les roſes de ſon teint commençoient à diſparoître : ſes yeux, ſans ceſſe obſcurcis par des larmes, perdoient de leur éclat ; mais ſon époux ne s'en appercevoit pas. Il trouvoit toujours dans ſes regards la même expreſſion, la même tendreſſe. Cependant une toux ſèche, qu'elle ne pouvoit pas toujours lui cacher, porta les premières alarmes dans ſon ame.

Sainville ne tarda pas d'être appellé par ſon ami, menacé de perdre ſon épouſe : il étoit malade, bleſſé d'un coup d'épée qu'il avoit reçu en ſe battant contre Valcourt ; ce Valcourt étoit un de ces importans de Cour, qui parlent hautement, & avec un front d'airain, de tous ceux qui ont le malheur d'en être connus. Il n'avoit point reſpecté Madame Dorival, il avoit fait de Sainville un *mortel heureux* ; & Sainville, qui ne trouvoit point *charmant* que la femme reſpectable de ſon ami ſervît de canevas à une chronique ſcandaleuſe, rencontra Valcourt, & le

força de se battre. Celui-ci, aussi lâche qu'il étoit méchant, avoit blessé Sainville par trahison, & s'étoit retiré, par ordre du Ministre son parent, dans une de ses Terres, où il devoit s'ensevelir pour toujours.

Le Domestique, que Dorival envoyoit vers son ami, apprit la cause de la blessure de Sainville, & la répéta à Dorival; ce récit excita dans son ame une émotion coupable. = Grands Dieux, dit il, seroit il possible que je fusse trahi par tout ce que j'ai de plus cher; & que sans le savoir, je fusse la fable de la Ville & de la Cour... =? Ces soupçons affreux furent suspendus par le péril évident que couroit une épouse adorée. L'ancienne & tendre amitié qui l'unissoit à Sainville, reprit ses droits dans son cœur.

Sainville arrivoit, à peine rétabli de sa blessure; il arrivoit pour recevoir les derniers soupirs de la femme de son ami. Malgré son état affreux elle le reconnut, leva ses yeux mourans vers le Ciel, étendit ses bras à son ami, & lui montra Dorival abîmé dans la douleur; elle voulut faire un effort pour

lui parler : cet effort redoubla sa crise mortelle, & penchant sa tête sur celle de son époux, elle expira, la serrant encore.

Allons plus vîte que l'Auteur du Roman. Supposons que nos Lecteurs ont achevé le tableau des douleurs & du désespoir de Dorival & de Sainville. Celui-ci forcé de revenir à Paris, & voulant retirer son ami de sa triste demeure, le prie de se charger d'une procuration; Dorival accepte. Cette commission nécessite un voyage à Paris. Il arrive de nuit à la première poste. Là, il trouve Valcourt qui venoit d'obtenir son rappel, & qui étoit descendu de sa chaise. Dorival, ayant mis pied à terre, se promenoit en bottes fortes vis-à-vis de l'écurie. = Quelle nouvelle dit-on à Paris, mon ami? dit Valcourt d'un air avantageux à Dorival, qu'il prenoit pour un homme du commun. = On y fait, répond Dorival, quelquefois d'aussi sottes questions que celle que je viens d'entendre. = Savez vous qui je suis, en osant me faire une pareille réponse? = Je ne vous connois ni n'ai envie de vous connoître. = Ah!

Monsieur, que faites-vous, lui dit la Maîtresse de la Poste, vous allez vous perdre; vous parlez à l'un des premiers Seigneurs de la Cour, proche parent d'un Ministre =. Valcourt, qui s'apperçut que cette femme instruisoit Dorival de son rang, & que ses discours faisoient peu d'impression sur lui, s'avança la tête haute, en lui disant: = Savez-vous bien, mon petit Monsieur, qu'il me seroit facile de vous faire repentir de vos propos, & qu'on ne me manque pas impunément de respect =? Dorival regarda Valcourt avec un air de mépris. = Eh! de grace, apprenez-moi donc quel est le grand personnage à qui j'ai l'honneur de parler, avant que je lui rende tout ce que je sens déjà que je lui dois =. En disant ces mots, il agitoit assez vivement un fouet de poste qu'il avoit à la main. Valcourt crut qu'il le feroit tomber à ses genoux en se nommant; ce nom odieux fit frémir Dorival. = Quoi, seroit-ce vous, Monsieur, qui vous seriez battu contre M. le Marquis de Sainville, qu'on dit n'être pas encore entiérement guéri de sa blessure? = Oui, mon ami, c'est moi-

même: le pauvre diable ne pourra jamais, dit-on, s'en remettre; & l'on débite dans nos cantons que ſon obſcure Maîtreſſe en eſt morte de douleur =. A ces mots, Dorival ne pouvant dompter ſa fureur, lui donna de ſon fouet un coup au-travers du viſage, & courut avec ſon couteau de chaſſe ſur Valcourt, en lui criant: = Apprends, malheureux, que je ſuis Dorival =. Valcourt ſe mit en défenſe, & fut tué. Dorival entrevit dans le moment tout ce qu'il avoit à craindre; il retourna ſur ſes pas.

Sainville ne dormoit pas alors. Un bruit confus de chevaux avoit frappé ſon oreille. . . . Dorival entre en tenant Zélie à moitié nue dans ſes bras. = O mon ami! prends ta fille. Hélas! elle n'a plus d'autre père que toi. Vois-tu ce fer. . . ? Il a vengé ton ſang & mon injure. Le lâche Valcourt ne reſpire plus =. Sainville, en larmes, regardoit Dorival avec effroi; la petite Zélie jetoit des cris douloureux. = Le glaive de la Juſtice, reprit Dorival, eſt ſuſpendu ſur la tête de ton ami; je dois la dérober aux Bourreaux:

prends la moitié de cet argent pour Zélie ; le reste va me servir à chercher la mort au bout de l'Univers ==. Sainville courut chercher une cassette pleine d'or. == Garde le tien, ô mon ami ! prends de celui-ci, tout ce qu'il t'est possible d'emporter. Sois tranquille sur le sort de Zélie : ne l'ai-je pas adoptée ? crains-tu que je manque à la foi que je t'ai jurée == ?

Dorival étoit arrivé le sixième jour vers le soir au port de l'Orient, & s'étoit embarqué. Il avoit été décrété, & condamné par le Parlement ; des Brigades de Maréchaussée étoient à sa poursuite. Tous ses biens furent saisis & confisqués au profit du Roi.

Sainville possédoit en Normandie une belle Terre, bien bâtie, dont les jardins & le parc, entourés de murs élevés, avoient été plantés & embellis par le célèbre le Notre. Sainville embellit cette demeure, & y fit conduire Zélie avec sa Gouvernante. Arrivé à Paris, il fit des démarches opiniâtres pour obtenir la suspension des poursuites commencées contre son ami. Le Ministre s'y refusa, & sembla annon-

cer qu'après le Jugement, il seroit un jour possible d'obtenir sa grace.

Il rejoignit son Régiment, & fut accompagné par le Marquis & le Chevalier de Villers : ce Chevalier jouera un personnage dans ce Roman. Nous serons moins précipités que l'Auteur, & nous ne le mettrons en scène que quand il pourra produire de l'effet.

Sainville revint auprès de Zélie aussitôt qu'il put s'affranchir de ses devoirs. Elle étoit embellie, & répondoit à tous les soins qu'on prenoit d'elle. Sa sensibilité précoce dut sur-tout bien dédommager Sainville ; elle avoit tous les talens & toutes les graces enfantines. Dès ce premier voyage, il se sentit le cœur serré en la quittant, & il lui promit de n'être pas plus de six mois sans la voir. Quoique Zélie ne fût encore qu'un enfant, Sainville sentoit un secret plaisir à tenir la parole qu'il avoit donnée de l'aller voir. A son retour, il la trouva plus jolie, plus aimable encore qu'il ne l'avoit vue en la quittant. Déjà ses crayons, son claveſſin ne suffisoient plus à ses occupations. Un globe qu'elle avoit d'abord

séparé

séparé de ses cercles pour en faire une boule, avoit été remis avec adresse, dans sa position, par ses mains. Elle demanda l'usage qu'on en pouvoit faire à Sainville, & ce fut une connoissance de plus qu'il eut le plaisir de lui donner.

C'est ainsi, que dans le cours de deux nouvelles années, il eut la satisfaction de voir sa charmante élève acquérir une connoissance nouvelle, ou quelque talent agréable, pendant les deux voyages qu'il faisoit à son Château deux fois l'an, & toujours avec un nouveau plaisir. La guerre l'éloigna pendant quatre ans. Combien les progrès & les avantages de Zélie ne durent pas augmenter !

Revenu à Paris, il accourut au Château. A peine les portes de l'appartement de Zélie furent-elles ouvertes, qu'elle s'élança vers lui ; & se jetant entre ses bras, de grosses larmes baignèrent ses joues de rose. Quel moment pour Sainville, & que ce moment fut décisif ! . . . Il reste immobile, ses sens sont agités . . . ; il se débarrasse avec une espèce d'effort des bras de Zélie. . . . = Que vous êtes

grandie, lui dit-il à la fin ! A peine pourrois-je vous reconnoître, si vos traits, & ce que je ressens pour vous, ne m'assuroient que c'est ma chère Zélie que je revois ==.

Zélie, enchantée, prend sa main, l'entraîne au fond de l'appartement; elle lui fait parcourir tous ses cabinets; elle lui montre avec vivacité ses instrumens, ses globes, ses crayons, ses métiers. == Voyez, mon papa, mon cher ami, voyez combien je suis heureuse; voyez tout ce que vous m'avez donné. Oui, car ma Gouvernante, Madame Berard, m'a bien dit que tout ce que j'ai me vient de votre main : aussi, tout cela m'est-il bien cher ; aussi, j'aime bien à m'en occuper, & j'espère que vous voudrez bien voir l'usage que j'en fais faire. == Sans doute, ma chère Zélie. == Appellez-moi donc votre enfant, votre amie, mon cher papa. Ah ! que ces noms me sont chers, qu'ils me sont doux, quand je les entends de votre bouche ! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, mon ami ? je vous trouve un air sérieux; vos regards sont toujours bien tendres . . . . : mais vous

avez presque les larmes aux yeux. Seriez-vous mécontent de moi? ne reverriez-vous plus votre enfant avec le même plaisir qu'autrefois = ? Sainville ne fit qu'un léger mouvement pour lui tendre son autre bras ; & Zélie, pour la seconde fois, se précipita dans son sein. Sainville eut encore plus de peine que dans le premier moment à se dérober aux innocentes caresses de Zélie ; & pour les interrompre, il adressa la parole à Madame Berard. = Que ne vous dois-je pas, & que les soins que vous avez pris de ma pupille me paroissent avoir bien réussi ! = Ah ! Monsieur, dit Madame Berard, n'en suis-je donc pas trop payée ? & notre enfant n'a-t elle pas surpassé toutes mes espérances ? Vous devez être content de sa bonne santé, de sa figure, de son maintien : mais vraiment vous allez être bien surpris, lorsque vous verrez qu'il n'est aucun talent qu'on puisse acquérir avec tout ce qu'elle vous a montré dans ses cabinets, qu'elle ne porte déjà jusqu'à la perfection =.

Zélie, se tenant bien droite, arrivoit, tenant sa harpe d'un air de

triomphe ; elle préluda d'une main légère, & passant par degrés à des accords plus doux & plus harmonieux, elle accompagna sa voix charmante en chantant :

Si lagna la tortorella
Nell'assenza del fratel amato.

Il seroit bien difficile de définir ce qui se passoit alors dans le cœur de Sainville : il n'en auroit pu rendre compte lui-même. Il étoit enchanté des talens, des graces nouvelles & de la sensibilité de Zélie. = Peut-on être aussi parfaite à douze ans, se disoit-il? que sera-t-elle donc à quinze =? Son imagination lui peignoit Zélie avec trois années de plus.

Il y a long-temps que nous n'avons parlé d'Ariste, oncle de Sainville : cet oncle le rappella à Paris ; il fallut accourir. Ariste, nous l'avons dit, étoit un Philosophe ; mais sa philosophie ressembloit à celle de bien des Sages : elle n'étoit malheureusement point universelle. Il avoit des côtés où on voyoit que l'enveloppe philosophique n'avoit

pu s'étendre; il ne se proposoit point d'en user sur le mariage de son neveu. Sainville, Officier Général, très-jeune encore, ayant une grande fortune, assuré de celle d'Ariste, & jouissant de la réputation la plus honorable, étoit desiré par les plus grandes familles de la Cour; Ariste pouvoit choisir, mais il ne pouvoit forcer son neveu. Sainville refusoit tous les partis.

Le coup étoit porté. Sainville enfin ne se dissimula plus qu'il adoroit Zélie. Sa dernière ressource étoit de se dire sans cesse, qu'à l'âge de trente-cinq ans il ne pouvoit être aimé d'un enfant de quatorze; que l'ingénuité de Zélie la portoit seule à s'abandonner aux sentimens de la reconnoissance & de la simple amitié. Il oublioit Ariste & ses amis. S'il se refusoit de s'arrêter aux regards de Zélie, il sentoit bien agréablement le devoir de répondre à ses demandes. Ses réponses étoient toujours longues. On croit n'avoir jamais tout dit à ce qu'on aime. Les détails dans lesquels il entroit, faisoient aussi naître toujours de nouvelles questions; les soirées, même les plus longues de l'hiver, ne

lui suffisoient jamais pour qu'il crût s'être assez expliqué dans ses réponses. Minuit sonnoit, il remettoit au lendemain à les finir ; & le jour suivant, rempli par les occupations de Zélie, se terminoit par des conversations qui lui faisoient sentir le besoin de se revoir le lendemain.

Cependant, depuis le départ de Dorival, Sainville n'en avoit point reçu de nouvelles : le bruit de sa mort avoit été répandu. = Il n'est plus, se disoit-il, puisqu'il n'a pas pu donner quelques marques de son souvenir aux deux personnes qui lui sont les plus chères. Quel parti me reste-t-il donc à prendre pour celle qu'il m'a confiée, & que j'ai juré de traiter comme ma propre fille ? Ah ! je ne sens que trop qu'il est temps que je me serve des droits de père, avec la fille du malheureux Dorival. Je me souviens que la seule raison qu'il nous donna pour élever Zélie dans l'ignorance absolue de tout ce qui peut faire naître l'idée de l'amour, c'est la position où cet ami sans biens, sans ressource, désespéroit qu'elle pût faire un choix digne d'elle : je suis

riche, je peux la doter, je le dois; il eſt temps de l'éclairer, de la rendre à la Société, de lui laiſſer connoître...; oui, de lui laiſſer ſentir que ſon cœur eſt fait pour aimer, comme elle eſt faite pour plaire. Sainville! Sainville! ſerois-tu donc aſſez barbare pour laiſſer ignorer à Zélie qu'il eſt une ſuprême félicité pour deux ames vertueuſes & tendrement unies? Si vingt ans de plus te privent de l'eſpoir d'être aimé, n'aies pas l'injuſtice de dérober plus long-temps à tous les yeux, dans ton Château, cette charmante fille adoptée par ton ame & par tes ſermens. Qu'elle ouvre enfin ſes yeux au nouveau bonheur dont elle peut jouir, & qu'elle liſe dans les regards de ceux qui l'admireront, le même hommage que depuis long temps tu rends en ſecret à ſes charmes ==.

Dès ce moment il prit le parti de retourner à Paris, de faire une confidence entière à ſon oncle du ſort de Zélie, de ſon éducation, de ſes projets & du ſentiment qu'il ne pouvoit arracher de ſon cœur. Il prévint Madame Berard de l'arrivée d'Ariſte, la

chargea de tout préparer elle-même dans l'intérieur du Château, sans que Zélie pût s'en appercevoir. Il fit tenir sa chaise de poste prête pour le lendemain ; & le soir, affectant un air riant avec Zélie, qui se mit à pleurer en lui tenant les mains pour le retenir, il lui dit qu'une affaire de famille l'appelloit à Paris, & il lui juroit de revenir en peu de jours. = Que ferai-je donc en votre absence, dit elle en soupirant, & tenant toujours sa main ? = Eh ! quoi, ma chère Zélie, lui répondit-il, n'avez-vous donc pas mille moyens de vous amuser, par la perfection & la varieté de vos talens ? = Oh ! mon cher ami, lui dit-elle d'un ton aussi doux qu'ingénu, ce n'est plus la même chose que lorsque je m'occupois à les acquérir : je me disois alors, ce sera par mon application que je posséderai ce nouveau moyen de plaire à mon ami. Non, non, le même intérêt ne m'occupera plus : vous connoissez si bien tout ce que je sais faire ! Tenez, mon ami, je sens que les sons de ma harpe & de mon claveslin, que vous ne pourrez plus entendre, ne

feront que du bruit pour moi. Vous n'imaginez donc pas à quel point je vais être triſte. = Croyez, ma chère enfant, que vous trouverez bien des reſſources en vous. = Ah! oui, voilà bien ce qu'on peut dire à ſon enfant; mais ce n'eſt pas aſſez pour une amie. Et ne m'avez-vous donc pas dit que l'amitié nous occupe ſans ceſſe de l'objet aimé? Ne me le faites-vous pas aſſez éprouver? & ſi ce ſentiment vous étoit auſſi cher qu'à votre Zélie, pourriez-vous vous réſoudre à la quitter = ? Les tendres plaintes retentiſſoient dans le cœur de Zélie. = Ah! que la reconnoiſſance, ſe diſoit-il, a de pouvoir ſur une belle ame! que je crains pour Zélie le moment où ſon cœur s'animera par des ſentimens mille fois plus vifs & plus doux encore!

Sainville partit: les regrets de Zélie le ſuivirent. Son appartement, pour la première fois de ſa vie, lui parut être une ſolitude; Sainville n'oſa tout révéler à ſon oncle. = Epargnez-moi vos reproches, ô le plus ſage, ô le meilleur des hommes! dit-il à ſon oncle; croyez qu'il n'en eſt aucun que

je ne me ſois déjà fait. Je ne peux vous rien dire de plus en ce moment, & j'ignore moi-même tout ce que j'aurai peut-être à vous dire ==.

Ariſte eut pitié de ſon neveu, & ne le preſſa point; mais il brûloit d'éclaircir un myſtère qui l'embarraſſoit. Il ſe diſpoſa à ſuivre Sainville dans le Château fortuné qui le retenoit. Sainville y avoit invité une de ſes couſines, l'aimable Clarice, qui aimoit le Chevalier de Villers. Il eſt temps que nous placions ſur la ſcène ce Chevalier: c'étoit un jeune étourdi, qui avoit le vernis de ſon ſiècle, mais léger dans toutes les circonſtances les plus importantes de la vie. Un récit jeté en l'air, par une bouche indiſcrète, l'avoit piqué. Il avoit ſu que Sainville n'étoit pas un ours dans ſon Château: une jeune enfant, belle & douce comme Galatée, s'élevoit ſous ſes yeux. Villers jura d'enlever Zélie à Sainville; & ſous le prétexte d'un voyage preſſant dans une de ſes Terres en Gaſcogne, il prit la route du Château de Sainville. Et dans quel temps? quand il alloit épouſer Clarice qui l'aimoit, & à laquelle il

juroit d'être à jamais fidele. Laissons un moment nos personnages, & revenons à Dorival ; suspendons avec cet art si naturel au Comte de Tressan, l'intérêt du Roman : puisse-t-il ne rien perdre dans notre Extrait !

Dorival s'étoit embarqué pour la côte de Coromandel ; un gros temps l'avoit obligé de relâcher à l'Isle de Bourbon. Il y avoit trouvé tous les Militaires, & jusqu'aux Habitans, sous les armes dans la crainte qu'une Nation toujours ennemie de la France ne vînt les attaquer avant qu'ils eussent achevé les fortifications. Cet aspect d'un Peuple armé fit sentir à Dorival qu'il étoit né pour porter les armes ; une mort glorieuse étoit le terme où il croyoit que ses malheurs devoient finir. Il conduisit au Gouverneur soixante hommes d'élite de son équipage. Deux jours s'étoient à peine écoulés, lorsqu'ils apperçurent, au clair de la lune, trois gros vaisseaux qui jetoient l'ancre à demi-portée de canon d'une anse qu'ils étoient chargés de défendre. Bientôt six chaloupes pleines de Soldats, dont la lune faisoit briller les armes, voguèrent

vers l'anse pour y descendre. Dorival fit cacher sa petite troupe derrière de minces parapets, après avoir braqué deux pierriers chargés de mitrailles contre l'anse.

Lorsque les six chaloupes furent entrées dans l'anse, & que deux cents hommes qu'elles portoient furent descendus en confusion sur le rivage, Dorival fit partir en même temps les deux pierriers; & les soixante hommes se levant en criant : *Tue, tue*; vive le Roi! la mort & la terreur, portèrent un tel désordre sur cette troupe, qu'elle ne pensa plus qu'à regagner les chaloupes & à s'éloigner. Dorival revint triomphant au fort, & fut reçu du Gouverneur avec tous les éloges qu'il méritoit. Il en écrivit au Ministre avec les mêmes distinctions.

Le Ministre, surpris de trouver le nom de Dorival dans le rapport du Gouverneur, eut l'attention de placer cette lettre dans le même carton où le mémoire que Sainville avoit présenté en sa faveur étoit conservé.

Dorival avoit suivi les instructions qu'il avoit trouvées dans les papiers

du Capitaine de son vaisseau, mort à cette descente, & s'étoit rendu à la côte de Coromandel. En arrivant dans un des ports du Royaume de Golconde, il dépêcha un Officier pour prendre les ordres du Général François, & lui porta une lettre particulière du Gouverneur de l'Isle de Bourbon.

Lorsque M. de Bussy reçut la lettre du Gouverneur de l'Isle de Bourbon, il soutenoit alors, à la tête d'un Corps d'Européens, les intérêts du puissant Nabab Salabet-Zingue, contre les armées réunies de plusieurs autres Nababs ses Vassaux, que les Anglois avoient soulevés. Dorival, employé utilement, donna par-tout des marques de valeur & de prudence; la campagne finit glorieusement pour M. de Bussy, comme celles qui l'avoient précédée. Salabet-Zingue soumit une grande partie de ses Vassaux rebelles, & remit à la campagne suivante, la conquête de Visigapatnam.

Le journal de cette nouvelle campagne, où Dorival étoit avantageusement noté, fut envoyé au Ministre, qui lut ce nom avec une nouvelle surprise.

Le Miniſtre ſe contenta de dire hautement que, quel que pût être cet Officier, il étoit digne des plus grandes récompenſes, & écrivit en même temps une lettre ſecrète à M. de Buſſy, dans laquelle il le chargeoit de ſavoir de Dorival même la vérité des motifs qui l'avoient fait paſſer dans l'Inde. Dans l'intervalle de la réponſe, le Miniſtre n'oſa donner à Sainville des eſpérances, dans la crainte de réveiller l'animoſité de ceux qui vouloient venger la mort de Valcourt.

M. de Buſſy s'étoit remis en campagne, & pourſuivoit la conquête de Viſigapatnam. Il s'étoit approché de la Province de Bobili, qu'il avoit à traverſer pour aller remplir ſon projet. Ici M. le Comte de Treſſan fait une eſpèce de journal des marches & batailles de M. de Buſſy; nous voudrions bien les tranſcrire: mais la crainte de trop de ſéchereſſe nous arrête. Nous nous bornons à rappeller à nos Lecteurs le ſouvenir de M. de Buſſy, qui a ſi bien mérité de l'Etat, & qui dans ce moment encore, malgré ſes infirmités, dévoue à la France les reſtes de ſa

vie. M. de Treſſan nomme M. le Comte d'Aramburg, & M. Brandt, Gentilhomme Ecoſſois, qui ſe diſtinguèrent dans cette guerre. Nous rendons volontiers à ces braves Officiers l'hommage que l'Auteur a voulu leur rendre.

Dorival, continuant toujours à ſe diſtinguer, avoit gagné l'eſtime, la confiance & l'amitié de M. de Buſſy. Trois ans s'étoient écoulés : ce fut après ce temps que celui-ci reçut la lettre ſecrète du Miniſtre ; & ſur-le-champ il s'enferma dans ſa tente avec Dorival. Sa ſurpriſe fut extrême, en voyant cet homme ſi ferme dans les plus grands périls, s'attendrir & verſer un torrent de larmes. Hélas ! il les donnoit à la perte d'une épouſe adorée qu'il ne pouvoit oublier, & à la cruelle ſéparation de ſa fille & de ſon meilleur ami. Il fit un libre aveu de ſon combat contre Valcourt, des motifs qu'il avoit eus de punir ſes calomnies, & le dernier outrage qu'il en avoit reçu. Le Général n'oſa lui rien promettre ; mais il s'attacha plus que jamais à calmer ſa dou-

leur, & à lui faire naître l'espérance de revoir un jour sa Patrie.

Dans cet intervalle, Dorival fut chargé d'une mission à Pondichéry. Il se signala encore, & arracha, des mains des Anglois, un riche vaisseau qu'ils avoient pris. Le riche Négociant, dont il avoit sauvé la fortune, avoit une belle maison, & de vastes magasins à Pondichéry. Il étoit âgé de plus de soixante ans, & comblé de richesses. Il mourut des suites de sa blessure : mais avant sa mort, il fit appeller Dorival, & parla ainsi à sa vieille épouse : = Si quarante ans de la plus tendre union, ma chère amie, ont mérité qu'après ma mort tu suives mes dernières volontés, partage les richesses que je vais te laisser avec le brave homme qui me procure la consolation de mourir dans tes bras, & sans la valeur duquel les deux tiers de ce que nous possédons seroient la proie de nos ennemis =. Son épouse, fondant en larmes, le lui jura, retint Dorival dans sa maison ; & le vieux Négociant, deux jours après, expira dans leurs bras.

Dorival ne voulut rien recevoir ; &, importuné des instances de la veuve, il sortit de sa maison, & ne s'occupa plus que de remplir les ordres secrets du Général. Sa mission étoit remplie : il étoit sur le point d'écrire au Général pour le presser de le rappeller auprès de lui, lorsque la veuve du Négociant l'envoya prier de venir chez elle pour une affaire très-importante. = Vous serez bien surpris, Monsieur, lui dit-elle, de l'étrange proposition que vous me forcez à vous faire, pour remplir le serment que vous m'avez entendu prononcer à mon malheureux mari. Vous l'avez empêché de faire un testament en votre faveur : il en avoit le droit comme François, né d'un légitime mariage. Pour moi, je ne dois point vous cacher que, lorsque l'amour & l'hymen nous unirent, nous étions tous les deux sans bien, sans état ; & je n'étois née que d'une Esclave, livrée par un Maître barbare aux nouveaux fers qu'il venoit de lui faire prendre. Hélas ! peut-être ignoroit-il alors qu'elle me portoit déjà dans son sein. J'aime à croire que mon père n'eût pas eu la cruauté

d'abandonner ma mère dans cet état. Selon les loix du Pays, Monsieur, je ne peux tester, & tout mon bien tombe au Domaine, n'ayant point d'enfans pour héritiers. Un mal incurable a détruit les sources de ma vie : la mort que je porte dans mon sein, m'est annoncée comme prochaine. La seule ressource qui me reste pour vous rendre maître de plus de trois millions que je possède, c'est de vous épouser. Je vous conjure de me donner votre main, avant votre départ. Oubliez le malheur de ma naissance ; soixante ans d'une vie sans tache, la réputation dont je jouis dans la Colonie, mon estime, ma reconnoissance pour vous, Monsieur, qui n'ont rien que de vertueux, peuvent me mériter d'être honorée de votre nom, pendant le peu de jours qui me restent à vivre ==.

Dorival fut attendri, & n'eut pas le courage de la refuser : il la pria de prendre huit jours pour faire ses réflexions, & de les lui donner pour se déterminer. La sensibilité qu'il lui montra en se séparant d'elle, parut la satisfaire. Il consulta un homme vertueux, assez

instruit des coutumes, pour discuter avec lui si ce mariage ne pouvoit en rien blesser son honneur, ni ce qu'il devoit aux Loix : il fut rassuré par le Président & les deux premiers Membres du Conseil Supérieur.

Sa seconde réflexion fut, que depuis près de dix ans, n'ayant point reçu des nouvelles de la France, ses amis l'avoient oublié, n'avoient pas mis assez d'activité pour obtenir sa grace, & que n'ayant plus de Patrie, plus d'amis, peut-être plus d'enfans, il ne devoit pas refuser une fortune que la Providence faisoit tomber entre ses mains, & qu'il pouvoit rendre utile aux malheureux.

Les huit jours expirés, le Président du Conseil Supérieur vint le prendre chez lui pour l'accompagner chez la veuve, & pour être témoin de ce qu'ils auroient à se dire. Tous les deux furent introduits dans l'appartement de la veuve, qu'ils trouverent seule. Le Président les voyant interdits, leur dit : = Je viens, Madame, vous remercier du parti que vous avez pris en faveur d'un homme que son mérite supérieur nous rend aussi cher que respectable : & vous, Monsieur,

je viens vous prier, au nom de toute la Colonie, d'accepter la main de Madame, & de devenir notre compatriote ==. Au même instant une grande porte s'ouvre; & le premier objet qui frappa les yeux de Dorival, ce fut le Conseil Supérieur & les premiers Officiers de la Ville, rassemblés dans cette Salle; un Autel dressé dans le fond, où le premier Doyen de la Ville les attendoit, revêtu de ses habits sacerdotaux. Dorival ne résista plus: il donna de bonne grace la main à la veuve, la conduisit à l'Autel, & reçut la bénédiction nuptiale: toute l'artillerie de la Place & des vaisseaux annonça cet événement, comme un des plus heureux de la Colonie.

La plus tendre amitié les consola facilement tous deux des faveurs que l'hymen & l'amour leur refusoient; & ce ne fut pas sans la plus amère douleur, que deux mois après Dorival fut forcé de fermer les yeux de celle qui venoit de le rendre le plus riche particulier de la Colonie. Dans le même temps le Général François se rendoit à Pondichéry. Ayant reçu la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre la France & l'An-

gleterre, le Chevalier Law avoit tout risqué pour lui donner avis qu'une flotte Françoise avoit mis à la voile pour Pondichéry. Cet Officier qui savoit la langue des Marates, avoit passé par l'Isthme de Suès, & traversé des pays immenses avec le plus grand péril, pour apporter cette nouvelle & faire une des plus belles actions que le patriotisme puisse inspirer.

Parmi les paquets envoyés de la Cour de France, M. de Bussy en trouva un directement adressé à M. Dorival. Il le lui remit en le serrant entre ses bras, & ne doutant point que ce ne fût sa grace. En effet, Dorival étoit réhabilité dans tous ses droits; il se jetta dans les bras du Général, sans avoir la force de lire la lettre honorable & flatteuse, dans laquelle le Ministre l'assuroit qu'à son retour en France, il recevroit de nouvelles récompences de ses services. = Ah! s'écria Dorival dans son premier transport, je n'y repasserai jamais, tant que je serai utile au service d'un aussi bon Maître =. Il ne voulut point quitter la Colonie qu'après l'avoir laissée dans l'état le plus brillant & le plus respectable pour ses ennemis.

Ce fut dans le port de l'Orient que le vaisseau, qui portoit les richesses de Dorival, aborda : mais dès que celui qu'il montoit fut à vue de terre, il prit en or & en diamans une somme considérable avec un habit Indien couvert de pierreries, qu'il tenoit du luxe asiatique & de la main de Salabet-Zingue. Il descendit dans une petite baie avec deux Domestiques Indiens qu'il s'étoit attachés, & dont aucun ne savoit la langue françoise. Il n'eut à leur défendre que de ne jamais prononcer le nom de Dorival ; & prenant celui d'Hyderzing, il se fit passer, en abordant en Bretagne, pour un Négociant Indien qui venoit en Europe pour discuter les intérêts qu'il avoit avec notre Compagnie des Indes.

C'est sous ce nom, que peu de jours après Dorival traversa la Bretagne, & parvint jusques dans une petite Ville voisine de son ancienne habitation. Le peu de commerce qu'il avoit eu jadis avec ses voisins, & près de quatorze ans qu'il avoit passés dans l'Inde ou sur mer, l'assuroient qu'il ne pouvoit être reconnu. Il prit adroitement toutes les informations sur

la destinée de sa fille. Ce ne fut pas sans peine qu'il put savoir que sa petite Terre ayant été confisquée, elle étoit sous la régie du Domaine, & que ceux qui l'habitoient autrefois s'étoient retirés en Normandie, dans une Terre dont ils lui dirent le nom, & qu'il reconnut pour appartenir à Sainville.

Il partit pour se rendre dans le Hameau le plus voisin de la Terre de Sainville : mais il prit auparavant la précaution de laisser ses deux fidèles Indiens dans une petite Ville à portée de ce Hameau, avec ordre de l'attendre & de ne point se faire connoître. Il se couvrit de l'habit vieilli d'un vieux Soldat ; & sous ce déguisement, il se rendit à pied chez l'un des Fermiers de Sainville, en lui demandant l'hospitalité. = Notre brave Seigneur, lui dit ce Fermier, nous a donné le précepte & l'exemple de ne la refuser à personne, & de l'accorder sur-tout aux anciens Militaires. = Dieu merci, lui dit Dorival, le Roi m'a mis en état de ne vous être point à charge : je suis pensionné comme Invalide ; il me reste même encore quelqu'argent que j'ai

ménagé. J'eſpère, en le partageant avec vous, que vous me rendrez vos bons offices. Tout ce que je deſire, c'eſt d'avoir quelqu'accès dans le Château. J'ai ſervi dans la Compagnie Colonelle de M. le Marquis de Sainville; j'eſpère qu'il ne ſera pas fâché de revoir un de ſes anciens Soldats. = Oh! vraiment, ce que vous demandez eſt bien plus difficile que vous ne penſez: non-ſeulement M. le Marquis eſt à préſent à Paris; & la plus ſévère défenſe ne permet pas d'entrer dans l'intérieur du Château; mais même quand il y ſeroit, vous ne pourriez le voir qu'un ſeul jour de la ſemaine, qu'il donne en partie à ſes Vaſſaux pour leur faire du bien ou terminer leurs différends: le reſte du temps il ſe tient renfermé; & ſans des affaires bien preſſantes, nul de nous n'oſeroit le troubler dans ſa retraite.

= Eh! quelles raiſons dit-on qu'il a, pour mener une vie auſſi retirée à ſon âge? = Ma foi, Monſieur, nous n'en ſavons rien. Les méchantes langues diſent qu'il élève une jolie petite fille à la brochette dans ſon Château; d'autres prétendent

prétendent qu'elle eſt ſa propre fille ; les autres, enfin, que c'eſt..... Oh ! non, Monſieur, ça n'eſt pas poſſible : car ce brave Seigneur eſt ſi vertueux, ſi modeſte, & prêche ſi bien d'exemple ſur tous les devoirs d'un homme de bien, que tous ceux du Village penſent comme moi. Nous croyons qu'un beau matin elle deviendra la Dame du Château ; mais perſonne de nous ne l'a vue depuis ſa plus tendre enfance =.

Ah ! ma fille exiſte ; non, ce ne peut être, diſoit-il tout bas, que ma Zélie qu'il cache à tous les yeux, & qu'il élève avec tant de ſoin =. Il apprit du fils du Fermier que celui ci alloit tous les jours porter du beurre frais & de la crême au Cléanthe. = Un vieux Monſieur Cléante, ajouta le Garçon, qui me paroît être le Maître abſolu dans la maiſon, nous a donné cette clef, & nous permet, à mon père & à moi, de traverſer le parc pour abréger notre chemin ; & c'eſt à lui que nous remettons cette petite proviſion journalière =.

Dorival gagna la confiance du vieux Fermier & de ſon fils ; & ſous le prétexte

d'attendre le retour de ſon ancien Colonel, il s'établit dans un coin de leur maiſon, les amuſa par de vieux récits de ſiéges & de batailles, leur donna de l'argent pour augmenter leur ordinaire; & ſut ſi bien ménager leur amitié, que l'un & l'autre lui promirent de lui exciter une audience particulière de leur Seigneur, lorſqu'il ſeroit de retour. Dès le lendemain, ſous prétexte de voir le parc, il ſuivit celui qui portoit la proviſion: mais il n'oſa s'avancer avec lui juſqu'aux portes qui donnoient dans la cour du Château. Ce ne fut que de loin qu'il vit & qu'il reconnut en effet le vieux Cléanthe, qui venoit recevoir du Payſan la proviſion journalière.

L'eſpérance de quelque hazard heureux qui lui feroit voir celle que l'on cachoit avec tant de ſoin, le fit retourner ſi ſouvent au même endroit, qu'il fut enfin remarqué par Cléanthe: mais les habits déchirés, les cheveux en déſordre, l'air ſouffrant que Dorival affectoit, firent croire au bon Intendant que ce n'étoit qu'un malheureux de plus dont Sainville, à ſon retour,

ſe plairoit à ſoulager la misère. Cette penſée l'empêcha de prendre de l'ombrage.

On doit ſe rappeller que Dorival étoit né ſoupçonneux. Ce ne fut pas ſans une inquiétude ſecrète qu'il ſe rappella ſes premiers propos du jeune Payſan. Il crut voir, dans le ſoin que Sainville prenoit de cacher Zélie, les ſentimens d'un Amant jaloux qui craignoit de la perdre. Le ſecret dépit de croire que Sainville l'avoit oublié pendant treize ans, & que pendant ce temps il s'étoit peut-être gardé de rappeller à Zélie qu'elle pouvoit avoir un père, le tourmentoit malgré lui.

Ces réflexions le déterminèrent à tout riſquer pour voir ſa fille. Dans ce deſſein, il prit l'empreinte de la clef du parc, & en fit faire deux pareilles pour s'en ſervir lorſqu'il en trouveroit l'occaſion.

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu dans la première Partie, Ariſte troublé & inquiet, ſans oſer l'avouer, des ſentimens ſecrets de Sainville. Ariſte devoit venir au Château, & vouloit prévenir ſon neveu. Clarice y avoit été invitée par Sainville. Le Chevalier de Villers devoit accompagner Clarice, à laquelle il juroit l'amour le plus tendre, & qu'il étoit ſur le point d'épouſer. Mais le Chevalier, piqué de la ſolitude dans laquelle Zélie vivoit, avoit formé le romaneſque projet d'enlever Zélie. Il étoit parti trois ſemaines avant Clarice & Sainville; & s'arrêtant dans un mauvais Hameau qui n'étoit éloigné que d'une lieue du Château, il avoit renvoyé ſon ancien Domeſtique à Paris, avec ordre de le venir rejoindre la veille du jour que Sainville auroit choiſi pour ſon départ.

Dès que ce Domeſtique, nommé

Champagne, ſe fut mis en route, Villers, prenant un habit ſimple, fut joindre le Valet qu'il avoit envoyé pour préparer la réuſſite de ſon projet. Celui-ci le conduiſit dans une autre ferme dépendante du Château, mais ſituée ſur un terrein éloigné de celle où Dorival avoit pris un aſyle. Il avoit déjà gagné des Payſans, qui devoient lui fournir des échelles. Eſcalader un mur étoit un acte qui répondoit à ſes idées romaneſques, & bientôt il l'exécuta. Mais pendant plus de quinze jours ce fut inutilement, & ce ne fut que la veille de celui où Sainville devoit arriver, qu'il parvint enfin à voir Zélie.

Clarice & Sainville étoient donc partis pour le Château; Ariſte ſon oncle les précédoit de quelques heures. Champagne les devançoit, & avertit Villers qui, retournant promptement dans le Village où ſa chaiſe étoit reſtée, avoit repris ſes habits, fait atteler ſa chaiſe; &, partant avec Champagne, il étoit arrivé juſqu'à l'entrée de l'avenue, où le Poſtillon, Champagne & lui, travaillant de toutes leurs forces, parvinrent enfin à briſer l'une des roues de

la chaise de poste. Sur-le-champ, l'adroit Champagne courut au Château; raconta, d'un air très-affligé, l'accident que son Maître éprouvoit; dit au bon homme Cléanthe que le Chevalier étoit ami de M. le Marquis de Sainville; qu'heureusement il ne s'étoit pas blessé, & qu'il venoit en se promenant jusqu'au Château pour attendre que sa chaise fût raccommodée. Le bon Intendant fit préparer sur-le-champ un appartement; & courant lui-même au-devant de Villers, qui paroissoit à la porte du Château : = Monsieur ne s'est-il pas blessé ? Monsieur ne voudroit-il pas prendre quelque chose ? Que Monsieur vienne vîte se reposer dans son appartement. Le Charron est loin, Monsieur aura bien de la peine à repartir aujourd'hui. Mais j'entends une voiture dans la cour : c'est peut-être mon Maître. Que Monsieur me permette de le quitter un moment; je reviendrai bientôt recevoir ses ordres =.

Changeons de personnage. C'étoit Ariste qui venoit d'arriver, & qui questionnoit le bon Cléanthe. = Vous avez tort, lui disoit-il, de me cacher ce que vous

savez touchant cette jeune personne. Vous connoissez la tendresse que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une curiosité fondée sur un intérêt si vif, n'est pas faite pour inspirer la réserve & la défiance. = En vérité, Monsieur, le sort de cette enfant est un mystère impénétrable; elle occupe la partie du Château opposée à celle-ci. Toutes les vues de son appartement donnent sur le parc ; j'ai seul la clef d'une porte qui communique à son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense, semblable à ceux que l'on voit dans les Couvens : c'est-là que chaque jour je viens prendre ses ordres, & lui porter toutes les choses qu'elle desire, excepté des Livres. = Eh! que peut-elle donc faire dans une retraite si profonde? On vous parle donc au-travers de ce tour ? = Non, je trouve un papier sur lequel Zélie ou sa Bonne ont tracé les ordres qu'elles me prescrivent ; tous les matins je vais les prendre. Seriez-vous curieux de voir celui d'aujourd'hui = ? Ariste lut. = Il faut envoyer sur-le-champ, par un homme à cheval, cette lettre à M. de

Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant que d'arriver =. En continuant, il vit que Zélie demandoit qu'il portât au tour des plumes, des crayons, de l'encre, du papier; qu'elle demandoit son souper & son dîner aux heures ordinaires, & des glaces à cinq.

On vint les avertir que Sainville arrivoit, & qu'il y avoit des Dames dans la voiture; ce qui parut bien extraordinaire au bon-homme Cléanthe, qui depuis bien des années n'en voyoit entrer aucune dans la maison. Ariste, resté seul, se livroit à quelques réflexions. = Est-ce-là sa fille? est-ce l'objet d'un sentiment plus vif? l'un & l'autre ne s'accordent point avec la haute opinion que j'ai de la sagesse de Sainville. Il faut absolument que je pénètre ce mystère. Sainville me doit trop & connoît trop bien mon cœur, pour ne pas me laisser lire dans le sien =.

Ici M. Comte de Tressan qui n'avoit écrit du Roman de Zélie, tout ce qu'on vient de lire, que pour composer une espèce d'Introduction, & donner le tour du Roman à la Comédie de Madame

la Comteſſe de Genlis, rentre dans le plan de cette Comédie. = Le Public y perdroit trop, dit-il, ſi je ne m'aſſujettiſſois à préſent à ſuivre le texte. Eh! que pourrois-je dire d'auſſi précis, & qui puiſſe plaire autant à mes Lecteurs? L'Art de la Comédie eſt ſupérieur à celui du Roman, & l'Auteur de Zélie me l'eſt bien plus encore. J'interromprai donc ſouvent mon récit, pour rapporter des Scènes entières =. Voilà ce que diſoit M. de Treſſan; & nous ajoutons, pour notre compte, que nous rapporterons en entier, dans l'Extrait, ce qu'il avoit employé, pour ne rien dérober au Public, qui a beaucoup à gagner avec Madame de Genlis.

ARISTE, *en embraſſant le Marquis.*

Eh bien! mon neveu, que dites-vous de l'aiſance avec laquelle je m'établis chez vous en votre abſence?

LE MARQUIS.

Je regrette bien de n'être pas arrivé plutôt, & d'avoir perdu un jour.

ARISTE *à Clarice.*

Madame, quel hasard heureux nous réunit ici tous les trois ?

CLARICE.

C'est une complaisance qui m'a peu coûté. Mais dites-moi ? le Chevalier de Villers est ici.

LE MARQUIS, *riant.*

Ce hasard-là en vaut bien un autre, n'est-ce pas ?

A l'Intendant.

Il est seul, sans doute ?

L'INTENDANT.

Oui, Monsieur. Ah ! j'oubliois de vous dire qu'un homme est venu hier demander quand vous reveniez ; il n'a pas voulu dire son nom : mais il y a déjà plusieurs jours qu'on le voit rôder autour du Château.

LE MARQUIS.

Est-il jeune ?

L'INTENDANT.

Non, d'un certain âge ; & l'air fort triſte & fort malheureux.

LE MARQUIS.

S'il revient, qu'on lui diſe que je ſuis arrivé, & qu'il pourra me voir.

L'INTENDANT.

Il eſt sûrement dans la misère.

LE MARQUIS.

Il ſuffit. . . . . Faites chercher le Chevalier, pendant que je vais conduire Madame à ſon appartement.

CLARICE.

C'eſt ce que vous ne ferez point. Reſtez-là, je l'exige. . . . Je vais me repoſer & m'habiller ; dans une heure je reviendrai vous joindre. Allons, Victoire. . . . Le Chevalier ici ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Ariſte & Sainville reſtèrent ſeuls ; l'un & l'autre avoient deſiré ce moment ;

mais tous les deux ſentoient alors un trouble involontaire. Ariſte ſe trouvoit dans ce même Château de ſon frère, où Sainville avoit été remis dans ſes bras, & où ſes ſoins les plus tendres avoient élevé l'enfance de Sainville.

ARISTE.

Ici tout retrace à ma mémoire ce temps heureux où j'étois le ſeul objet dont votre cœur fût occupé. Vous m'aimiez alors... Pourquoi donc ai-je été douze ans ſans revoir ce ſéjour, où tout doit vous rappeller ma tendreſſe pour vous? Quelle cauſe ſecrète & fatale vous a donc éloigné de moi? Qui m'a ravi votre confiance & votre amitié? Qui m'a fait perdre enfin mon fils, le ſoutien & l'unique eſpoir de ma vieilleſſe?

LE MARQUIS.

Ah! mon oncle, plaignez un malheureux, ſurpris, confondu lui-même;... mais n'accuſez point un cœur qui n'a jamais ceſſé de vous reſpecter & de vous chérir..... Quelle étonnante hiſtoire faudra-t-il?...

ARISTE.

Je ne vous en ai jamais parlé ; je crois que déjà j'en sais une partie : j'ai été long-temps, comme le Public, la dupe de votre prétendu dégoût pour le monde; mais vous rempliſſiez du moins alors une partie des devoirs de votre état & de la ſociété. Il n'y a guères que cinq ans que le progrès de votre penchant pour la ſolitude a commencé à m'étonner : depuis deux ans ſur-tout, vos longues abſences m'ont fait naître des ſoupçons qui me rapprochoient aſſez de la vérité ; enfin, malgré toutes vos précautions, on a découvert.... Vous êtes, mon neveu, vertueux, eſtimable, je le ſais, je vous aime & je vous plains. Si vous penſiez différemment, vous ne me verriez point ici.

LE MARQUIS.

Vous me plaignez, ... ſans doute je le mérite.... Je ſuis foible..... J'ai beſoin de vos conſeils, & ſur-tout... de votre indulgence.

ARISTE.

Vous m'effrayez, . . . parlez-moi sans détour. Quelle est cette enfant soustraite à tous les yeux, que vous élevez avec tant de mystère? A qui doit-elle le jour? Sa mère vit-elle encore? Malheureux, vous vous taisez! . . . Si vous aviez, sans mon aveu, disposé de votre main, sans doute un choix déshonorant...

LE MARQUIS.

Non, mon oncle, rassurez-vous; je suis libre encore. Cette orpheline infortunée ne m'est rien.... La pitié, l'amitié me la firent adopter.... Depuis près de treize ans je possède ce trésor.

ARISTE.

Auriez-vous abusé des droits qu'on vous céda?

LE MARQUIS.

Grace au Ciel, mon cœur est pur; je n'ai abusé que moi-même. Vous le voulez: écoutez donc le triste récit de ma foiblesse & de mes égaremens; ce n'est

point un secret que vous m'arrachez : depuis plus de six mois je suis décidé ; mon projet étoit de vous parler, de vous amener ici ; . . . mais je ne voulois me déclarer que la veille de mon départ. J'avois choisi dans ma famille vous & Clarice pour cette confidence. ... Hélas ! que vais-je vous apprendre ?

ARISTE.

Parlez, parlez, tirez-moi d'une incertitude qui me fait mourir.

Sainville rappella tous les détails dont nos Lecteurs sont déjà instruits.

LE MARQUIS.

C'est cette même enfant, cette même Zélie, c'est cet être intéressant...

ARISTE.

Mais qui peut vous engager à choisir un genre d'éducation ? ...

LE MARQUIS.

Je ne formai pas d'abord le dessein bizarre que j'ai suivi depuis. Mais une

converſation que j'avois eue avec Dorival, m'en fit naître l'idée dans la ſuite. D'ailleurs, l'apparence de la mort de mon ami me perſuadant que cette enfant n'avoit d'autre père que moi, ce dépôt précieux m'en devint plus cher : je ne pus me réſoudre à la faire élever dans un Couvent ; l'eſprit qu'on y peut prendre du monde pouvoit être dangereux pour elle. Je crus devoir me charger moi-même de ſon éducation.

ARISTE.

Quels projets formiez-vous alors pour la ſuite de ſa deſtinée ?

LE MARQUIS.

Celui de cultiver ſon cœur & ſon eſprit, de l'aimer comme une fille que j'avois adoptée, de lui aſſurer un ſort indépendant, lorſqu'elle auroit atteint l'âge de la raiſon. Tels étoient les deſſeins que m'inſpiroient alors l'amitié, l'honneur, la vertu. Hélas ! un penchant irréſiſtible, une paſſion fatale a depuis bouleverſé toutes mes idées : j'ai vu avec effroi, mais trop tard, que né pour la

protéger, pour lui servir de père, des motifs si purs, des titres si respectables, n'étoient plus faits pour moi. Trop foible pour me vaincre, assez vertueux encore pour me condamner, je ne me suis point déguisé l'excès de ma folie. La différence de nos âges, de nos fortunes, de nos états, vos desseins sur moi, . . . tout élevoit entre nous d'éternelles barrières: en cédant à ma passion, je m'attirois l'indignation de ma famille; je perdois sans retour votre tendresse, & je n'étois aux yeux du monde qu'un vil séducteur. . . . Vous l'avouerai-je? tout me portoit à cacher à mes amis, à vous-même, cette passion. Je ne puis me flatter d'être aimé, ou du moins je n'en suis pas sûr. Accoutumée à ne voir que moi, Zélie me prodigue tous les témoignages innocens du sentiment le plus tendre; mais la reconnoissance & l'amitié pourroient-elles suffire à mon cœur? Prêt à lui tout sacrifier, je lui voudrois, pour son bonheur & pour le mien, une passion qui répondît à la mienne. Eh! comment l'espérer, comment m'en assurer, tant que je serai le seul objet qu'elle connoisse, & qui puisse lui paroître ai-

mable & sensible? Dès ce moment je vais lui rendre une pleine liberté: elle passera trois mois avec Clarice, comme ma propre fille; nous la menerons après à Paris: un Couvent lui servira d'asyle: c'est là que la laissant maîtresse absolue d'elle-même, Zélie pourra décider de son sort; & je suis sûr que vous ne désapprouverez pas qu'en la laissant libre, je lui assure une fortune honnête & convenable à sa naissance.

Ariste lui fit les remontrances les plus fortes sur sa situation, & sur-tout sur la nécessité, qu'il regardoit comme absolue, que Sainville renonçât à son amour, & fît une alliance propre à porter sa maison à un plus haut degré d'élévation & de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! mon oncle, maître de mes actions & de ma conduite, je ne peux l'être de mon cœur. Zélie seule peut décider de ma destinée: mais de grace suivez-moi, venez la voir; sa vue peut-être me justifiera,..., venez.

Quoique le cœur d'Ariſte fût fermé depuis long-temps à la plus douce des paſſions, il ne put voir la charmante Zélie ſortir d'un cabinet à la voix de Sainville, ſans en être ému. Un ſimple habit de taffetas blanc paroiſſoit avoir été placé par les Graces ſur une taille égale à la leur; un ruban couleur de roſe qui l'attachoit, un pareil ruban entrelacé dans ſes beaux cheveux, des yeux céleſtes, une bouche de roſe, tout ſervit à faire juger à Ariſte de la profondeur de la bleſſure de Sainville.

LE MARQUIS *à Zélie.*

Ma chère Zélie, voilà cet oncle ſi cher, à qui je dois tout, dont je vous parle ſi ſouvent.

ZELIE.

Ah! Monſieur, Monſieur, c'eſt donc vous... Quoi! vous êtes cet oncle adoré, dont la tendreſſe éleva Sainville, mon père, mon ami; c'eſt donc vous qui l'avez rendu ſi charmant, ſi parfait: que ne vous dois-je pas moi-même, puiſque vous avez fait mon bonheur!

Ariſte ſe défendant mal de l'émotion qui le ſuffoquoit, dit des choſes honnêtes à Zélie ſur tous les talens qu'elle avoit acquis dans ſa ſolitude.

LE MARQUIS.

Ils vont bientôt paroître dans un plus grand jour; il eſt temps que je laiſſe voir ma fille & mon élève aux parents & amis que j'ai priés de venir m'aider à célébrer le jour qu'elle entre dans le monde ==. Il appella Madame Berard. Son nouvel appartement eſt-il prêt, Madame? pourrai-je bientôt l'y conduire?

MADAME BERARD.

Dans un moment, Monſieur.

Elle ſortit. Ariſte qui craignit de donner par ſa ſenſibilité trop d'avantage à ſon neveu, feignit d'avoir quelques ordres à donner, & laiſſa Sainville ſeul avec Zélie.

LE MARQUIS.

Raſſurez-vous, ma chère Zélie; je vais vous parler ſans témoin pour la dernière fois. Eh quoi! vous pleurez?

ZELIE.

Pourquoi m'arracher de ma retraite? je devois, dissiez-vous, y demeurer tant qu'elle me seroit chère, tant que je vous aimerois : je croyois y demeurer toujours.

LE MARQUIS.

Cessez de vous affliger, je vous en conjure. Ecoutez-moi : je vous ai soustraite au monde pendant un temps, pour l'employer, loin du tumulte & de la dissipation, à former votre cœur & votre esprit, à vous donner des talens agréables & des connoissances solides. Vous avez surpassé mon attente : je veux jouir de mon ouvrage; je veux qu'on vous connoisse : nous sommes faits pour la société, & vous serez l'ornement de celle que vous choisirez.

ZELIE.

Je ne sais pas si j'y plairai, mais je suis bien sûre de m'y déplaire.

LE MARQUIS.

Eh! par quelle raison?

ZELIE.

Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Entourée de visages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autre chose que de vous; & c'est une étude pénible, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS.

Mille liaisons agréables s'offriront à vous. On cherchera tous les moyens de vous plaire. On vous amusera d'abord; on finira par vous intéresser.

ZELIE.

Ce n'est pas-là le langage que vous me teniez autrefois. Ah! que je suis mécontente de tout.... de vous-même!

LE MARQUIS.

Quels sont mes torts?

ZELIE.

Vous avez l'air embarrassé, contraint..... Vos discours, vos regards ont changé; votre maintien m'attriste,

m'en impose ; & j'éprouve, en vous écoutant, je ne sais quelle amertume que je n'ai jamais ressentie.

LE MARQUIS.

Non, je ne suis point changé..... Ah ! Zélie..., je serai toujours votre ami, votre père.

ZELIE.

Et vous êtes le seul objet que j'aime, le seul que je puisse aimer.

LE MARQUIS.

Ne le promettez pas...; peut-être un autre plus aimable ?

ZELIE.

N'achevez pas ; je ne puis soutenir de vous voir une idée si cruelle. Vous alliez dans le monde ; je me croyois aimée par vous de préférence à l'Univers entier.... Quand j'y serai, pourquoi donc n'auriez-vous pas la même certitude ? Je suis plus juste, & peut-être plus sensible que vous.

LE MARQUIS.

Je ne douterai jamais de votre sincérité : mais vous n'avez nulle expérience, vous n'avez jamais rien vu ni connu que moi.

ZELIE.

Ah ! mon ami ! . . . pourquoi donc me faire sortir de l'heureuse obscurité qui m'étoit si douce & si chère ? Je ne voulois vivre que pour vous . . . : mais n'en parlons plus. Vous l'exigez, je dois vous obéir ; je m'y soumets. . . . Dites-moi seulement quelle sera ma conduite dans ce monde inconnu où vous m'ordonnez de paroître ? Vous m'avez souvent parlé de ses écueils, de ses dangers : du moins vous y serez mon guide, mon protecteur. Mon père, mon ami, ne m'abandonnera pas.

LE MARQUIS.

Vous ignorez, Zélie, à quel point je vous aime.

ZELIE.

Qui ! moi ! quand je tiens tout de vous,

vous, quand vous avez tout fait pour moi. Je vous dois tout, jusqu'au bonheur d'être sensible. Je pense, j'aime, je suis heureuse : & c'est votre ouvrage. De tout vos bienfaits, le plus cher à mon cœur, c'est ce sentiment impossible à définir que vous m'inspirez..... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de sa vivacité ; vous ne m'avez point appris de nom, d'expression qui puisse rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS.

Quel langage séducteur ! Eh ! comment ne pas s'y livrer ? Mais hélas ! ce n'est sans doute que celui de la reconnoissance..

ZELIE.

Vous paroissez agité..... Que dites-vous ?

LE MARQUIS.

Vous me demandez des conseils, ma chère Zélie ; il en est d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles. Cependant je me flatte que vous

daignerez me croire & les ſuivre. Vous allez fixer tous les yeux. La politeſſe & la bienſéance exigent de vous que vous paroiſſiez occupée des différens objets qui vont vous entourer. Sans ceſſer d'être vraie, il faut renfermer vos ſentimens au fond de votre cœur, & ne point parler de cette amitié ſi tendre & ſi pure, qui ne peut intéreſſer que nous deux. Par exemple, il faut changer, devant le monde, le nom ſi doux que vous me donnez!...

ZÉLIE.

Comment! je vous appellerois comme un étranger? Mais, *mon ami*, c'eſt votre nom pour moi; & l'on me feroit un crime!....

LE MARQUIS.

Tel eſt l'uſage: s'y ſouſtraire ſeroit un ridicule, & c'eſt ce que le monde pardonne le moins.

ZELIE.

Que vous me le faites haïr! Eh! qu'importe le ridicule? Je ne crains que le bl âme fait pour le vice.

LE MARQUIS.

Vous m'avez promis de me croire.

ZELIE.

Je m'étois.... mais je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Je vous recommande sur-tout, ma chère Zélie, de mettre tous vos soins à gagner l'amitié de mon oncle : je le regarde comme un père.

ZELIE.

Il deviendra le mien. Hélas ! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie : vous avez si bien gravé dans mon ame tous les devoirs qu'un titre si cher impose. Ah ! croyez que je conçois facilement le respect, la tendresse qu'on éprouve pour un père.

LE MARQUIS.

Je vous ai parlé de Clarice ; je desire vivement qu'elle puisse vous plaire, & qu'elle devienne votre amie.

ZELIE.

Mon ami, je ne puis vous le promettre : un ami ſuffit à mon cœur, &, vous le ſavez, ſon choix eſt fait.

LE MARQUIS.

Vous verrez encore ici un jeune homme qu'on appelle le Chevalier de Villers. Je ne vous preſcris rien pour lui ; je le connois ſuperficiellement, & d'ailleurs...

ZELIE.

A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?....

ZELIE.

Occupée du bonheur de vous revoir, juſqu'ici je n'ai penſé qu'à vous ..... mais vous venez de me rappeller.

LE MARQUIS.

Eh bien !....

ZELIE.

Une aventure singulière.....d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Comment, que dites-vous?

ZELIE.

Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit....&....

LE MARQUIS.

De grace, expliquez-vous.

ZELIE.

C'étoit hier....

LE MARQUIS.

J'ai reçu en chemin une lettre de vous, & vous ne me disiez rien.

ZELIE.

Je n'ai pas jugé ce détail assez intéressant pour vous en entretenir; il ne pouvoit l'être que par sa singularité, & j'avois tant d'autres choses à vous dire,

que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre.

LE MARQUIS.

Il est vrai..... Mais, enfin, poursuivez.

ZELIE.

Eh bien ! hier au soir je me promenois seule dans le petit bois, je côtoyois le mur; tout à-coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom, elle sembloit venir du haut des airs. J'ai levé la tête & j'ai vu, mais avec une surprise extrême, un homme sur le mur. L'étonnement & la frayeur m'ont rendue immobile.... Il m'a crié de me rassurer. J'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté du mur : mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, que, n'ayant de celui-ci nul secours, il est impossible que je puisse franchir la distance qui nous sépare. Un peu remise de mon trouble, je lui ai demandé quel étoit son dessein? Il m'a répondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai rien compris

à cela; & il y avoit dans sa manière de s'exprimer & dans sa physionomie, un air d'égarement & de folie qui m'a rendu ma première frayeur : j'ai voulu m'éloigner ; dans ce moment il m'a jetté un papier, en me conjurant de le ramasser ; pour le satisfaire je l'ai mis dans ma poche, & j'ai promptement regagné ma chambre.

LE MARQUIS.

Et le billet ?

ZELIE.

Je l'ai lu, je n'y comprends rien; tenez, jugez-en vous-même, le voici.

LE MARQUIS.

« Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré ? Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'amour ne puisse pénétrer : l'espérance de vous voir m'a fait tout oser, tout entreprendre; daignez autoriser une passion aussi pure qu'elle est extrême, & croyez qu'elle

saura m'inspirer les moyens de vous tirer de l'indigne esclavage où l'on vous retient. Cachez cette lettre & ce billet au tyran jaloux qui vous obsède ; & pensez que l'amour le plus tendre & le plus passionné va travailler avec ardeur à votre délivrance ».

Que pensez-vous de cette lettre ?

ZELIE.

Qu'elle est d'un fou ; mais d'une folie bien singulière, n'est ce pas ?

LE MARQUIS.

Qui pourroit ?.... mais il me vient un soupçon : dites-moi ; si vous revoyiez ce jeune homme, le reconnoîtriez-vous ?

ZELIE.

Oui, je le crois.

LE MARQUIS.

Sa figure vous a donc frappée ?

ZELIE.

A quoi bon cette question ?

LE MARQUIS.

A rien.

ZELIE.

Vous paroiſſez rêveur !

LE MARQUIS.

Point du tout. Mais l'heure s'avance, il faut ſonger à vous aller habiller.

ZELIE.

— Quoi, ne le ſuis-je pas ?

LE MARQUIS.

Cet habit ſimple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, ſeroit ridicule dans le monde.

ZELIE.

Il faut auſſi le changer ! Le monde eſt donc bien minutieux ? Dans quels petits détails ne faut-il pas entrer, pour éviter ce que vous appellez un ridicule ?

LE MARQUIS.

Quelqu'un vient.

ZELIE.

C'eſt ma Bonne.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame Berard, avez-vous fait préparer le nouvel appartement de votre Maîtresse ?

MADAME BERARD.

Oui, Monsieur, j'ai suivi vos ordres.

ZELIE.

Ah ! ma Bonne, ne regrettez-vous pas celui que nous quittons ? Du moins, accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois : mon cœur se serre en pensant que je ne verrai plus un lieu si cher, où j'ai passé..... sans doute..... les plus doux momens de ma vie. Ah ! mon ami..... je ne sais ce qui se passe dans mon ame, mais elle est bien triste....

LE MARQUIS.

Zélie, ma chère enfant... que cette sensibilité si touchante a de charmes pour moi ! Croyez que votre bonheur m'est plus cher que ma vie.

ZELIE.

Dites-moi donc que vous m'aimez ;

répétez-le-moi souvent, aussi souvent qu'autrefois.

LE MARQUIS.

N'en doutez pas. Vous êtes tout pour moi ; un sentiment si doux, nourri depuis si long-temps, absorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment : objet de tous mes soins, de tous mes projets, de toutes mes pensées, rien ne peut me distraire de vous ; tout ce qui n'est pas vous, m'est insipide, importun ; & je préfère à tous les biens du monde, le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, d'être aimé de vous.

ZELIE.

Je vous retrouve enfin. Oui, c'est vous qui venez de me parler, c'est mon ami.... c'est.... Ah ! c'est tout ce que j'aime. Ma tristesse est dissipée, mes noires idées sont évanouies : un discours si tendre, des paroles si chères m'ont rendu mon bonheur. Disposez de moi, de ma destinée : je me soumets à vous avec joie. Je ne regrette plus ni ma retraite,

ni mon obscurité ; vous m'aimez, il suffit. Que me faut-il de plus ?

LE MARQUIS.

Quels charmes ! quels transports j'éprouve en l'écoutant !... Allez, ma chère Zélie, dans un moment j'irai vous retrouver. Allez.... Que mon trouble est extrême ! il est égal à ma foiblesse.

ZELIE.

Je vous quitte pour un instant. Mais qu'un instant est long sans vous ! je l'emploierai du moins à me rappeller les conseils que vous venez de me donner, & croyez que je les suivrai ; il m'est si doux de vous obéir.

LE MARQUIS.

Ah ! Zélie....

ZELIE.

Eh bien ! parlez. Vous paroissez avoir quelque chose à me dire.

LE MARQUIS.

Si j'en croyois mon cœur....N'entends-

je pas du bruit ? On vient, éloignez-vous.

ZELIE.

Je n'entends rien ; mais vous le voulez ; je vous laisse. Allons, ma Bonne. Que j'ai de peine à m'arracher d'ici !

LE MARQUIS, *seul.*

Je ne pouvois plus me contenir..... Emu, troublé jusqu'au fond de l'ame, j'allois tomber à ses pieds, lui dire, dans une langue qu'elle ignore, le secret fatal de ma vie. Eh quoi ! j'ai eu la force de cacher, de renfermer cette passion depuis plus de trois ans, & un instant m'alloit ravir, peut-être, & mon courage & ma vertu. Quatre mois d'absence n'ont fait qu'irriter ce sentiment qui me domine. C'en est fait ! je ne suis plus digne de garder ce dépôt précieux. Malheureux ! Quel est mon espoir ? Celui d'être aimé.... Non, je ne l'ai même pas. En vain elle me prodigue toutes les preuves de la tendresse la plus touchante. Quand je l'entends, quand je la vois, séduit, égaré, tout concourt à m'abuser : mais, absent d'elle, bientôt de

cruelles réflexions viennent détruire une illusion si dangereuse. Ce jeune homme dont elle m'a parlé, quel est-il ? Je trouve ici le Chevalier de Villers. Si c'étoit lui ! mais il aime Clarice ; ils doivent s'unir... Ce jour va détruire ou confirmer mes soupçons. O Ciel ! il me manquoit le tourment de la jalousie.... On vient ; cachons, s'il est possible, le trouble affreux qui me surmonte.

CLARICE (1).

Je l'ai vue, je l'ai vue.... elle est charmante. Il n'est pas possible que vous n'adoriez pas cette charmante enfant.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ? Ne savez-vous pas que j'ai trente-huit ans, & qu'elle n'en a pas encore dix-sept ?

CLARICE.

Qu'importe ! on peut vous donner

(1) Nous allons continuer nous-mêmes, tant qu'il sera possible, la forme du dialogue.

l'espoir de plaire, & d'être aimé. Mais voici le Chevalier....

LE CHEVALIER DE VILLERS.

Vous ne devinez pas, sans doute, le motif de mon voyage ici?

CLARICE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne supposez pas que je viens vous y chercher?

CLARICE.

Vous êtes parti pour la Gascogne depuis trois semaines, & je vous trouve en Normandie; il faut que vous vous soyiez furieusement égaré. Laissez-moi. *Et elle sortit.* *Le Chevalier la suivit.*

ARISTE.

Mon cher neveu, si jamais un égarement fut excusable, c'est sans doute le vôtre. Oui, je conviens que Zélie est charmante: mais, enfin, ce n'est qu'une enfant; & sans parler de ce manque de convenance entre vous, si la raison ne

triomphe pas du penchant qui vous entraîne vers elle, dans quels malheurs!....

LE MARQUIS.

Je me suis dit tout ce qui peut détruire une passion si funeste; je la combats depuis plus d'un jour. Mais, je ne crains pas de vous l'avouer, si je pouvois me croire aimé, il n'y a point de sacrifices que je ne fusse prêt à lui faire; & le plus grand, sans doute, seroit de m'exposer à perdre vos bontés. Mais elle ne connoît encore que l'amitié; & elle l'éprouve avec toute la vivacité d'un cœur innocent & juste. Cette réflexion me préservera du malheur que vous craignez.

ARISTE.

Quoi! si Zélie cédoit à l'impression d'un nouveau sentiment, vous auriez la générosité de ne point apporter d'obstacle à ses desirs?

LE MARQUIS.

Qui? Moi, moi, m'opposer à son bonheur.... Ah! je fus son père avant d'être son amant, Qu'elle fasse un choix

digne d'elle, & j'aurai le courage d'étouffer à jamais une passion malheureuse : je connois l'étendue de mes devoirs envers elle; je les remplirai tous, en dussé-je mourir.

ARISTE.

Mon cher neveu, quel mêlange étonnant de vertus & de foiblesses ! Sans cette passion fatale, que ne feriez-vous pas ? Mais elle a détruit votre activité & votre ardeur pour la gloire, la force de votre ame s'épuise & se consume dans les vains combats d'un amour insensé. Mais Zélie s'avance ; je vous laisse avec elle, adieu ; souvenez-vous du moins de vos résolutions. *A part.* Allons rêver aux moyens de lui ravir toute espérance.

ZÉLIE, *parée.*

Je viens d'éprouver une frayeur mortelle. Cet extravagant, ce jeune homme dont je vous ai parlé, il est ici : en traversant dans la cour, j'ai cru l'apercevoir; il s'avançoit vers moi, mais en voyant ma Bonne qui me suivoit, il a pris la fuite : il m'a fait bien peur, &

j'en conserve encore un battement d'une force étrange.

LE MARQUIS.

En effet, vous avez l'air bien émue. (*à part*) Ah ! ce n'est pas-là de la frayeur ; c'est bien plutôt un trouble dont elle ignore le nom & la cause.

ZELIE.

Il m'a paru fort bien mis : sa physionomie est douce ; mais je trouve étonnant qu'avec un tel dérangement dans l'esprit, on le laisse ainsi livré à lui-même.

LE MARQUIS.

Zélie, pourriez-vous me dire de quelle couleur étoit son habit ?

ZELIE.

Gris & argent.

LE MARQUIS.

C'est lui-même. Vous le verrez aujourd'hui ; il est ici. Je vous ai parlé du Chevalier de Villers ; c'est lui.

ZELIE.

Comment peut-on accueillir ? ...

LE MARQUIS.

Si vous vous trouvez seule avec lui, vous pouvez lui dire ce que vous pensez, & les sentimens tels qu'ils soient, que sa conduite & ses discours vous inspireront ; je ne vous prescris rien là-dessus : seulement je vous préviens, parce que je le dois, ... que sa tête est légère, qu'il est étourdi, vain; & que ses principes ne sont pas aussi purs que les vôtres.

ZELIE.

Cette connoissance m'est inutile ; je le fuirai, parce que je le crains.

LE MARQUIS.

Vous le craignez. ... Est-ce qu'il vous déplaît ?

ZELIE.

Non : son extérieur prévient & n'offre rien que d'agréable ; mais sa folie m'effraye.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne vois que trop qu'elle en eſt déjà charmée. Il faut que je me retire.... Je ſens.... Dieux !

CLARICE, *en entrant.*

Eh ! quoi, je fais fuir le Marquis !.. Mais qu'avez-vous, ma chère Zélie ? parlez-moi avec confiance, je vous en conjure.

ZELIE.

Non, je ne le puis, je dois renfermer au fond de mon cœur les peines qui m'affligent. Hélas, Madame, je ſuis bien malheureuſe.

CLARICE.

Vous ! eſt-il poſſible ? Eh ! comment ?

ZELIE.

Mon ſort eſt changé, Madame, & je n'y pouvois que perdre.

CLARICE.

On vous a rendu la liberté, le plus précieux de tous les biens; qu'avez-vous à regretter ?

ZELIE.

La liberté ! je sais qu'on la chérit, qu'on la vante : mais je n'en connois pas le prix, & je regrette le bonheur inestimable de voir à toute heure & sans contrainte le seul objet que j'aimois : oui, Madame, j'ai perdu cette félicité si douce, & rien ne peut m'en dédommager.

CLARICE.

Vous m'étonnez ; seule, sans distraction, la douleur & l'ennui devoient vous consumer.

ZELIR.

Non, Madame, toute distraction m'eût été odieuse ; je chérissois la solitude avec lui ; & sans lui, elle seule me convenoit : son souvenir & ses lettres me préservoient ; les talens qu'il m'a donnés, en occupant mes loisirs, en me rappellant ses soins & ses bienfaits, m'arrachoient à l'ennui.

CLARICE.

Mais dans votre solitude vous étiez ignorée : si belle & si jeune, se peut il

que le desir de paroître avec éclat dans le monde ne se soit jamais offert à votre esprit ?

ZELIE.

Hélas ! qu'avois-je à souhaiter ? & comment une curiosité si vaine auroit-elle pu ? . . .

CLARICE.

Vous ne concevez donc pas, belle Zélie, le plaisir d'être louée, admirée ?

ZELIE.

Ah ! Madame, eh ! n'ai-je pas joui de ce bonheur si doux, de plaire à ce qu'on aime ?

CLARICE.

Tout autre éloge vous seroit donc indifférent ?

ZELIE.

Je vous avoue, Madame, que cette question m'étonne. Existeroit-il donc une personne assez bizarre, pour rechercher ce qui ne la touche point ? Vouloir plaire, n'est-ce pas aimer ? &

ſans un cœur ſenſible, à quoi pourroit ſervir ce frivole avantage ?

CLARICE.

Ma chère enfant, que vous m'intéreſſez ! Mais puiſque vous êtes aimée, comment n'êtes-vous pas heureuſe ?

ZELIE.

Hélas ! il n'eſt plus le même pour moi. Triſte, rêveur, diſtrait, il eſt changé ; je ne ſuis plus l'objet qui l'occupe entièrement.

CLARICE.

Connoîtriez-vous déjà les tourmens de la jalouſie ?

ZELIE.

De la jalouſie ! je ne ſais ce que c'eſt.

CLARICE.

Puiſſiez-vous conſerver cette heureuſe ignorance ! Croyez que vous êtes aimée. Mais j'apperçois le Chevalier : je vous laiſſe. Je vais tout dire au Marquis ; il vous aime.

ZELIE.

O Ciel! que je crains sa présence!... Que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Vous voir, être souffert par vous, vous aimer uniquement.

ZELIE, *en riant.*

Vous m'aimez uniquement!

LE CHEVALIER.

Vous riez.... cruelle! vous doutez.

ZELIE.

Ah! mon Dieu, ne vous fâchez pas.

LE CHEVALIER.

Et cette flamme si pure ne vous touchera-t-elle jamais?

ZELIE, *à part.*

Une flamme si pure! Voilà du nouveau; mais où prend-il tout cela?

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous gardez le silence, ingrate Zélie; vous voulez me désespérer!

ZELIE.

Il me dit des injures à présent, il va devenir furieux. . . . Si je pouvois m'échapper!

LE CHEVALIER.

Vous vous troublez. . . . ah! quelle seroit ma félicité, si j'osois interpréter cette émotion en ma faveur!

ZELIE.

Interprétez la, comme vous voudrez; je ne demande pas mieux. Mais quoi! à mes genoux! . . . relevez-vous . . . Ah Ciel! le voilà dans le plus fort de son délire. Calmez-vous, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Ah! Zélie, vous me raviſſez.

ZELIE.

Je suis charmée que vous soyez content.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez heureux au-delà de toute expreſſion; mais cachons à tous les yeux cette heureuſe intelligence.

ZELIE.

Oh! vous pouvez compter ſur le ſecret... Le pauvre homme! il faut qu'il ſente ſa folie: cela fait pitié. . . . Vous avez bien tardé, Madame Berard. Allons, allons vers le Marquis.

CLARICE & le MARQUIS.

CLARICE.

Quoi! malgré tout ce que je vous ai dit, vôtre injuſte prévention dure encore; & vous doutez d'un cœur qui vous aime avec une paſſion peut-être plus vive que la vôtre?

LE MARQUIS.

Vos diſcours n'avoient que trop égaré ma raiſon; mais j'ai vu Zélie, & ce dernier entretien m'a rendu ces idées funeſtes, que rien ne peut détruire.

CLARICE.

O Ciel! que me dites-vous, & comment puis-je le croire?

LE MARQUIS.

De grace, ne me preſſez pas de m'expliquer. Partez, Madame, partez; c'eſt tout ce que je peux vous dire.

CLARICE.

Eh quoi! ma préſence vous devient-elle odieuſe?

LE MARQUIS.

Ah Dieux! vous ne m'entendez pas.

CLARICE.

Parlez, ou vous rompez à jamais ces liens ſi chers qui m'attachent à vous.

LE MARQUIS.

Je ne le puis. Craignez plutôt de me voir rompre le ſilence.

CLARICE.

Qu'entends je? eh! quel trait de lumière! Mais c'eſt une folle idée.... Par-

lez, dissipez de grace le soupçon extravagant que vous venez de me donner.

LE MARQUIS.

J'apperçois mon oncle; il m'a fait demander de m'entretenir sans témoins:... il faut...

CLARICE.

Avant de m'éloigner,... dites-moi un seul mot... ce Chevalier de Villers...

LE MARQUIS.

Madame,... qu'allez-vous me demander?

CLARICE.

Il suffit; tout s'éclaircit pour moi... Je vous entends.... Je vais m'enfermer dans ma chambre. Quand vous serez libre, venez m'y joindre; vous savez si j'ai besoin de vous parler.

ARISTE & le MARQUIS.

ARISTE.

J'ai des choses importantes à vous

dire, & j'héſite à vous les apprendre; je crains votre foibleſſe.

LE MARQUIS.

Il eſt donc queſtion de Zélie.

ARISTE.

Il eſt vrai. Savez-vous la paſſion du Chevalier de Villers?

LE MARQUIS.

J'en ſuis inſtruit par Zélie même; & j'ai de fortes raiſons pour croire qu'elle n'y eſt pas indifférente.

ARISTE.

Et moi, j'en ſuis certain. Il vient de la quitter; il étoit avec elle dans le boſquet du nord; il s'eſt jetté à ſes genoux, il a tiré ſon épée: il l'a menacée de ſe donner la mort; & Zélie ne pouvant réſiſter à ce ſigne d'un amour déſeſpéré, s'eſt jettée ſur lui, & eſt demeurée évanouie dans ſes bras. Je ſuis accouru, nous l'avons ſecourue; & le Chevalier m'a dit qu'il adoroit Zélie, qu'elle lui avoit donné beaucoup d'eſpérance; mais que lui refuſant l'aveu de

ſes ſentimens, le déſeſpoir l'avoit emporté.

LE MARQUIS.

Et qu'a dit Zélie ?

ARISTE.

Elle le regardoit tendrement, ſoupiroit; ſes yeux étoient baignés de pleurs.... Enfin le Chevalier s'eſt tourné vers elle. = Si vous ne m'aimez point, a-t-il dit, la vie m'eſt odieuſe; je n'ai plus qu'à mourir: prononcez =. Alors Zélie s'eſt écriée avec tranſport : Vivez, vivez !

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le reſte. Elle l'aime. Elle le connoît depuis deux jours, & l'ingrate le préfère à l'Univers entier, à moi... à moi.... Je vous devine, mon oncle ; ne vous flattez pas que je donne à l'ambition un cœur que Zélie livre au plus mortel déſeſpoir. Ma carrière eſt remplie, mon ſort eſt décidé : j'attendrai, loin du monde, de la Cour, de ma famille, de vous enfin, le terme d'une vie odieuſe & déplo-

rable. Je vais me fixer ici, dans ces lieux autrefois si chers; tout m'y retracera le souvenir de mes beaux jours passés, & je pourrai m'y livrer sans contrainte à ma douleur & à des regrets éternels.

ARISTE.

Plaignez-vous, gémissez; mais laissez-moi tout attendre du temps & de la raison.

LE MARQUIS.

Non, n'espérez rien .... La raison! ah! je l'ai perdue pour toujours.

ARISTE.

Mais, pour terminer un entretien qui nous afflige tous deux, dites-moi quelles sont vos dernières résolutions pour Zélie; elle m'intéresse, & ....

LE MARQUIS.

On peut s'en rapporter à moi du soin de son bonheur: je dois disposer d'elle; c'est un droit que personne ne peut me ravir. Je lui parlerai, ... & si elle persiste, je la rends sa maîtresse; & ne ces-

sant point de l'adopter & de la regarder comme ma fille, je veux lui assurer toute la fortune dont je puis disposer. Voilà, mon oncle, ma dernière & irrévocable résolution.

ARISTE.

Quoi! pour un étrangère, pour une personne qui fait le malheur de votre vie, vous voulez vous dépouiller?

LE MARQUIS.

Je vous le repète : je renonce à toute fortune, à tout établissement. Le Chevalier de Villers n'a rien. S'il épouse Zélie, je lui donne la moitié de mon bien, le reste après ma mort; telle est ma volonté. Voyez à présent quel malheur est pour moi celui de n'être point aimé. Je sens que je vous arrache toutes vos espérances, par le sacrifice que je fais : il m'en coûte pour vous affliger; mais du moins je ne vous verrai pas vous applaudir en secret du tourment de ma vie. Adieu, il faut que je vous quitte; plaignez-moi à présent, vous le pouvez, vous le devez peut-être.

ZELIE, ARISTE (1).

ARISTE.

Approchez, Mademoiselle ; j'allois vous chercher, &...

ZELIE.

On m'a dit que Monsieur de Sainville étoit ici.

ARISTE.

Il est, je crois, chez Clarice.

ZELIE.

Je vais l'y trouver.

ARISTE.

Non, vous le gêneriez. Vous savez qu'ils aiment à être seuls ensemble.

ZELIE.

Je ne craindrai jamais de lui être importune.

(1) C'est encore Madame de Genlis qui va parler.

ARISTE.

Reſtez. Il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous, & c'eſt...

ZELIE.

En eſt-il?...

ARISTE.

Ouvrez-moi votre cœur. Dites-moi avec franchiſe, que penſez-vous du Chevalier de Villers?

ZELIE.

Hélas! Monſieur, vous devez bien l'imaginer, & je ne ſuis pas encore remiſe du trouble affreux qu'il m'a cauſé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il eſt bien triſte à ſon âge d'être atteint d'un mal ſi violent & ſi ſingulier, & je ne puis comprendre qu'on n'en avertiſſe point ſa famille.

ARISTE.

De quel mal parlez-vous, & que voulez-vous dire?

ZELIE.

Pouvez-vous me le demander, après la

scène horrible dont vous avez été le témoin?

ARISTE.

Quoi! c'est cela qui vous étonne? Mais, Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

ZELIE.

Oui, l'amour! voilà ce qu'il repète dans ses accès;... & c'est le nom de sa folie.

ARISTE.

Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZELIE.

Oh! je n'ai garde de lui faire des questions.: je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE.

En voici bien d'une autre! en vérité, je crois rêver.

ZELIE.

Vous paroissez surpris.

ARISTE.

Je dois l'être en effet : mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZELIE.

Comment ?

ARISTE.

En vous apprenant que ce que vous appellez folie dans le Chevalier de Villers, n'en eſt point une.

ZELIE.

Cela n'eſt pas poſſible.

ARISTE.

Rien n'eſt plus vrai. Il exiſte un ſentiment plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoiſſance ; & ce ſentiment s'appelle de l'amour. Il domine ſur tous les autres ; il occupe, il remplit le cœur uniquement. Il exige une préférence excluſive ; il veut un retour égal, accompagné de peine & de charmes ; il maîtriſe impérieuſement celui qui s'y livre, & lui fait éprouver tour-à-tour les douceurs de l'eſpérance,

& les inquiétudes de la jalousie. Enfin, quelquefois bizarre dans son choix, il naît & se déclare souvent à la première vue. La sympathie seule le décide, & cette passion violente & dangereuse ne fut jamais l'ouvrage de l'estime & de la raison.

ZELIE.

Ma surprise est extrême... J'avois cru d'abord vous comprendre ; mais aux derniers traits dont vous peignez l'amour, je vois qu'il m'étoit inconnu.

ARISTE.

Je vous l'ai peint tel qu'il existe communément ; mais si la raison ne le fait pas naître, elle a pu quelquefois approuver & rendre plus durable l'union de deux cœurs sensibles & vertueux.

ZELIE.

Oui, je comprends un sentiment plus vif & plus tendre que tous les autres ; & je conçois qu'on a dû, pour le distinguer, imaginer un nom pour lui. Mais aimer avec cette violence un objet inconnu, vouloir lui tout sacrifier, jus-

qu'à sa vie, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre, & cet amour-là me paroîtra toujours une folie.

ARISTE.

Ainsi donc le Chevalier de Villers ne doit pas espérer de vous voir partager?...

ZELIE.

Qui? moi! j'aurois pour lui le plus tendre des sentimens? O Ciel! pourriez-vous le croire? Ah! si par mon ignorance j'ai pu lui donner lieu de le penser un moment, que je me le reproche, & que j'ai d'impatience de le désabuser! Moi! l'aimer de préférence! Il me semble que c'est m'accuser d'un crime; je ne puis supporter cette idée. Ah! Monsieur, que vous connoissez peu mon cœur!

ARISTE.

Quel est donc l'objet qui l'occupe tout entier?

ZELIE.

Vous savez l'histoire de ma vie, &

vous me le demandez ! L'amitié, la reconnoiſſance .... l'amour enfin .... vous me l'avez appris, tous ces ſentimens réunis m'attachent au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE.

Ecoutez-moi, Zélie, pour la dernière fois : la raiſon, la vérité vont vous parler par ma bouche. Si votre ame eſt ſenſible & vertueuſe, je vais vous toucher, vous convaincre, & j'obtiendrai de vous le ſacrifice d'une paſſion inſenſée.

ZELIE.

Vous me faites frémir! Qu'allez-vous m'apprendre ?

ARISTE.

Le ſentiment que vous éprouvez ne peut devenir légitime qu'en uniſſant votre deſtinée à celle de Sainville.

ZELIE.

Il eſt libre, je le ſuis.

ARISTE.

Il eſt ſon maître, j'en conviens: mais moi qui lui tiens lieu de père, moi qui le ſuis par la tendreſſe & par les bienfaits, dois-je perdre mes droits? & peut-il diſpoſer de ſon ſort ſans mon aveu?

ZELIE.

Et s'il m'aime, s'il trouve ſon bonheur à me choiſir, à me préférer, ne devez-vous pas? . . .

ARISTE.

Non. Ceſſez de vous abuſer: vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre. La fortune, la différence d'âge, tout vous ſépare. Voudriez-vous, Zélie, être accuſée d'un bas & vil intérêt, en épouſant Sainville? Voilà l'odieuſe opinion que le monde prendra de vous; & peut-être en ſecret Sainville lui-même livrera ſon cœur à ce ſoupçon cruel. En lui cédant, vous perdrez ſon eſtime, vous ternirez ſa gloire & la vôtre. Prenez des ſentimens plus élevés, plus dignes de vous: cachez-lui votre amour, il ſurmontera le ſien,

& la vertu saura vous récompenser d'un si beau sacrifice.

ZELIE.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! Est-ce vous qui venez de parler ? vous le père de Sainville ! vous que je dois chérir & respecter ! . . . . Ah ! sans des titres si sacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma surprise & de mon indignation. Eh ! qu'importe la fortune au bonheur ? Si volontairement je m'impose le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire, & Sainville lui-même . . . . . quelle horreur ! Est-il un cœur assez cruel, assez bas, pour oser soupçonner ce qu'il aime, du comble de l'infamie ? Lui ! grand Dieu ! . . . à quel point vous l'outragez ! Ah ! Monsieur, vous ne le connoissez pas : du moins que ma confiance le justifie. Oui, je jure, je proteste de n'être jamais qu'à lui ; c'est à vous que j'en fais le serment. J'accepterai avec transport tous les sacrifices qu'il daignera me faire. Ma gloire est dans le bonheur de ce que j'aime ; je n'en connois point

d'autre. Je consulte mon cœur seul, il sera mon guide & doit être écouté.

ARISTE.

Je gémis des malheurs que vous vous préparez. Voilà donc votre dernière résolution ? apprenez la mienne. Si Sainville vous épouse, il cesse d'être mon fils : il n'est plus à mes yeux que le vil esclave d'une passion coupable, & vous qu'un fatal objet de discorde, & la seule cause du malheur de ma vie. Adieu : pensez-y bien, & choisissez entre ma haine & mon estime.

ZELIE, *seule.*

Quelle ame insensible & cruelle ! Mais chassons les funestes idées dont on a voulu noircir mon imagination. O Sainville ! cher objet de toute la tendresse de mon ame, j'ai donc appris le nom du sentiment si vif qui m'entraîne vers vous : qu'il me sera doux de vous le dire ! Ah ! mon cœur s'en doutoit, & le vôtre a dû le deviner. Mais pourquoi me laisser dans une ignorance qui me raviſſoit la moitié de mon bonheur ? J'entends du bruit .... on vient .... Si

c'étoit lui !... Quel étranger s'avance? un autre inconnu le suit. Courons chercher Sainville.

ZELIE, DORIVAL, *sous l'habit d'un Soldat* (1).

DORIVAL.

De grâce, Mademoiselle, daignez m'écouter & me dire où je pourrois trouver Zélie.

ZELIE.

C'est moi.

DORIVAL.

Quoi! Mademoiselle, vous êtes Zélie?

ZELIE.

Oui.

DORIVAL.

Ah! laissez-moi respirer.... Dieux!

(1) Ce n'est plus Madame de Genlis.

que mon trouble eſt extrême! mais cachons-le s'il eſt poſſible.

ZELIE.

Vous m'effrayez.... Parlez donc.

DORIVAL.

Raſſurez-vous. Ah! ce n'eſt pas de la frayeur que je devrois vous inſpirer. Je ſuis prêt à me trahir.

ZELIE, *à part.*

Que ſa figure m'intéreſſe! Son habit, ſon extérieur, tout annonce la pauvreté. S'il eſt malheureux, il faut le ſecourir. (*Haut*). Qui vous fait m'aborder avec tant de myſtère? Quel eſt cet homme qui vous ſuivoit & que vous avez écarté?

DORIVAL.

Je deſirois vous parler en ſecret. Cet homme qui m'a conduit vers vous, eſt un honnête Fermier, connu dans la maiſon. Sans lui, je ne pouvois y pénétrer. Il a dit que je deſirois obtenir une grace du Marquis de Sainville, & qu'il vous cherchoit pour vous engager....

ZELIE.

Si vous êtes malheureux, ce titre vous suffit auprès de lui.

DORIVAL.

Oui, je suis malheureux, ... pauvre, proscrit, persécuté, oublié de l'Univers entier, & des objets les plus chers... Je suis le plus infortuné des hommes.

ZELIE.

Que vous m'attendrissez ! Ah! venez, venez, je vais vous conduire.

DORIVAL.

Non, je ne puis confier mes peines qu'à vous seule.

ZELIE.

Eh bien, parlez; que puis-je faire? (*à part*) Je dois le prévenir. (*haut*) Voilà tout ce que je possède ; je n'en saurois faire un meilleur usage. Prenez. Vous pleurez?

DORIVAL.

Votre cœur est donc sensible! Gardez

vos dons; je ne vous demande que de la compaſſion, de l'intérêt.

ZELIE.

Vous me refuſez!...

DORIVAL.

Je ne puis accepter vos bienfaits. Quand vous me connoîtrez, vous verrez qu'ils me ſont inutiles.

ZELIE.

Mais qui donc êtes-vous? Votre nom, votre état, votre pays?

DORIVAL.

Mon nom eſt un ſecret d'où dépend la ſûreté de ma vie. Mon pays eſt le vôtre; mon état a changé. Jadis j'ai ſervi ma Patrie en lui conſacrant mes veilles. Depuis, j'ai pour elle verſé mon ſang dans des pays éloignés; & récompenſé par la gloire, elle a pu me dédommager quelquefois des injuſtices de la fortune.

ZELIE.

Chaque mot qu'il me dit pénètre juſ-

qu'au fond de mon ame. Eh quoi ! si vertueux, vous avez pu connoître le malheur ! Eh ! l'obscurité, la pauvreté devroient-elles être votre partage ? Vous avez servi votre Patrie, vous avez combattu pour elle, & vous languissez dans l'oubli ?

DORIVAL.

Souvent la vertu ne rencontre que des ingrats.

ZELIE.

J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle.... Mais achevez de m'instruire.

DORIVAL.

Je ne le puis dans cet instant, & je ne puis vous révéler mon sort que sous la condition d'un secret inviolable ; il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire : je vous le demande, je l'exige de vous.... Je reviendrai ce soir dans ce lieu même, & je vous apprendrai qui je suis & ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, & vous lui fixe-

rez le moment où je pourrai vous voir ſans témoins. Adieu ; ſongez qu'un ſecret confié eſt un dépôt reſpectable : en trahiſſant le mien, vous mettriez le comble à mon infortune.

ZELIE.

Ah ! Ciel, ne le craignez pas : allez, & ſoyez ſûr d'une diſcrétion égale à l'intérêt, au reſpect même que vous inſpirez.

DORIVAL.

J'y compte.... Adieu, je vous verrai ce ſoir.

ZELIE, *ſeule.*

Que je ſuis attendrie ! Je n'imaginois pas que la pitié pût être auſſi tendre. Je ne la croyois que douloureuſe ; mais elle a donc auſſi ſes charmes. Il a ſuſpendu pour un moment tous les autres ſentimens de mon cœur. Allons promptement trouver Sainville. Ah ! mon ami, quelle aventure ! J'aurai donc un ſecret pour toi ! Eh ! qu'importe ? N'ai je pas mille choſes à te dire en ce moment ? Pourquoi m'as-tu caché ſi long-temps

le

le nom, la force de ce sentiment que tu dois avoir mille fois reconnu dans mon ame? C'étoit donc ton oncle qui devoit m'enseigner à lire dans mon cœur, m'apprendre que ce mot *amour*!... Ah! ce mot renferme l'expression de tous ces mouvemens rapides, perpétuels, & si doux, dont l'ame de ton élève est sans cesse occupée pour toi.

ZELIE, LE MARQUIS (1).

LE MARQUIS.

Avant de vous entendre, ma chère Zélie, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre : c'est une complaisance que j'exige.

ZELIE.

Vous m'étonnez..... l'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent & m'effrayent. Vous refusez de m'écouter, & moi je crains de vous entendre. Je ne sais pourquoi,

(1) C'est encore Madame de Genlis.

mais je tremble. Hélas! je venois vous ouvrir mon cœur, . . . & pour la première fois mon ami n'est pas impatient d'y lire! Il n'est que trop vrai que je ne vous connois plus. Dieu! si ce que je dois vous découvrir alloit vous déplaire? . . . O Ciel! se pourroit-il que nos sentimens ne fussent pas semblables? . . . ce doute affreux me fait éprouver une peine dont je n'eus jamais d'idée.

LE MARQUIS.

Je vous entends; . . . je sais ce que vous avez à me dire.

ZELIE.

Ah! si vous le savez . . . mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle austérité. Devois-je m'y attendre! Ah! Sainville, que vous avez trompé mon cœur!

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, Zélie; cette crainte est un outrage, vous allez me connoître.

ZELIE.

Hélas ! pardonnez-moi, je ne sais que penser : mais votre ton m'interdit & me glace.

LE MARQUIS.

Encore une fois daignez m'entendre, ma chère Zelie.

ZELIE.

Parlez, je vous promets de me taire.

Ils s'asseoient tous les deux.

LE MARQUIS.

Je vous ai tenu lieu de père dans l'âge où votre sensibilité ne pouvoit encore me récompenser de mes soins ; vous étiez déjà pour moi un objet intéressant & cher : depuis, je vous ai consacré ma vie, vous le savez ; & si je vous le répète, c'est moins pour vous rappeller mes droits, que pour vous faire comprendre la situation où je me trouve. Je vous ai donné des talents ; j'ai cultivé votre esprit, & développé les vertus dont aviez le germe heureux : mais à

beaucoup d'égards je vous ai élevée dans une ignorance dont, à votre âge, vous êtes, peut-être, le seul exemple; mes motifs étoient purs, il faut vous en rendre raison : il existe des passions; il en est une sur tout dont je vous ai caché soigneusement jusqu'au nom. J'ai craint que dans une solitude aussi profonde que celle où vous avez vécu, la vivacité de votre imagination pût par la suite produire dans votre cœur des illusions dangereuses. En vous peignant l'amour, j'ai craint de vous exposer à prendre vous-même l'amitié douce & tranquille pour cette impression profonde, & si différente... Vous ne voyiez alors, vous ne connoissiez que moi; dans ce cas, je devenois nécessairement l'objet de votre erreur : ainsi en vous abusant, en supposant que l'amour eût égaré mon ame, je ne pouvois qu'y gagner; mais trop délicat pour vouloir vous séduire, je me suis oublié moi-même. Les temps sont bien changés !... Un homme audacieux & léger vous a fait connoître & partager son amour : je suis instruit des derniers détails que vous croyez, peut-être, que j'ignore,

& dont sans doute vous êtes disposée à me faire part. Je puis donc enfin parler, & je le puis sans blesser aucun des devoirs que je m'étois imposés..... Depuis quatre ans je nourris en secret pour vous la passion la plus violente; vous auriez fait mon bonheur en y répondant:..... mais je ne m'en suis jamais flatté; & songez que je ne la déclare qu'au moment où je la sacrifie.... Votre cœur s'est expliqué pour un autre, c'en est fait.... je ne prétends plus à vous; je vous aurois même épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit nécessaire pour justifier ma conduite. Le Chevalier de Villers n'est pas digne de vous: vous devez m'en croire, & je ne pense pas que vous doutiez de ma sincérité..... Je n'approuve pas votre choix; cependant je vous laisse libre de disposer de votre sort.... Vous êtes ma fille, ma fortune devient la vôtre; & le seul droit que je me réserve est celui d'en disposer pour vous, en vous unissant à l'objet que vous préférez. Maintenant, après l'aveu que je viens de vous faire, vous devez comprendre qu'il me faut encore renoncer au bonheur de vous voir &

de vivre avec vous. Ce sacrifice est affreux!... je vous l'annonce avec peine; je sens ce qu'il doit vous coûter..... Mais mon repos, votre gloire, la mienne, nous en font une indispensable loi. A présent, ma chère Zélie, vous pouvez me répondre; je suis prêt à vous écouter.

ZELIE.

Qu'ai-je entendu!... L'excès de ma surprise a pu seul, en glaçant tous mes sens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi! ce n'est donc pas assez de m'accuser, de ne connoître ni mes sentimens, ni mon cœur!... vous osez m'outrager, vous,.... Sainville!.... Tout, jusqu'à votre générosité, m'irrite, m'avilit. Les bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec transport de l'objet que j'aime uniquement. Moi, vous préférer un étranger, un inconnu! devenir, par un choix indigne, la cause du malheur de votre vie, & vous dépouiller! recevoir vos dons en vous perçant le cœur, voilà donc ce que vous attendiez de moi? Cruel! à quel point vous m'offensez! Affectez

moins de grandeur & de modération, & soyez moins injuste & moins ingrat.

LE MARQUIS.

Que me dites-vous? Ah! Zélie, quel espoir vient enivrer mon cœur! Daignez vous expliquer mieux. Daignez....

ZELIE.

Non, vous m'avez trop outragée... La colère, le désespoir ont rempli mon ame..... Vous m'avez méprisée, méconnue; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuses..... Me proposer de vous quitter, de vous abandonner! me supposer à-la-fois de la barbarie, de la bassesse, la plus noire ingratitude!... Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement aussi cruel (1)?

LE MARQUIS.

Voyez mon repentir.... songez à mon amour.... Zélie! encore un mot, achevez d'éclaircir mon sort.

ZELIE.

Ingrat! quoi même en cet instant vous ne le savez pas?

(1) Ce n'est plus Madame de Genlis.

LE MARQUIS.

Vous me voyez à vos genoux : dans cet heureux moment, mes regrets, mes remords égalent mon bonheur.... achevez d'y mettre le comble. Dites-moi que vous me pardonnez.

ZELIE.

Ah ! l'excès de ma félicité me fait oublier & vos injustices & mes peines.

LE MARQUIS.

Que j'entende donc, pour la première fois, le mot d'Amour sortir de votre bouche ! il fut si long-temps renfermé dans mon ame.

ZELIE.

Oui, je vous aime; oui, mon amour est égal au vôtre.... Depuis que je vous connois, vous rempliſſez, vous occupez mon cœur uniquement : ce sentiment fait le bonheur, le charme de ma vie; je m'y livrois sans le connoître : lui seul me faisoit chérir ma solitude & mon sort. Si quelque revers imprévu m'arrachoit d'auprès de vous, je ne pour-

rois ſurvivre à ce malheur. Rien ne pourra nous ſéparer, j'en ſuis bien sûre à préſent. Je vous ſuivrai par-tout. Mais répétez-le-moi ſans ceſſe, je ne puis me laſſer de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS.

Oui, Zélie, ... ma chère Zélie, un lien indiſſoluble & ſacré va nous unir pour jamais. O Dorival! ami trop malheureux! ami! que mon cœur vous regrette dans ce jour de félicité! Votre joie eût égalé la nôtre, &, s'il eſt poſſible, en eût encore redoublé les tranſports.

ZELIE.

Je partage un ſentiment ſi tendre; il vous rend encore plus cher à mes yeux.

LE MARQUIS.

Je vais trouver Clarice, & l'inſtruire d'un évènement plus intéreſſant pour elle que vous ne penſez. Adieu. Dans l'ivreſſe où je ſuis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je reſſens, à peine puis-je le comprendre moi-même.

ZELIE, *seule.*

Ah ! que je l'aime ! que n'a-t-il pas fait pour mon père autrefois ! ce père infortuné, que ne vit-il ! Je ne sais pourquoi ce malheureux Soldat m'en rappelle encore plus fortement le souvenir. Mais je l'attends. On vient, c'est lui peut-être ; oui, c'est lui.

ZELIE, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

Cet entretien va donc décider de mon sort ! je vais le remettre entre vos mains, je vous en rends l'arbitre..... Vous allez me connoître.

ZELIE.

Vous paroissez tremblant, agité. Eh quoi ! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur ?

LE SOLDAT.

Je vais vous rappeller un souvenir douloureux.

ZELIE.

A moi !

LE SOLDAT.

Avez-vous conservé quelqu'idée de l'objet malheureux qui vous donna la vie ?

ZELIE.

Mon père, ô Ciel ! l'auriez-vous connu ?

LE SOLDAT.

On vous a donc parlé de lui ?

ZELIE.

Sa mémoire m'est à jamais précieuse & chère : j'ai mille fois arrosé son portrait de mes pleurs ; c'est le seul bien qu'il m'ait pu laisser.... Mais répondez.... auriez-vous été témoin de sa fin déplorable ? Hélas ! je savois sa mort, j'en ignorois les détails.

LE SOLDAT.

S'il vivoit !

ZELIE.

S'il vivoit ! Dieu ! vous pâlissez, vos yeux se remplissent de larmes ! .... aurois-je pu méconnoître un instant? .... Ah ! ... j'en crois mon cœur ;... il ne peut me tromper .... recevez votre fille dans vos bras.

LE SOLDAT.

Oui, oui, ma fille !

ZELIE.

Mon père ! .... je succombe à ma joie. Par quel miracle m'êtes-vous rendu ? Quel bonheur aussi pour Sainville ! ah ! courons le chercher.

DORIVAL.

Dans quel état, vous retrouvez votre malheureux père ! Sans fortune, sans appui.

ZELIE.

Vous m'en êtes plus cher. Sainville, l'heureux Sainville, pourra..... Mais venez dans ses bras; qu'il apprenne lui-même ....

DORIVAL.

Que vais-je vous dire ? je pénètre facilement vos sentimens secrets. Je sais que Sainville vous adore ; je vois que vous l'aimez.

ZELIE.

Ce jour même un lien sacré doit nous unir pour toujours. Vous seul manquiez à ma félicité. . . . . A présent mon cœur n'y peut suffire . . . , & Sainville l'ignore. . . . Venez, daignez me suivre. Pourquoi retarder son bonheur ? Que signifie ce morne & profond silence ?

DORIVAL.

Ecoutez-moi. Je vais déchirer votre ame . . . , je vais l'accabler. . . .

ZELIE.

Je vous retrouve, & vous croyez que j'aie encore à gémir ?

DORIVAL.

Mais, ma fille, ignorez-vous toute

l'horreur de ma destinée ? ignorez-vous l'arrêt qui proscrit mes jours ? Sainville, ayant dû croire mon sort terminé, abandonna le soin inutile d'assoupir cette malheureuse affaire. Cependant mes ennemis sont devenus plus puissans que jamais ; tout ici menace ma vie ; & prononcer mon nom seroit m'envoyer à la mort.

ZELIE.

O Ciel ! vous me faites frémir . . . ! Mais les conseils, les soins de Sainville . . . , n'en doutez pas.

DORIVAL.

Non, ma fille, cessez de vous abuser, je dois à jamais renoncer à ma Patrie. Pourquoi reverrois-je Sainville ? J'affligerois son cœur, j'y rouvrirois des blessures que le temps seul peut fermer. Il ne peut rien pour moi. Et vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, si j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les secrets sentimens de votre ame.

ZELIE.

Eh quoi ! mon père, vous doutez de ma tendresse !

DORIVAL.

Connoissez toute l'étendue de mon malheur. J'ai traversé les mers, j'ai bravé tous les périls, j'ai quitté un séjour paisible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis. Je ne m'en repens pas : c'étoit pour vous.... Mais j'arrivois avec l'espérance de retrouver ma fille, & de ne plus la perdre. Plaignez mon erreur, ô Zélie ! je me suis flatté qu'un père malheureux vous tiendroit lieu de l'Univers entier.

ZELIE.

Que me faites-vous entrevoir, & de quels traits venez-vous de frapper mon cœur? ....

DORIVAL.

Rassurez-vous, ma fille, je ne vous prescris rien ; non, je n'exige rien. En me suivant. . ., ah !.. vous eussiez fait

mon bonheur. Sans fortune, sans appui, sans amis, vous m'eussiez dédommagé de mes longues infortunes. Mais grand Dieu ! ai-je pu me flatter un moment d'une félicité si douce?

ZELIE.

Je donnerois ma vie pour vous : oui, mon père, chaque mot que vous prononcez se grave au fond de mon ame, & la remplit de désespoir. A quoi me réduisez-vous ? il faut donc le fuir, ou vous abandonner ?

DORIVAL.

Vous laisseriez Sainville au milieu de ses amis, de sa famille, tranquille enfin dans sa Patrie, & tôt ou tard consolé par la fortune & l'ambition.

ZELIE.

Ne le croyez pas. . . . S'il me perd, il en mourra.

DORIVAL.

Encore une fois, ma fille, rassurez-vous. Je vois quel est mon sort ; je

m'y soumets.... Vivez contente, soyez heureuse, oubliez-moi, & recevez mes éternels adieux.

ZELIE.

Je me meurs; prenez pitié de l'état où je suis..... O mon père, vous me donnez la mort.

DORIVAL.

Elle balance...; elle est à moi. Ma fille, ma chère fille, hélas! il faut nous séparer.

ZELIE.

Ma vie n'est rien...; ma vie n'est rien...; je la sacrifierai sans regret.... Abandonner Sainville après des soins si tendres, quand vous lui devez tout...! car enfin si j'existe, si je pense, si je vous revois, mon père, c'est son ouvrage, c'est par ses bienfaits.... Le quitter pour toujours!.... Ah Ciel! pour toujours!... Mon premier devoir cependant, c'étoit la reconnoissance.

DORIVAL.

Je suis loin d'exiger un sacrifice si cruel : sans murmurer, sans me plaindre, je retourne dans mon désert. Je vous ai vue, je vous ai retrouvée sensible, ma fille a pleuré dans mes bras, ce souvenir répandra quelques charmes sur le peu de jours qui me restent.

ZELIE.

Je n'aurai point la barbarie de vous abandonner. Non, mon père, je vous reste seule dans la nature, je dois vous immoler mon bonheur & ma vie; c'est à vos pieds que j'en fais le serment. Votre malheureuse fille, mourante, désespérée, vous suivra au bout de l'Univers ... Que dis-je ! je vivrai pour adoucir vos peines.

DORIVAL.

Qu'entends-je ! ah ! ma fille, craignez de me donner une fausse espérance ; ... craignez....

ZELIE.

Non, c'en eſt fait, c'en eſt fait; je vous ſuivrai.... Mais comment annoncer cette nouvelle à Sainville?

DORIVAL.

Je pars ce ſoir... Une indiſcrétion, le plus léger éclat peut empêcher ma fuite & me perdre à jamais. Sainville inſtruit par vous, au déſeſpoir, hors de lui-même... ſeroit-il maître de cacher ſes tranſports? & d'ailleurs, ne devez vous pas éviter vous-même un ſpectacle ſi douloureux?

ZELIE.

Je verrois couler ſes larmes; j'y mêlerois les miennes.... Ce dernier inſtant de bonheur du moins me reſteroit encore.

DORIVAL.

Je vous ai rendue maîtreſſe du ſecret de ma vie: vous pouvez en diſpoſer, je m'en repoſe ſur vous.

ZELIE.

Il suffit... Mon arrêt est donc prononcé, & tout se réunit pour le rendre plus accablant. Je pars .... ce soir même... J'abandonne Sainville,.. mon bienfaiteur, mon protecteur, mon Amant. .... Mais si je lui parlois, si lui-même vouloit partager notre destinée, nous suivre!... Ah! sans doute, il le voudra; je le connois, croyez....

DORIVAL.

Quelle vaine idée vient vous séduire! Obscurs l'un & l'autre dans notre asyle, nous y vivrons en paix: le rang, la naissance, les parens de Sainville répandroient bientôt sur notre sort une lumière fatale. Croyez-vous que sa famille puisse ignorer long-temps le lieu de sa retraite?

ZELIE.

Tout espoir m'est donc ravi! Allons.

DORIVAL.

Si vous vous repentez, ma fille, vous n'avez rien promis. Le temps s'avance,

les moment sont chers. O ma Zélie, ranime ton courage, parle, prononce l'arrêt de notre destinée !

ZELIE.

Mon père . . . j'ai parlé . . . j'ai promis. . . . En dussé-je mourir, oui, je tiendrai mes sermens.

DORIVAL.

Ah ! c'est donc à moi à tomber à tes pieds. . . . On vient . . . . j'entends du bruit. . . Dans une heure je serai à la petite porte du parc, j'en ai deux clefs. Voici celle que je vous destinois.

ZELIE, *seule.*

Dans une heure ! . . . je frémis. . . . Qu'ai-je promis ! Hélas ! que ne puis-je mourir ?

CLARICE, ZELIE.

CLARICE.

Zélie, ma chère Zélie, je vous cher-

chois. Le Marquis vient de m'inſtruire... O Ciel ! quelle pâleur effrayante couvre votre viſage?

ZELIE.

Ce n'eſt rien, Madame.

CLARICE.

Tout le Château retentit de votre heureux mariage; la joie de Sainville paſſe dans tous les cœurs. Le ſeul Ariſte, ſombre & penſif, s'eſt renfermé dans ſon appartement; mais je viens de laiſſer Sainville à ſes pieds, & ſans doute il le fléchira.

ZELIE.

Ah! Madame, mon cœur ne peut ſuffire aux mouvemens qu'il éprouve... ils ſont trop violents.... Souffrez que je vous quitte, permettez-moi...

CLARICE.

Vous vous trouvez mal... vous chancelez... aſſéyez-vous.

ZELIE.

Ce n'eſt rien, Madame.... Un étour-

diſſement... il eſt déjà paſſé.... Ah! fuyons; c'eſt Ariſte, fuyons.

ARISTE.

Arrêtez, ma chère Zélie, arrêtez: ne voyez plus en moi votre perſécuteur; venez, venez embraſſer le père de Sainville & le vôtre. Quoi! vous pleurez encore!

ZELIE.

Ah! Monſieur, ah! Monſieur,... ſi vous pouviez lire dans mon ame..... Où eſt Sainville?

ARISTE.

Il eſt chez le Notaire; il va bientôt revenir.

ZELIE.

O mon pere! tu le veux... arrachons-nous d'ici... Je vais... Souffrez, Monſieur... J'ai beſoin d'être ſeule un moment... Pardonnez à l'état où je ſuis... Pénétrée de vos bontés,... ſi je n'y puis répondre... n'accuſez point un cœur qui n'eſt plus à lui-même.... O Ciel! ce moment me paroît être le dernier de ma vie.

CLARICE, LE CHEVALIER DE VILLERS (1).

CLARICE.

C'eſt le Chevalier ; voyons ce qu'il oſera me dire. Eh bien! Chevalier, on parle de mariage ici ; c'eſt Zélie, & vous n'en êtes pas !

LE CHEVALIER.

Quel perſifflage ! avez-vous pu croire ? ... Un goût, un feu, un éclair... eſt-ce que cela conclut ? Vous ſavez bien par qui, dans quels nœuds je ſuis arrêté. Vous ne voulez pas le ſavoir, aimable Clarice, à qui je l'ai tant de fois juré.

CLARICE.

Vous mériteriez mon indignation ...

(1) On me pardonnera de dialoguer ſans interruption, ainſi que je l'ai fait, ce Roman, pour ne pas trancher avec Madame de Genlis.

Mais

Mais Ciel ! que veut, que cherche Sainville ? il eſt furieux... Mon ami, qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Zélie eſt enlevée, Zélie a diſparu. Toute recherche eſt vaine. Mais, Chevalier, je ſais qui je dois en accuſer; & la plus prompte vengeance..... Défendez-vous.

ARISTE.

Que faites-vous ? arrêtez. Non, Sainville, vous ne m'échapperez pas....il n'eſt que trop vrai, Madame, Zélie a pris la fuite, mais on ne l'a point enlevée. Avant de partir, elle a eu ſoin d'éloigner ſa Gouvernante; elle a laiſſé ſes diamens, ſon argent : enfin, on a trouvé une clef en-dedans dela petite porte du parc, par où ſans doute elle s'eſt ſauvée. Ainſi, tout prouve que c'eſt ſans violence.

LE MARQUIS.

Eh ! qu'importe qu'elle me ſoit ravie par la force ou par la ſéduction ? Je veux mourir, ou me venger.

CLARICE *au Chevalier.*

Ah! perfide!

LE CHEVALIER.

Quand on m'accuſe, quand on m'outrage, je ne ſais qu'un moyen pour me juſtifier.

Il met la main à ſon épée.

LE MARQUIS.

Je l'accepte; défendez-vous.

CLÉANTHE, *ſurvenant.*

Monſieur, Zélie, Zélie eſt revenue.

LE MARQUIS, *laiſſant tomber ſon épée.*

Elle eſt revenue! grand Dieu!

(A ces mots la grande porte du ſallon s'ouvre; Zélie paroît couverte de diamans. Une joie brillante & modeſte embelliſſoit ſes beaux yeux. Un homme d'une belle figure, vêtu comme l'étoit

Aureng-Zeb un jour de triomphe, lui donnoit la main.

C'eſt moi qui ſuis le raviſſeur. Allez, Zélie, allez; je vous rends & vous donne pour jamais à votre Amant.

LE MARQUIS.

Ah! Zélie, où ſuis-je?... Quel ſon de voix!

ZELIE.

Pourriez-vous la méconnoître?

LE MARQUIS, *embraſſant Dorival.*

C'eſt lui... c'eſt lui... O mon ami! c'eſt de ta main que je reçus Zélie! Vous vivez!

DORIVAL.

Je fais votre bonheur; de ce moment-ci je reviens à la vie.

LE MARQUIS.

Mais, mon ami, ce bonheur eſt-il ſans

mêlange ? Puis je sans effroi vous revoir dans ces lieux ?

DORIVAL.

Oui, mon cher Sainville, mes malheurs sont finis. L'arrêt, l'injuste arrêt est révoqué ; ma Patrie m'est rendue ; je rentre dans tous mes droits, & c'est avec des richesses immenses que je suis de retour en France. O ma fille ! elle est à toi, cette fortune immense : pourrai-je jamais m'acquitter envers toi du sacrifice auquel ton cœur a pu se résoudre ? Et vous, ami généreux & fidèle, qui m'avez conservé ce trésor précieux, quelles preuves de ma reconnoissance pourront jamais égaler ce bienfait ?

Les embrassant tous les deux.

Pardonnez-moi les peines que je vous ai causées dans ce jour. Je vous l'avoue, je voulois éprouver ma fille.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Monsieur, comment pourrai-je répa-

rer mon injuſte emportement? Parlez, Monſieur; daignerez-vous oublier?...

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur, pourvu que vous m'accordiez toujours votre amitié.

A Clarice.

Puiſſe ce jour de joie en être un de grace, charmante Clarice! Il ne tiendra qu'à vous....

CLARICE *à Dorival.*

Enfin, Monſieur, je puis donc révéler le ſeul ſecret que j'ai pu cacher à Sainville. Je jouis depuis trois ans du plaiſir de ſavoir que vous avez obtenu votre grace; & vous la devez aux ſoins empreſſés de votre ami, comme aux actions brillantes que vous avez faites dans l'Inde. Mais dans la crainte que quelqu'événement malheureux n'en empêchât l'effet, mon père, qui connoît la ſenſibilité de Sainville, me fit promettre de le lui cacher juſqu'à votre retour,

& même de ne pas lui laiſſer ſoupçonner qu'il eût reçu des nouvelles de l'Inde, auſſi glorieuſes & auſſi déciſives pour vous.

(Pendant que Sainville, Dorival & Zélie la preſſoient dans leurs bras, le Chevalier étoit à ſes genoux).

Oui, je ſuis un monſtre qui ne mériteroit pas votre pardon. Mais, ô la plus reſpectée, & maintenant la plus adorée de toutes les femmes! votre cœur ſera-t-il inacceſſible à la pitié? Parlez; & ſi ce cœur ne vous permet de prononcer qu'un arrêt fatal contre moi, dès ce moment je pars, & je vais chercher la mort dans les mêmes climats où Dorival vient de ſe couvrir de gloire.

CLARICE.

Relevez-vous. Je ne vous cache point que mon ame eſt attendrie; mais vous l'aviez cruellement bleſſée, cette ame ſi ſenſible, & qui ne le fut jamais que

par vous. Non, je ne vous laisserai point partir; mais en voyant former les liens de Sainville & de Zélie, apprenez qu'il n'en est d'heureux que ceux qui sont formés par l'amour & par la raison.

Elle lui présente la main, & la retirant aussi-tôt :

Si cette main continue à vous être chère, c'est en présence de mon père & du vôtre que je pourrai peut-être vous la présenter une seconde fois.

Dès le lendemain Sainville conduisit Dorival chez le Marquis de Villers, & tous les trois partirent ensemble pour Versailles, où le Ministre, en secret prévenu par Clarice, les attendoit. = Recevez, dit-il au Marquis, les Patentes du Gouvernement où vos pères ont long-temps commandé. Vous, Monsieur, dit-il à Dorival, en lui remettant la Croix de Saint-Louis & un brevet d'Inspecteur des Colonies, recevez la récompense des services que vous avez rendus dans l'Inde : suivez-moi l'un & l'autre; je veux vous présenter

moi-même au Roi. Mais, vous, dit-il au Marquis de Villers, n'avez-vous rien à me demander. = Ah! Monsieur, ce n'est qu'au fond de mon cœur que j'ose former des vœux que je regarde moi-même comme trop téméraires; Clarice, Monsieur . . . =

Clarice sortit d'un cabinet où elle s'étoit tenue renfermée. = Monsieur, dit-elle avec les graces qui lui étoient si naturelles, mon père m'autorise à vous demander votre tendresse & vos bontés =. Le Marquis de Villers voulut se baisser pour lui baiser la main; mais Clarice l'embrassant, frappa des mains: une porte s'ouvrit.

A ce signal Ariste & Zélie, tenant le Chevalier de Villers par la main, le conduisirent aux genoux de Clarice & du Ministre; il y reçut le pardon de tous ses torts. Le Marquis & Zélie méritèrent leur bonheur. Ariste resta toujours, comme le sont les Philosophes, le plus heureux de tous les hommes.

Fin du second Volume de Janvier.

TABLE

DU 2e VOLUME DE JANVIER.

LE Naufrage & le déplorable événement de la perte de Manuel de Souza de Sepulveda, de Dona Léonore de Sà ſon épouſe & de leurs enfans, &c. *Page* 3

Zélie ou l'Ingénue. 59

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume du mois de Janvier *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 10 Janvier 1784.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

LF.C.
B582u

209735

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.137-138.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU